

■ DANIEL MARCELLI ■

Le règne de la séduction

Un pouvoir sans autorité



■ ALBIN MICHEL ■

© Éditions Albin Michel, 2012
ISBN 978-2-226-27995-8

OceanofPDF.com

Table

Introduction

1. Qu'est-ce que la séduction ?

Métis, une divinité bien séduisante !

La séduction, le propre du féminin ?

Universelle et omniprésente

2. La séduction dans le philtre de la psychanalyse

Sexe et effroi : la séduction traumatique

Le mécanisme du refoulement

Premières expériences séductrices : le fantasme originaire

La séduction généralisée

Ruptures d'accordage

3. Le premier regard : au fondement de la séduction...

Les yeux dans les yeux

Le regard grand ouvert

Le regard précède la vision

Contrepoints : dé-visager, in-envisager

Dévoré des yeux

Séduction et regard

Le regard de la séduction

Un regard qui pousse encore et toujours...

Le « manque à voir » de l'œil

La séduction du regard, la perversion de la vue...

4. L'intérêt de l'enfant : un nouveau regard

Le tournant des années 1960-1970

Le couronnement de l'individu et l'évolution des rapports homme/femme

Le besoin du regard de l'autre

Du lien conjugal...

... au lien de filiation

Quelques remarques sur la notion d'« intérêt de l'enfant »

Un être vulnérable mais doté de compétences

5. Un bébé compétent... et séducteur !

De nouveaux modèles expérimentaux

Imiter, compter, mémoriser...

L'épanouissement des compétences

La compétence relationnelle

Une entreprise de séduction ?

Une boucle interactive vertueuse

Le jeu du pointage ou l'ouverture au monde...

La fonction paradoxale du langage

6. La toute-puissance fascinante du « non »

Le « non » de la toute-puissance

La puissance polysémique du « non »

Comment le « non » vient à l'enfant ?

Un « non » difficile à prononcer

Les enjeux éducatifs du « non »

Le regard de commandement

Que reste-t-il alors dans la « boîte à outils » parentale ?

La séduction paradoxale de la phase d'opposition

Trouble oppositionnel avec provocation

L'inconscient parental

La phase d'opposition

7. Chatouilles et surprises, un jeu de séduction pas si innocent !

Retour à la séduction originale

Métis derrière le jeu

La liberté de différenciation

Une mise en scène sexuelle

8. Qu'y a-t-il de séducteur dans la sexualité infantile ?

Une sexualité infantile ?

La curiosité sexuelle

Le plaisir autoérotique

Deux composantes parallèles

La période de latence

Curiosités réciproques

9. L'adolescence ou le prix de la séduction

La rencontre entre adolescence et séduction

L'adolescence, ce qui ne change pas

Un discours social contradictoire

L'adolescent, un séducteur narcissique ?

Le regard persécuteur

Regard et séduction adolescente

Le piège d'une beauté trop séduisante

Le pubertaire des parents

Le corps objet de dévotion

Adolescence et images : une séduction réciproque...

Connexions et narcissisme

Le pouvoir séducteur de l'image

10. Quand la séduction menace l'autorité

Du pouvoir à l'autorité : le défi démocratique

De l'autorité démocratique à l'autorité parentale

L'autorité de l'infantile : l'augmentation du potentiel

L'exemple du square

L'exemple du couteau

Entre la soumission et l'obéissance, la liberté de désobéir ?

L'autorité, un principe de frustration

D'où provient le pouvoir de se frustrer soi-même ?

L'éducation : entre interdire et forcer ou exhorter et séduire ?

Et Dieu dans cette histoire ?

Une autorité culturelle

Pour conclure : Le règne de la séduction ?

Bibliographie

OceanofPDF.com

Introduction

Partout, autour de nous, la séduction nous fait signe ! Sur le portail d'entrée de n'importe quel moteur de recherche internet, sur les murs des villes et des panneaux publicitaires, sur nos écrans de télévision, sur les ondes de telle ou telle radio généraliste ou spécialisée, la publicité omniprésente nous invite à consommer, acheter, jouir sans attendre du dernier produit, du nouveau service qui vient de sortir : film, parfum, voiture, téléphone portable, biscuits, abonnement miracle, voyage mirifique, peu importe... L'essentiel étant de ne pas rater la bonne occasion, de ne pas être à la traîne, en retard : mieux vaut consommer tout de suite ce qui pourrait se révéler inutile que de prendre le risque de manquer l'occasion... Chercher à nous convaincre, faire en sorte qu'on se range à ses arguments : la séduction est bien évidemment au cœur de la publicité.

Et l'omniprésence de la publicité est à l'image de la place que la séduction occupe plus généralement dans les sociétés démocratiques dites « libérales », où la contrainte, la coercition apparaissent désormais comme des moyens d'un autre temps, d'une autre époque. Ainsi, toute forme de pouvoir politique qui se sert de la force, de la contrainte, de l'emprise pour s'imposer est immédiatement récusée comme le symbole même d'un pouvoir totalitaire, tyrannique, un pouvoir qui méconnaît et méprise la liberté de l'individu. Comment donc obtenir l'adhésion des individus ? En réponse à cette question, la séduction montre le bout de son nez... et se présente comme la stratégie démocratique privilégiée ! Elle apparaît infiniment douce par rapport à la force, puisque la séduction consiste à faire en sorte que l'autre vienne vers soi de son plein gré.

Mais la séduction, il ne faut pas s'y tromper, est une contrainte : elle n'accorde à celui qui en est la cible qu'une illusion d'autonomie. Elle laisse croire à celui sur lequel elle s'exerce qu'il agit de son propre chef, que sa propre détermination est intacte ! Quand le piège se referme, quand la nasse est serrée, celui qui se croyait libre se découvre tout à coup ligoté, enfermé, captif. Même si son pied s'est avancé librement pour s'approcher de ce qui

semblait si attirant, si séduisant, quand le sol se dérobe, quand le corps choit dans la cavité, à cet effet creusée, la victime est nue, impuissante, offerte au bon vouloir de celui qui a ourdi la manigance ! La séduction est tromperie, leurre : c'est une promesse qui ne tient pas parole...

Depuis la nuit des temps, la séduction est redoutée par celui qui croyait vaincre, se pensait le plus fort, voire le plus malin : surgissant de façon imprévue, atteignant sa cible par surprise, au moment où la séduction abat ses cartes, à l'instant où elle se découvre, il est déjà trop tard ! Elle a le pouvoir de rendre faible le fort, bête le malin, inoffensif le guerrier, servile le conquérant, grimaçante la beauté... La séduction possède cet étrange pouvoir de retourner contre lui-même les armes de celui qui croyait vaincre, quelles que soient ces armes : la séduction s'avère bigarrée, ondoyante, changeante, protéiforme. Elle fait feu de tout bois ! Là est son pouvoir !

Merveilleux thème romanesque, fantastique réflexion philosophique, la séduction déjoue l'apparente logique, défie l'ordre établi des choses, bouleverse le cours prévu des événements. La séduction est dotée d'un incontestable pouvoir de désordre ! Est-ce pour cette raison que la séduction est ordinairement, dans la vulgate, l'attribut des femmes ? On aurait tort de le croire : d'une part, parce qu'elle n'est pas la propriété exclusive des êtres humains – facteur essentiel, chez toutes les espèces vivantes, de la nécessaire reproduction : formes chatoyantes, parades amoureuses, chants enjôleurs, odeurs irrésistibles, couleurs et plumes subtiles, rondes étourdissantes, la nature ne recule devant rien pour parvenir à ses fins ; d'autre part, parce que les hommes aussi savent y recourir, et s'en servir bien au-delà de la seule sexualité.

Car si, bien évidemment, la séduction reste en priorité l'affaire jouissive des relations amoureuses et sexuelles, source romanesque inépuisable, désormais la séduction devient, à côté de l'usage de la force, un instrument privilégié du pouvoir, celui d'assujettir un autre. Tapie au fond de tout être humain, la jouissance de ce pouvoir ne demande qu'à déferler : quand le plus fort, le plus malin, le plus expérimenté a, à portée de main, un plus faible, un moins malin, un moins expérimenté, il y a peu de motifs qui puissent le retenir et le priver du plaisir de le dominer !

Pendant longtemps, dans la conquête de ce pouvoir sur autrui, la balance entre les arguments de la force et ceux de la séduction a penché du côté de

la force. Plus franche, plus honnête, plus explicite, plus « virile » la force a longtemps eu le privilège d'une reconnaissance sociale qui, d'une certaine façon, la validait, voire la cautionnait : contraindre un autre par la force était en quelque sorte dans la nature des choses, celle d'un pouvoir « naturel ». Comme le disait déjà Aristote en son temps, *c'est la nature qui donne pouvoir au père sur ses fils...* Longtemps donc ce pouvoir de la force a servi de caution sociale pour justifier par exemple de l'asymétrie homme/femme, faisant de ces dernières une classe sociale de seconde catégorie. Mais l'irruption du principe d'égalité a lentement fait bouger ces lignes. Et la démocratie s'accommode mal d'une exhibition trop outrancière de la force : de nos jours, tout ce qui prend la forme d'une telle imposition, tout ce qui semble attenter à l'intégrité décisionnelle de l'individu est vigoureusement rejeté.

Ce rejet s'appuie précisément sur la religion laïque, celle d'une identique croyance que les individus des démocraties occidentales semblent curieusement partager depuis quelques années : « Mon corps et ma pensée m'appartiennent ; nul autre que moi-même n'a de droit sur ce corps et cette pensée. » L'individu contemporain chérit cette liberté individuelle gagnée après d'âpres combats qui ont duré presque deux siècles et refuse énergiquement qu'un autre que lui-même prenne quelque décision que ce soit concernant son corps, sa santé, sa vie amoureuse, son éventuelle croyance religieuse, sa vie sociale, etc. Toute définition d'une autorité qui contreviendrait à cette croyance serait nulle et non avenue. En particulier toute définition qui en appelle à un lien s'imposant à l'individu, un lien qui serait au-dessus de lui, ne peut être que rejetée au nom de ce principe : nul maître, nul seigneur, nul roi, nul dieu, nul père qui serait « naturellement » au-dessus de l'individu sans que ce dernier y consente ! Nul ne peut contraindre le corps ou la pensée de l'individu contre sa propre volonté – à condition bien sûr que cet individu ne fasse pas lui-même n'importe quoi, que toutes ses actions puissent être « légales », acceptées par la loi.

On peut trouver ces propos excessifs mais trois exemples peuvent servir à les étayer : 1) aucun individu malade n'accepte aujourd'hui que son médecin détienne des secrets concernant sa propre santé à son insu. Le malade veut être informé de ce qui le concerne, il veut connaître sa maladie. Le savoir du médecin n'est plus « au-dessus » du malade, il est à côté de

l'individu-malade. 2) Le lien conjugal ne peut plus s'imposer aux individus pour disposer d'eux ou de leur corps. Le mariage « arrangé » constitue un scandale que les démocraties occidentales dénoncent vigoureusement, n'acceptant pas que la loi de la famille, du clan, de la tribu, de la société s'impose aux femmes (et aussi à de nombreux hommes). Mais, allant au paroxysme de cette logique, nous voyons apparaître sous nos yeux la notion de « viol conjugal » quand l'un des conjoints (la femme dans l'immense majorité des cas) n'est pas disposé à donner son corps pour satisfaire ce « service conjugal ». Le lien du mariage doit respecter et préserver la propriété du corps de chacun. 3) La garde alternée : quand deux parents demandent « de façon égale » la garde de l'enfant et qu'ils ne montrent ni l'un ni l'autre aucune conduite déviante envers l'enfant, la justice qui n'est plus « au-dessus » des citoyens, mais à leur service, se garde bien de trancher... Ou plutôt si, elle tranche l'enfant, mineur qui ne dit rien (surtout quand il est très jeune), au mépris de ses besoins fondamentaux. Mais les besoins d'un enfant, fussent-ils fondamentaux, peuvent-ils encore s'imposer au droit de l'individu adulte souverain ?

Est-ce à dire que la jouissance du pouvoir en général, du pouvoir d'emprise d'un individu sur un autre, s'est dissoute ? Certainement pas ! Et l'exercice du pouvoir a plus d'un tour dans son sac. Devant cette disqualification systématique de l'usage de la force, la séduction est devenue un recours acceptable. De prime abord, la séduction présente bien des avantages sur la force. Là où la force recourt à la contrainte, la séduction semble ménager la liberté ; là où la force montre sa brutalité, la séduction met en avant sa douceur... On l'a dit, la séduction préserve chez chacun l'illusion de son autonomie, elle n'attente pas à cette religion laïque partagée par les citoyens contemporains. Elle semble même l'exhorter ! C'est pourquoi, dans l'espace démocratique, la séduction devient rapidement l'arme privilégiée de la conquête du pouvoir.

Mais, hélas pour celui qui y parvient, le pouvoir n'est pas l'autorité ! Plus ce conquérant aura utilisé les armes de la séduction, plus celui qui y aura été sensible risque de développer le sentiment de « s'être fait avoir » ! C'est, me semble-t-il, une des origines de la crise du pouvoir politique dans les démocraties actuelles. Mais c'est aussi ce qui explique l'usage immodéré

que toute démocratie fait de la séduction... et pas seulement dans l'espace public.

Car la séduction s'est massivement invitée dans l'espace familial et éducatif...

Tout d'abord, la démocratie elle-même a fini par s'installer dans la famille, du moins dans la plupart des pays occidentaux où une de ses principales « conquêtes » concerne le statut de la femme : en libérant celle-ci, elle a contribué à la fragilisation du couple conjugal, le privilège de la puissance paternelle a été retiré au mari/père pour être accordé aux deux conjoints auxquels se voit reconnue, à égalité, une « autorité parentale ». Ce qui ne suffit pas, par un coup de baguette magique, à faire que cet homme et cette femme soient capables d'avoir « de l'autorité » dans la relation quotidienne avec leur(s) enfant(s) ! D'autant que cette autorité éducative s'évalue désormais aux yeux des jeunes parents à l'aune du lien de filiation dont le besoin de pérennité l'emporte largement sur celui du lien conjugal : dans ce contexte, l'enfant devient un enjeu potentiel, un partenaire à séduire ! Chaque parent cherche à éviter le risque du désamour filial.

Parallèlement, l'image de l'enfant a profondément évolué, surtout celle du bébé et du petit enfant jusqu'à cinq/six ans. Jadis regardé comme un être inachevé, incomplet, imparfait, à qui il convenait d'inculquer ce qui lui manquait (les bonnes manières, la politesse, le savoir-vivre, les connaissances, les règles, la discipline, etc.). L'enfant est aujourd'hui perçu au travers de son potentiel et de ses étonnantes compétences. L'enjeu de son éducation n'est donc plus de « bien l'élever » mais de faire en sorte qu'il soit épanoui dans tous les sens du terme : épanouissement physique (bien dans son corps), affectif (bien dans sa peau), intellectuel (bien dans sa tête)... Ainsi stimulé, le jeune enfant, surtout quand il entre dans la phase d'opposition, sait user de toute la palette de son savoir relationnel et affectif : il y a dans tout jeune enfant un séducteur averti auquel les parents ont souvent les plus grandes difficultés à résister. Le parent, de son côté, cherche à négocier, discuter, expliquer quand ce n'est pas acheter ouvertement le bambin. C'est ainsi que risque de se nouer, dès le plus jeune âge, une relation de séduction réciproque entre parent et enfant. Et d'ailleurs, cette séduction « marche » ! En effet, il est incontestable qu'une telle relation de séduction est assez stimulante pour un jeune enfant. Le

pouvoir de la séduction est infiniment plus subtil, plus efficace que celui de la force, de la menace, de la peur ou de la honte, ingrédients auxquels l'éducation ancienne ne répugnait pas à recourir.

Mais ce pouvoir de la séduction ne peut et ne doit pas être confondu avec l'autorité ! Car si, grâce à cette relation de séduction, le parent, l'adulte parvient le plus souvent sans trop de difficultés à ses fins avec le jeune enfant, cela se gâte avec la croissance car très vite l'enfant comprend qu'il « s'est fait avoir » : il retourne alors les arguments de la séduction à son envoyeur en cherchant à séduire, « embobiner », celui-là même qui l'avait antérieurement séduit. Ces manipulations peuvent devenir envahissantes à l'adolescence et les parents s'étonnent soudain que leur adolescent « ne connaisse pas l'autorité ». L'autorité, en effet, ne s'accommode pas plus de la séduction qu'elle ne s'accommode de l'usage de la force.

La crise actuelle de l'autorité, déjà évoquée par Hannah Arendt dans les années 1960, trouve là son origine et la sanctuarisation de l'éducation des enfants montre ses limites. L'enfant a bien sûr besoin d'être protégé, y compris de lui-même, avant de conquérir sa totale autonomie. Mais on ne peut pas adopter pour l'autorité entre les citoyens une définition démocratique faite de négociations, de consensus et en même temps conserver dans le domaine de l'éducation une définition traditionnelle de l'autorité. Ce terme ne peut pas à la fois dire la chose et son contraire, sauf à naviguer constamment dans la confusion...

Si, en apparence, la séduction peut sembler plus douce que la force, elle n'en représente pas moins une autre forme de barbarie qui consiste à abuser de la vulnérabilité de l'autre, à le tromper, jusqu'au moment où il en vient à se rebeller. La séduction est un leurre. C'est pourquoi il nous a paru nécessaire dans cet ouvrage, face à son règne sans partage, d'en étudier tous les visages et d'aller à la recherche d'une nouvelle définition de l'autorité qui soit compatible avec les valeurs sociales en cours, fondement de notre démocratie, et qui ne soit pas un autre avatar déguisé du pouvoir.

1.

Qu'est-ce que la séduction ?

Issu de l'ancien français *suduire* puis *souduire*, le terme séduction provient du latin *seducere* qui signifiait « emmener à l'écart ». Si se marque la séparation, *ducere* comporte aussi l'idée de conduire à soi. On retrouve donc dans l'étymologie du mot « séduction » un double sens : celui d'attirer vers soi mais aussi celui d'emmener à part, à l'écart des autres.

Très tôt en effet, l'idée de corruption s'est associée à celle de séduction, le « séducteur » étant à partir du XVIII^e siècle celui qui entraîne une femme ou une fille dans des relations sexuelles hors mariage. La séduction, par le fait d'entraîner l'autre dans des errements hors des chemins balisés, de l'attirer vers soi pour mieux le corrompre, s'oppose précisément à l'éducation, *ex ducere*, conduire à l'extérieur, mener au loin : l'éducation consiste à conduire l'autre vers la société des humains ; la séduction cherche au contraire à se l'approprier et à le détourner de cette même société.

La séduction procède par ondoyance, par détours, par déguisement. Elle ne se montre jamais telle qu'elle est, sous son vrai jour, mais se pare d'atours chatoyants, se déguise pour mieux tromper, emmener dans un chemin de traverse, pour attirer l'autre dans sa nasse, dans ses filets. Pour ce faire, les armes de la séduction sont de tout temps celles de la ruse, de la tromperie et finalement celle de la surprise¹. De tout temps la séduction intrigue, fascine, exerce un pouvoir énigmatique ; il n'est pas étonnant que, dans le panthéon des dieux, elle occupe une place de choix. C'est le mérite de Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant² que d'avoir su retrouver dans la mythologie grecque cette figure essentielle : celle de la divinité Métis,

longtemps passée sous silence et reléguée au second plan après le siècle de Platon, mais divinité ô combien présente chez les anciens !

Métis, une divinité bien séduisante !

La déesse Métis, première femme de Zeus, est effectivement la divinité de la séduction, de la ruse et de la tromperie. En avalant Métis, Zeus incorpore cette ruse, se préservant ainsi des tromperies et fourberies dont ont été victimes ses ancêtres, Kronos et Ouranos³.

Quels sont les traits essentiels de Métis et, par extension, de la *métis* grecque ? Detienne et Vernant en proposent les caractéristiques suivantes : souplesse et polymorphie, duplicité et équivoque, inversion et retournement, toutes valeurs qui renvoient au souple, au tortueux, à la courbe, à l'oblique et plus encore à l'ambigu par opposition au droit, au direct, au rigide, à l'univoque. Douée de pouvoir de métamorphose, Métis apparaît multiple, bigarrée, ondoyante ; elle évolue dans le monde du mouvant, du multiple, de l'ambigu ; elle s'attache à des réalités fluides, changeantes, susceptibles de prendre des aspects contraires, de faire preuve de forces opposées et contradictoires. Puissance de ruse et de tromperie, Métis agit par déguisement et séduction, elle dupe ses victimes par le masque qu'elle emprunte.

L'homme doué de *métis* est toujours sur ses gardes, aux aguets, sur le qui-vive, prêt à bondir, mais il n'est pas impulsif car il sait aussi faire preuve de patience, attendre que son heure vienne, ne pas agir dans la précipitation et l'empressement. Il se caractérise donc par sa prévoyance, sa capacité d'anticipation ; il fait constamment preuve de vigilance, il est attentif pour trouver le meilleur chemin, prévoir les embûches... Le pilote du navire doit en être largement pourvu pour conduire l'embarcation à travers tous les aléas de la mer.

Quant aux armes humaines de la *métis*, elles sont à l'image des qualités de Métis : filets, nasses, pièges, lacets, trappes, tout ce qui est tressé, tissé, ourdi, ajusté et machiné et qui reprend dans l'univers humain les caractéristiques de la déesse, laquelle ne cesse d'entraver ses victimes dans des liens magiques et invisibles mais à l'efficacité redoutable.

Quand deux adversaires s'affrontent, celui qui est doué de *métis* finira par surprendre l'autre, cette surprise le déstabilisant et le poussant à faire preuve d'un surcroît de force aveugle qui en général accélère sa perte : face à elle, le recours aux armes ordinaires ne fait que renforcer son probable triomphe. L'esquive, la fuite, le contournement, l'encercllement règlent la stratégie de combat de celui ou de ceux qui comptent sur elle et pas seulement sur le rapport de force : Métis vient à l'aide du plus faible en apparence, elle lui permet d'espérer l'emporter sur le plus fort à condition que ce plus faible sache précisément et au moment opportun recourir à ses principes. Elle trouble le rapport logique des forces, l'ordre manifeste de la hiérarchie, le cours prévisible des événements.

Elle introduit ainsi une dimension aléatoire fondamentale dans l'univers : cette incertitude du vivant, propice au désordre de prime abord, mais plus subtilement nécessaire au maintien de ce qui fait la vie, si on entend par là quelque chose qui bouge, qui n'est jamais totalement déterminé à l'avance, qui est ouvert sur l'avenir. Sans *métis*, l'univers est menacé, soit d'une incessante reproduction de la vengeance ou de la violence, soit d'un retour à une sorte d'union archaïque, celle d'Ouranos et de Gaïa, c'est-à-dire une sorte de copulation incessante et mortifère d'où nulle différenciation ne peut sortir. Métis et sa ruse imposent une limite à la seule puissance de la force, introduisent un nécessaire équilibre et agissent comme un principe de différenciation qui réglera un subtil rapport d'incertitude entre les dieux ou entre les humains : le plus fort n'est jamais sûr de l'emporter, le mieux pourvu en apparence peut toujours se « faire avoir ».

Avec de la *métis* en eux, l'homme comme la femme peuvent se rencontrer sans trop de danger pour celui ou celle qui est en apparence le plus faible, et sans certitude de vaincre pour celui ou celle qui est en apparence le plus fort. Métis ouvre ainsi entre les deux sexes un « rapport » qui n'est plus de copulation mais de jouissance ; elle est la mère de Poros – le chemin et, plus encore, l'issue, tout ce qui permet de parvenir à ses fins, d'arriver à bon port, les expédients, les astuces et les combines –, mais elle est aussi la divinité du sexuel (ce qui ne se réduit pas à la sexualité), la grand-mère de l'amour (Éros, le fils de Poros).

Métis est omniprésente dans le monde des immortels et ses valeurs comptent parmi les éléments essentiels qui règlent les rapports entre les

dieux ou entre les humains. Elle intervient constamment dans les domaines de la guerre et de l'art du combat, mais elle est tout aussi présente dans ce qui caractérise de très nombreux métiers, le pêcheur, le tisserand, le pilote, le chasseur et bien entendu l'orateur, précurseur de l'homme politique...

D'autres divinités sont elles aussi pourvues de Métis, tels Aphrodite ou Hermès. Comme Éros, ce petit-fils de Métis, Aphrodite aime chasser, piéger, rabattre dans ses filets les victimes que « ses philtres, ses magies et ses charmes amoureux réduisent à l'impuissance⁴ ». Quand la séduction opère, elle conduit sa victime à l'impuissance : elle prive le « puissant » de ses arguments, d'où le fait qu'elle soit vécue comme encore plus dangereuse ! Elle se fait souvent complice d'Hermès : « Tous deux ont en commun des paroles de tromperie qui servent la séduction comme la ruse⁵. »

« Hermès est vivace et merveilleusement habile... » À travers une série d'images et de comparaisons, sa *métis* semble se condenser dans la flamme de son regard. Né le matin, à midi il joue de la cithare, et déjà son intelligence est si vive qu'elle ne peut être comparée qu'à l'éclair lancé par un regard. Après un forfait (Hermès a volé un troupeau à Apollon, son frère aîné), il se cache dans une grotte obscure et fait semblant d'être plongé dans le sommeil alors qu'en réalité il est aux aguets, tout éveillé, occupé à combiner et méditer des ruses. Cependant « il doit souvent, d'un geste de la main, frotter ses yeux pour en atténuer le flamboiement et pour en cacher le feu dont l'éclat pourrait le découvrir jusqu'au fond de sa cache obscure ». Attrapé par Apollon, devant l'Olympe réuni pour le juger, il continue « à cligner de l'œil et à faire danser les sourcils ». On dirait volontiers aujourd'hui qu'il « parpelège » ! Regard et séduction ont une complicité qui ne date pas d'hier ! Peut-être même sont-ils advenus en même temps...

La séduction, le propre du féminin ?

Quand la figure de Métis est évoquée, un triptyque descriptif est toujours utilisé : l'énigme, la ruse, la séduction. Et les figures de la rhétorique font preuve d'une étonnante stabilité pour parler de la séduction : deux mille ans

plus tard, c'est presque dans les mêmes termes que les auteurs contemporains en parlent.

À titre d'exemple, Jean Baudrillard⁶ la décrit ainsi : elle est oblique, elle tisse ses mailles, elle change de forme, elle subvertit le pouvoir, le détourne et le renverse à son profit, elle est principe d'incertitude ! Figures et métaphores immuables !

Jean Baudrillard situe irrévocablement cette séduction du côté du féminin pour en faire une propriété quasi spécifique du genre. Elle s'opposerait ainsi au « pouvoir », le pouvoir de la puissance, des structures « fortes⁷ » propres au mâle, à l'homme, au père. L'effet de séduction proprement féminin proviendrait selon lui de la dimension d'incertitude : « Le féminin séduit parce qu'il n'est jamais là où il se pense⁸ » ; « La séduction est oblique⁹ » ; « Il s'agit non pas d'une attaque frontale mais d'une séduction diagonale » ; « Il faut que tous les signes soient pris au piège, un leurre exact de sa propre nature¹⁰ » ; « La séduction est une parure, elle fait et défait les apparences, comme Pénélope, elle fait et défait sa toile¹¹... » ; « C'est elle qui enveloppe¹². » Pour lui, l'incertitude est renforcée par le fait que la séduction appartient à l'ordre symbolique et que de ce fait elle précéderait le sexe : « La séduction est là d'abord, le sexe n'advient que par surcroît¹³. » La séduction serait d'abord et avant tout signe, langage symbolique et à ce titre une caractéristique essentielle de la dimension culturelle.

En considérant que la séduction précède la sexualité, Baudrillard n'est pas loin des premiers textes helléniques. En effet, bien que Métis apparaisse très vite comme une déesse féminine, cela n'a pas toujours été le cas ! Detienne et Vernant soulignent que, dans les textes les plus anciens, les textes des Orphiques, elle n'est pas présentée comme féminine mais comme un dieu androgyne à la double nature, mâle et femelle, ambivalence qui a une valeur pleinement positive transcendant l'opposition du masculin et du féminin laquelle apparaît comme une limitation. Métis, par cette nature primitivement androgyne, rétablit en quelque sorte un principe d'égalité entre les êtres et, de ce point de vue, elle peut être considérée comme une

divinité profondément « démocratique » avant même l'invention de la démocratie !

Gisèle Harrus-Révidi¹⁴ utilise les mêmes termes pour décrire la séduction. Mystérieuse et énigmatique, elle est artifice, leurre, tromperie, « elle surprend l'autre » ; elle « enrobe l'objet dans un réseau de mystères... pour faire tomber l' élu dans les mailles de son désir à soi » ; « le séducteur, intuitivement et avec habilité, propose à sa proie...¹⁵ », etc. « Le séducteur » ? En effet, dans la littérature, la plupart des « grands séducteurs » sont des hommes, Don Juan le premier mais aussi Valmont (*Les Liaisons dangereuses*) ou le personnage du séducteur dans *Le Journal du séducteur*¹⁶, et bien d'autres encore. Par cet artifice de second niveau, la littérature offre-t-elle aux hommes la possibilité de se rétablir et de retrouver une partie de ce pouvoir dont précisément la séduction pourrait les priver ?

Universelle et omniprésente

La séduction est-elle le propre de la sexualité, est-elle caractéristique des relations humaines, est-elle spécifique de la culture humaine ? Loin s'en faut, la séduction n'est pas l'apanage exclusif de l'humanité !

Dans la nature, la séduction, même si on se débarrasse de toute position anthropomorphique, apparaît omniprésente. Elle participe de façon inéluctable aux nécessités de la survie puis de la reproduction. Avant même l'invention par la nature de la sexualité, chercher à attirer l'autre, le tromper pour mieux le dévorer constitue déjà une stratégie habituelle : en ce sens Baudrillard a raison, la séduction précède la sexualité. Mais, il faut le reconnaître, c'est avec la sexualité que la séduction déploie sans aucune limite ses arguments. Du fait de la nécessité pour deux individus de même espèce de mettre en commun leurs gamètes pour se reproduire et non pas simplement pour un individu de se diviser par scissiparité, la nature semble avoir fait feu de tout bois, avoir eu recours à tous les arguments imaginables pour rendre possible cette rencontre ! Il faut que l'un attire l'autre. Puis, quand ce rapprochement suffit, la séduction peut s'allier à la force, l'un dominant et maîtrisant l'autre, ou poursuivre ses ruses, tromperies et faux-

semblants. Tous les organes des sens sont convoqués, la vue certes en se servant abondamment des couleurs puis des formes, l'odorat avec les phéromones, l'ouïe grâce aux cris et aux chants, le toucher avec les divers léchages ou frottements.

Fait notable, dans la nature, la séduction semble être plus généralement le fait des mâles contrairement à ce qui existe chez les primates supérieurs, on le verra. Un ouvrage de Claude Gudin¹⁷, volontairement écrit dans un style séducteur, mais s'appuyant sur des faits rigoureux, fourmille d'exemples tous plus démonstratifs les uns que les autres ! « La séduction est biologique, avec ses émetteurs, ses récepteurs, et évolue avec la vie¹⁸. »

Ainsi, parmi les oiseaux, la couleur orange qui caractérise le plumage de nombreux mâles constitue un attracteur puissant pour les femelles. Chez les mammifères, la couleur joue un moindre rôle, remplacée plutôt par les odeurs et parfois les cris ou les chants. Mais, chez les primates supérieurs, il semble y avoir une rupture évolutive puisque ce sont les femelles qui développent de façon privilégiée les conduites de séduction : frottements, gestes d'affiliation, caresses, baisers, postures d'offrande sexuelle, elles se diversifient. Elles n'ont pas toujours une visée directement sexuelle, à but de reproduction, mais peuvent participer du lien social, en particulier des comportements d'apaisement en cas de conflit entre deux congénères – les bonobos sont de ce point de vue les « champions » toute catégorie : la femelle dite « alpha », experte en résolution de conflits, sait ainsi adopter des attitudes d'offrande sexuelle en direction d'un congénère (mâle ou femelle) en conflit avec un autre !

Incontestablement, donc, la séduction est universelle, mais, incontestablement aussi, elle se modifie avec l'évolution des espèces : elle se complique, se raffine, s'enrichit et prend des atours quasi culturels. Par son aspect indéterminé, réversible, elle semble à bien des égards l'emporter sur la seule force, sur le pouvoir dans sa dimension d'affrontement direct, de contrainte physique immédiate, cette sorte de brutalité bête, obtuse et bornée.

Et si, par la révolte, il est toujours possible d'échapper à la soumission qu'impose le pouvoir par la force, est-il possible d'échapper à la soumission qu'entraîne le recours au pouvoir par la séduction ?

Notes

1. Ce que j'ai développé dans un précédent ouvrage, *La Surprise, chatouille de l'âme*, Paris, Albin Michel, 2000.
2. M. Detienne, J.-P. Vernant, *Les Ruses de l'intelligence. La métis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974.
3. Le lecteur trouvera davantage de précisions mythologiques sur la figure de Métis dans *La Surprise, chatouille de l'âme* et bien sûr aussi dans l'ouvrage de M. Detienne et J.-P. Vernant, *op. cit.*
4. M. Detienne et J.-P. Vernant, *op. cit.*, p. 269-270.
5. *Ibid.*, p. 270.
6. J. Baudrillard, *De la séduction*, Paris, Galilée, 1979.
7. *Ibid.*, p. 18.
8. *Ibid.*, p. 17.
9. *Ibid.*, p. 145.
10. *Ibid.*, p. 139.
11. *Ibid.*, p. 121.
12. *Ibid.*, p. 69.
13. *Ibid.*, p. 63.
14. G. Harrus-Révidi, *Séduction. La fin d'un mythe*, Paris, Payot et Rivages, 2007.
15. *Ibid.*, p. 34, 167 et 35.
16. S. Kierkegaard, *Le Journal du séducteur* (1843), in *Ou bien... ou bien*, Paris, Gallimard, 1943.
17. Cl. Gudin, *Une histoire naturelle de la séduction*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Science », 2003.
18. *Ibid.*, p. 110.

2.

La séduction dans le philtre de la psychanalyse

Carmen est une fillette de trois ans et demi-quatre ans plutôt éveillée, et qui possède un bon niveau de langage. Depuis quelques semaines sa mère a remarqué que la vulve de sa fille était irritée mais elle a aussi constaté que celle-ci, le soir, frottait cette vulve avec énergie ! Au milieu de la nuit Carmen appelle sa maman car, dit-elle, « ça la pique » en montrant son sexe. La mère hésite et Carmen aussitôt d'ajouter : « Quand je suce mon doigt, ça n'a pas le même goût. » La maman un peu interloquée se contente de sourire. Le lendemain chez son grand-père, Carmen raconte la même histoire, ce qui offusque le grand-père sans le faire sourire !

Dans quelques années, quand Carmen sera adolescente ou adulte, il est possible qu'elle aura oublié toute cette séquence. À moins qu'elle en conserve quelques traces mnésiques ? Probablement pas qu'elle se masturbait dès cet âge car l'amnésie infantile aura emporté le souvenir de cette activité. Se rappellera-t-elle le sourire de sa mère ? Possible, mais peu probable.

Se remémorera-t-elle des propos que sa mère n'a jamais tenus, tels ceux-ci : « C'est intéressant ce que tu fais, tu veux continuer ? », en se disant que sa mère était très intéressée par le sexe et qu'elle l'a peut-être encouragée à se masturber ? Tout à fait possible car, dans ses reconstructions fantasmatiques, Carmen reliera peut-être son activité propre et le sourire de sa mère comme une exhortation à poursuivre, donnant sens après coup à cet échange longtemps resté énigmatique...

Sa maman, très au fait de la sexualité infantile de par son métier, a éprouvé le besoin amusé d'en parler à une amie pédopsychiatre dans une complicité féminine où le sexe féminin se trouve avoir autant de valeur que le pénis des petits garçons (les petites filles aussi ont une sexualité infantile !), probablement aussi pour exorciser la gêne relative qu'elle avait éprouvée face à la question surprenante et déstabilisante de sa fille : elle ne

voulait surtout pas la réprimander, mais elle n'a su quoi dire dans l'instant du questionnement de Carmen. Son sourire énigmatique a probablement redoublé l'excitation de Carmen et sa curiosité, d'où le lendemain la question réitérée au grand-père...

Cette brève vignette est un bon exemple de ce que peut représenter aujourd'hui une « séduction infantile », toujours aussi présente et active depuis que Sigmund Freud en a décrit les premières étapes.

Sexe et effroi : la séduction traumatique

La psychanalyse est née avec la séduction, la psychanalyse est née de la séduction ! Séduction que l'énigme de l'hystérie suscitait chez Freud, séduction des jeunes filles hystériques offrant l'énigme de leurs symptômes, séduction de l'ignorance sur le savoir, séduction de l'interdit sur le permis...

Quand, dans une célèbre lettre à son ami Fliess¹⁹, Freud renonce à l'idée que les troubles dont souffrent ses patients, hystériques ou obsessionnels, puissent avoir pour origine un « attentat sexuel » commis par un adulte proche et subi passivement au temps de l'enfance, il fait « un pas décisif dans l'avènement de la théorie psychanalytique et dans la mise au premier plan des notions de fantasme inconscient, de réalité psychique, de sexualité infantile spontanée, etc.²⁰ ». Avant ce renoncement, en effet, les troubles névrotiques étaient assez systématiquement rattachés à un épisode de séduction d'allure sexuelle pas nécessairement vécu sur un mode traumatique au moment de l'enfance, sans conséquence apparente sur le plan psychique. L'effroi traumatique ne surgissait que dans un temps second, après coup, à l'occasion d'un nouvel événement ne comportant d'ailleurs pas nécessairement une connotation sexuelle mais rattaché à l'épisode de l'enfance par quelques traits associatifs, le souvenir resurgissant au milieu d'un afflux d'excitation d'origine interne cette fois. Voici un exemple typique de ce genre de séquence en deux temps que l'on rencontre évidemment encore de nos jours.

Natacha, adolescente âgée de dix-sept ans environ, présente des crises d'angoisse quand elle doit aller au lycée, des difficultés importantes et récentes d'endormissement ainsi que des idées noires

qu'elle critique cependant. Il se révèle que depuis quelques mois elle est très amoureuse d'un garçon du lycée avec lequel elle partage un désir de relations sexuelles. Mais elle est « complètement bloquée », terrorisée à l'idée de se montrer nue aux yeux de ce garçon. Elle fait depuis quelque temps un rêve assez récurrent : un volcan qui gronde puis se met à exploser. Au début du rêve, elle est intéressée par ce volcan, trouvant la lave d'un beau rouge intense, mais au moment où elle s'approche, soudain il se met en éruption, ce qui l'effraie et la réveille, très angoissée.

Natacha ne relate rien de particulier dans sa vie familiale et, comme je lui demande si elle n'a jamais été confrontée à des adultes qui auraient eu des gestes déplacés, elle associe après quelques hésitations sur un épisode dont elle avait brièvement parlé à l'époque à ses parents mais que, dit-elle, elle avait oublié. Alors qu'elle était âgée de sept-huit ans, ses parents étant sortis un soir, elle avait, au début de la soirée, été gardée par le fils de la gardienne chez qui elle allait habituellement. Cet adolescent l'avait déshabillée puis s'était masturbé devant elle, une partie du sperme se répandant sur son ventre. Elle avait été surprise, avait trouvé cela « bizarre », un peu « dégoûtant », en avait parlé à ses parents mais n'avait présenté ensuite aucune manifestation particulière : pas de trouble du sommeil, pas de cauchemars, pas de crise d'angoisse, etc. Elle n'avait plus jamais revu ni cette dame ni ce garçon et avait d'une certaine manière « oublié » cet événement...

On comprend assez aisément que le désir amoureux et sexuel ressenti par cette adolescente comme provenant de l'intérieur de son corps provoque une excitation et que par association elle retrouve les émotions « refoulées » de son enfance, surprise, bizarrerie et dégoût, affects prenant après coup un tour traumatique.

Si la remémoration de ce souvenir la soulagea dans un premier temps, les choses furent moins simples ensuite car cette relation amoureuse venait bousculer quelque peu un lien œdipien particulièrement intense à son père, lien qu'elle n'était pas trop désireuse de remanier (le père pas plus !), ce qui nécessita un travail psychothérapeutique progressif et prolongé !

Le mécanisme du refoulement

Dans ses premiers travaux, Freud pose l'hypothèse d'une « séduction infantile » quasi systématique dans l'origine de la névrose. Cette hypothèse

apparaît comme nécessaire pour comprendre le mécanisme du refoulement, au centre de la pathologie névrotique. Si le premier « événement » nommé « présexuel » est provoqué de l'extérieur sans que le sujet y prenne une part active, sans non plus qu'il en comprenne la signification sexuelle, le second est provoqué de l'intérieur par une excitation débordante et cette fois bien perçue comme sexuelle par le sujet, excitation qui est refoulée en s'arrimant après coup aux traces mnésiques inconscientes du premier événement : aujourd'hui, le patient n'y est pour rien, c'est la réalité externe qui lui fait subir cela, comme le lui dicte le souvenir du temps de son enfance ! Ruse du psychisme pour se dédouaner d'émotions (sexuelles) à l'époque condamnables et réprouvées !

Mais conserver cette hypothèse théorique conduit Freud dans une impasse : tous les patients ont-ils subi ce genre d'attentat ? tous les pères, tous les grands frères sont-ils des abuseurs potentiels ? Par la suite, on reprochera beaucoup, à Freud en particulier et à la psychanalyse en général, d'avoir renoncé à cette idée d'une séduction précoce au motif qu'un tel renoncement conduisait à ignorer la situation des nombreuses victimes d'« attentat sexuel ». Le débat fut particulièrement vif dans les années 1960-1980²¹ et culmina avec la parution d'un ouvrage de Jeffrey M. Masson, *Le Réel escamoté*²², dans lequel, selon celui-ci, « n'osant révéler au monde les atrocités commises par les adultes sur les enfants, Freud aurait ainsi inventé le fantasme pour masquer une réalité ; il serait tout simplement un faussaire ».

Une telle critique, outre qu'elle méconnaît complètement le contexte historique du temps où Freud avançait ces hypothèses, ne rend pas justice au fait que les victimes de tels attentats sexuels devaient d'abord et avant tout être reconnues dans l'individualité de leur fonctionnement psychique avant même de l'être dans leur souffrance. Toute la psychanalyse est une entreprise d'affirmation du fonctionnement psychique individuel et des conséquences que les exigences du lien social ont sur ce psychisme. Pour que l'individu se reconnaisse dans sa souffrance de victime, encore faut-il qu'il se reconnaisse et qu'on lui reconnaisse un fonctionnement psychique propre.

Aujourd'hui la grande majorité des cliniciens acceptent sans état d'âme l'idée que les troubles psychiques présentés par les patients sont à la fois

imputables pour partie aux événements plus ou moins traumatiques qu'ils ont vécus antérieurement mais sont aussi conditionnés par le fonctionnement psychique propre à chaque sujet. En effet, conserver intacte l'hypothèse de l'origine nécessairement traumatique des troubles psychiques conduit encore aujourd'hui de nombreux patients et autant de thérapeutes dans une impasse identique ! Laquelle ? Celle de réduire le fonctionnement psychique à une pellicule de réaction sans autonomie propre, l'être humain se limitant à répondre aux stimuli fastes ou néfastes de son environnement. C'est d'ailleurs ce qu'on observe chez les patients quand ils retrouvent parfois un tel souvenir traumatique : si dans un premier temps cette réminiscence offre une détente cathartique, rapidement de nouvelles questions resurgissent chez le patient, les manifestations anxieuses réapparaissent.

Car le psychisme est ainsi fait qu'il se contente rarement d'être le jouet d'un autre et qu'il veut toujours y mettre son grain de sel... Dans le cas de Natacha, par exemple, certes il y avait eu ce « traumatisme » de l'enfance. Mais bien plus traumatique pour cette adolescente était la contrainte dans laquelle elle se trouvait de devoir en partie renoncer à un lien œdipien assez serré et gratifiant (elle était très sincèrement et profondément admirée par son père et le lui rendait largement), pour s'engager dans ce « nouvel amour » sans être entravée par le sentiment de tromper son amour œdipien. Cette ambivalence douloureuse est le propre du travail psychique qui a toujours beaucoup de difficultés à renoncer et aimerait dans son omnipotence disposer du beurre et de l'argent du beurre !

Premières expériences séductrices : le fantasme originaire

Revenons à Freud. Dans cette fameuse lettre à son ami Fliess il déclare renoncer à l'idée d'une séduction précoce. Mais *quid* alors du refoulement ? Quelle interprétation lui donner ? Pour Laplanche et Pontalis²³, Freud ne renoncera jamais complètement à l'idée d'une « séduction infantile précoce », conservant en particulier la conception de l'« après-coup », c'est-à-dire d'un événement en deux temps relié par un souvenir refoulé, l'événement fondateur étant au fil des écrits de Freud relégué de plus en plus loin dans le temps.

Séduction précoce du nourrisson par la mère au cours des soins maternels d'abord, avec cette citation de Freud constamment rapportée : « Ici la fantaisie touche au sol de la réalité effective, car ce fut effectivement la mère qui, dans l'accomplissement des soins corporels, nécessairement provoqua et peut-être même éveilla pour la première fois des sensations de plaisir dans l'organe génital²⁴. » Comme le précise Jean Laplanche²⁵, cette séduction maternelle précoce est pour Freud de l'ordre de l'effectivité, elle est donc par conséquent inéluctable, dans l'ordre de la réalité naturelle à laquelle nul ne peut échapper.

Ainsi Freud est passé d'un modèle de séduction traumatique, événementiel donc aléatoire, imputable aux pères à un modèle de séduction précoce, effectif, développemental, incontournable, imputable aux mères. Peut-être pour exonérer ces mères de toute responsabilité désobligeante et préserver intacte leur vertu de « mère », il remonte encore plus loin dans le temps avec les « fantasmes originaires », sorte de bagages phylogénétiques, restes mnésiques transmis de façon quasi héréditaire de génération en génération et correspondant à ces premières expériences séductrices ou traumatiques vécus à l'aube de l'humanité...

Mais chercher ainsi à l'extérieur du sujet, hors du fait psychique en quelque sorte, l'origine du refoulement et du psychisme le conduit sur une pente dangereuse : celle de devoir inférer dès la naissance un fonctionnement psychique déjà là et adopter *volens nolens* une conception dualiste du corps et de l'âme. Nombreux sont ceux qui n'adhèrent pas à ce genre d'hypothèse, et l'auteur de ces lignes en fait partie.

La séduction généralisée

Si l'on considère que la propriété ultime du psychisme est de chercher à faire des liens pour que la séquence des événements auxquels toute personne doit faire face puisse prendre sens, l'exemple de Carmen peut nous conduire sur la voie. En posant une question à sa mère sur le drôle de goût de son doigt (ne l'oublions pas, dans un contexte d'excitation masturbatoire l'empêchant de dormir calmement) et en recevant pour toute réponse le sourire un peu gêné de sa mère, Carmen est confrontée à une double énigme. D'où vient ce goût particulier ? Pourquoi Maman ne me

répond-elle pas clairement ? Elle cherche alors la réponse auprès d'un autre (son grand-père), mais n'obtient rien de plus clair ! Décidément, il y a là un énigmatique mystère qui laissera une trace dans le fonctionnement psychique, d'autant que celle-ci va se lier à l'excitation (sexuelle) qui y a présidé : l'excitation corporelle se convertit, du fait de l'énigme, en excitation psychique. C'est donc bien l'énigme qui fait séduction !

Cet exemple nous permet d'introduire la théorie que Jean Laplanche a développée et qu'il nomme « théorie de la séduction généralisée ». De quoi s'agit-il ? De la confrontation asymétrique entre un être humain « qui en sait plus » et un autre « qui en sait moins » – soit, dans le cas qui nous occupe, entre un adulte, disons la mère pour aller à l'essentiel, et un petit enfant, un nourrisson, un bébé démuni et vulnérable dont il faut prendre soin (Freud parle d'*Hilflosigkeit* pour décrire cette vulnérabilité initiale). Mais si chaque mère a le souci de prendre soin de son bébé, chaque mère sait aussi plus ou moins clairement, plus ou moins confusément, que ce bébé est pour elle source de grand plaisir, d'émotions multiples et même de jouissance intense. En évoquant la séduction du bébé par les soins maternels, Freud avait réduit cette mère à une puéricultrice compétente dénuée d'inconscient. C'est ce que conteste Laplanche en restituant à cette jeune femme une sexualité, un inconscient et une activité désirante... Aux deux types de séduction déjà décrites par Freud, il propose d'en ajouter un troisième type qu'il nomme « séduction originaire » dont on peut considérer que la fonction métapsychologique est de se substituer aux « fantasmes originaires » de façon à pouvoir se dégager de l'hypothèse d'un inconscient déjà là dès la naissance (et pourquoi pas dès la conception du fœtus), trace phylogénétique de l'humanisation. S'appuyant sur les travaux de Ferenczi, Jean Laplanche considère que « la situation originaire... c'est le problème de l'accès du nouveau-né au monde adulte²⁶ ».

Dès lors, la séduction originaire « est la mise en confrontation d'un individu, dont les montages somato-psychiques se situent de façon prédominante au niveau du besoin, avec des signifiants émanant de l'adulte, liés à la satisfaction de ces besoins, mais véhiculant avec eux la potentialité... d'autres messages – sexuels. Ces messages énigmatiques suscitent un travail de maîtrise et de symbolisation difficile, voire impossible, qui laisse nécessairement derrière lui des restes

inconscients²⁷ ». Les soins parentaux « ne sont séducteurs que parce qu'ils ne sont pas transparents mais opaques, véhiculant l'énigmatique²⁸ ». Quand le parent donne des soins à l'enfant, quand il répond à ses besoins, il ne fait pas que le nourrir ou le laver, il le prend aussi comme objet plus ou moins conscient de plaisir et de jouissance et il met dans sa réponse, sans en avoir clairement conscience, une part mystérieuse dont on peut considérer qu'elle va fonctionner comme un attracteur énigmatique pour le fonctionnement psychique en devenir du nouveau-né.

Pour Jean Laplanche, ces traces originaires, nécessairement énigmatiques, forment les premiers noyaux de l'inconscient individuel. Cette énigme, dont le ressort est inconscient, est séduction par elle-même, le travail de l'inconscient consistant à proposer une traduction qui puisse être compréhensible en fonction de l'expérience et du niveau de développement de l'individu. On comprend dès lors que ce « travail » n'a pas de fin en soi, qu'il puisse être une reprise constante « après coup » d'un vécu initial « éclairé » par cet effort traductif jamais totalement identique à l'éclairage précédent puisqu'il est sans cesse remanié : « L'être humain est et ne cesse pas d'être un être auto-traduisant et auto-théorisant²⁹ . »

Trois niveaux de séduction donc, la séduction traumatique, aléatoire et événementielle, plutôt du fait des pères, la séduction précoce, effective et développementale, plutôt du fait des mères, la séduction originaire, structurelle et intemporelle du fait de l'asymétrie adulte/bébé, inhérente à toute relation humaine. Ces trois types de séduction sont liés par la puissance attractive de l'énigme : messages toujours proposés par un autre, jamais complètement compréhensibles, la psyché œuvre à chercher des liens, les « invente » si nécessaire par associations, rapports de contiguïté, de contamination, métaphore, métonymie ou synecdoque, bref par ce travail de l'inconscient dont la fonction principale, la fonction vitale, est d'assurer au sujet un sentiment de continuité d'existence : toute « fracture » est à combler, à réparer, il ne doit pas y avoir de « solution de continuité » dans le psychisme.

Toutefois, dans cette triple conception, le bébé reste un être innocent, uniquement « séduit » par l'adulte. Ce bébé ne jouerait-il aucun rôle « actif » sur l'adulte ? « Rôle actif » ne traduit pas seulement une action

intentionnelle, délibérée pour séduire l'autre mais bien aussi l'effet que produit sur l'autre la présence du sujet sans que ce dernier ait eu une intention consciente, délibérée, de séduction. Le temps n'est plus où le bébé n'était considéré que comme un partenaire passif dans la relation : tout montre aujourd'hui qu'il est aussi un partenaire très actif, ne serait-ce que par sa capacité d'engagement ou de retrait relationnel. Le bébé n'adresse-t-il aucun message à l'adulte, à sa mère en particulier, même s'il n'est pas conscient des messages qu'il lui adresse ? Un bébé n'est-il pas un grand séducteur ? N'y a-t-il aucune séduction venant de l'enfant, une séduction qui serait liée à son statut et trouverait sa source dans le bébé d'abord puis dans l'enfant ? Cette séduction qui irait du bébé à l'adulte, j'aimerais la nommer séduction ontologique car elle tient au statut de l'enfant qui possède un pouvoir « naturel » de séduction sur l'adulte³⁰. Il convient de bien la distinguer de la séduction d'un enfant par un adulte, séduction habituellement appelée séduction infantile.

L'extrême vulnérabilité d'un bébé et, plus encore, son extrême faiblesse constituent un attracteur puissant pour tout être humain adulte : la profonde « désaide » du nourrisson, cette incapacité à s'aider soi-même, cette détresse, ce désarroi fondamental semble de nature à éveiller chez bon nombre d'adultes (tous les adultes ?) un quasi-besoin de protection qui remobilise en eux le fond inconscient/préconscient de leurs expériences précoces. On pourrait dire que tout bébé représente un « séducteur » pour l'infantile de tout adulte, au sens où ce bébé envoie des messages en partie énigmatiques parce qu'ils réactivent les émotions et les motions pulsionnelles enfouies au plus profond de chacun et qui ont fait l'objet d'un refoulement. Le bébé est un puissant excitant de l'inconscient de tout adulte !

Cessons donc de croire et de répéter qu'en matière de séduction, le bébé ne serait que dans un rôle passif de « séduit ». L'asymétrie fondamentale adulte/enfant doit être considérée comme une situation originairement et symétriquement séductrice. Si l'adulte ne cesse d'envoyer des messages énigmatiques au bébé, à l'enfant, c'est aussi parce que son propre inconscient est excité par le puissant effet de séduction que la présence du bébé dans ses bras ou en face de lui provoque. Le bébé est un activateur d'inconscient chez l'adulte. Là siège l'effet de séduction !

Si l'on accepte ce point de vue, alors il est aisé de comprendre que l'adulte portant ce bébé dans les bras va ressentir, à son corps défendant, une série d'émotions, d'affects surgissant en lui sans qu'il ait une claire conscience de leur origine, de ce qui les provoque. Ce surgissement est d'autant plus important, surprenant, désorganisant et massif que l'adulte aura dû maintenir vigoureusement refoulées ou clivées dans son inconscient des traces mnésiques douloureuses ou traumatiques de sa propre histoire infantile. La présence d'un bébé constitue un provocateur après coup des traces inconscientes potentiellement traumatiques résultant de l'amnésie infantile. C'est très exactement ce que Selma Fraiberg a décrit dans ses travaux sur « les fantômes dans la chambre de l'enfant³¹ » : l'enfant est un activateur des fantômes de l'inconscient de l'adulte.

Cet effet d'activation par le fœtus d'abord, le bébé ensuite, des traces fantasmatiques inconscientes chez l'adulte, la mère en particulier, Monique Bydlowski³² l'a décrit sous le terme de « transparence psychique », lequel se caractérise précisément par une grande perméabilité aux représentations inconscientes conjuguée à une levée relative du refoulement qui pesait sur les éventuels souvenirs traumatiques infantiles. Après la naissance, à cet état de transparence psychique, succède ce que Donald W. Winnicott³³ a nommé la « préoccupation maternelle primaire », état d'aliénation au cours duquel la mère est psychiquement « possédée » par ce bébé, ce qui lui permet une adaptation aussi parfaite que possible à ses besoins quand cette mère n'est pas envahie par des résurgences traumatiques infantiles. Transparence psychique et préoccupation maternelle primaire représentent l'une et l'autre une véritable effraction dans le psychisme parental, effraction qui provient très directement de la « séduction ontologique ». Cela permet à l'adulte de vivre régressivement toute la palette des émotions de son histoire personnelle puis de transcrire les diverses mimiques sur le visage du bébé en autant d'émotions, de les partager comme en miroir (le visage de la mère est le premier miroir du bébé) pour enfin les nommer et leur donner sens. La diversité et la congruence mimique, tonique, rythmique, prosodique et verbale de chaque partage expressif permettent à ce bébé d'accéder progressivement à une représentation mentale de ce qu'il peut ressentir.

Ruptures d'accordage

Mais si, dans l'inconscient du parent, il y a des entraves, des épines saillantes, la fluidité de ce jeu est rompue : il y a comme une brisure dans le rythme, une suspension réitérée et une propension de l'adulte non pas à partager mais à projeter ces affects inconscients sur le bébé, ce qui, pour lui, prend un sens nécessairement étrange, discordant. Comme on l'a vu avec Jean Laplanche³⁴, les bébés sont des lecteurs et des interprètes d'émotions. Quand, pour des raisons qui lui appartiennent, le parent n'est pas libre de ses émotions, quand il ne peut s'autoriser certaines ni s'y laisser aller, quand, au contraire, il est envahi par une émotion récurrente, la réflexion qui est offerte au bébé s'en trouve suspendue, déformée, amputée ou rigide. La souplesse, la fluidité, l'écoulement naturel de l'émotion sont perdus.

Daniel Stern³⁵ a parfaitement montré cela au travers de ce qu'il nomme les « ruptures d'accordage affectif ». Il se produit alors une sorte de hiatus, de lapsus émotionnel qui, s'il se répète souvent, prendra nécessairement une dimension énigmatique. Contrairement à la transmission des savoirs, la transmission psychique inconsciente ne se fonde pas sur une connaissance mais sur une ignorance. L'inconscient ne s'identifie pas à ce que le moi connaît, cela c'est l'affaire du moi ; l'inconscient en revanche est puissamment attiré par ce qui fait trou, césure, énigme. Rien n'est plus attractif pour l'inconscient que ce qu'il ignore et plus encore ce qu'il sait qu'il ignore !

Le savoir de l'ignorance est une nasse qui empêche les émotions de se transférer, de se transformer en narration. Comme le disent les cognitivistes, les émotions sont des bassins d'attraction qui colorent le paysage mental et lui procurent un sens. Mais, pour que le sens advienne, la réflexion par un autre est indispensable, faute de quoi le paysage mental risque de rester captif de ce bassin d'attraction énigmatique. Pour se représenter, l'émotion a besoin d'être portée par un sens, lequel advient au travers d'un récit proposé par un autre. Quand, en traversant l'épreuve de la transparence psychique puis celle de la préoccupation primaire, une mère se trouve privée de la liberté de ses émotions, elle aura les plus grandes difficultés à réfléchir de façon souple et fluide la palette des mimiques émotionnelles qui

animent le visage de tout bébé. Il y aura, au minimum, des points de fixation, au pire des lacunes énigmatiques attractives.

Déjà pendant la grossesse, Corentin était très nerveux, tout comme sa mère : il ne cessait de lui donner des coups de pied douloureux dans le ventre. Alors même que sa mère passait la dernière échographie, il a donné « un coup de pied » dans l'appareil et a failli le casser. Tel est le récit que fait cette mère en conduisant Corentin, âgé de huit mois, à la consultation pédo-psychiatrique car il est hypertonique, ne cesse de gigoter, dort mal, mange peu et pleure très souvent...

Cette maman tient son fils debout sur ses cuisses sur lesquelles il saute comme un ressort avec parfois des effondrements toniques auxquels elle répond en le redressant aussitôt assez vigoureusement, de telle sorte que Corentin recommence ce trépignement. Quand on observe la relation, il est bien difficile de savoir lequel, de la mère ou du bébé, excite l'autre...

Victor est un bébé de trois mois anorectique et amaigri au visage fatigué. La mère, qui a une assez longue histoire de dépression derrière elle, trouve que son bébé va bien car il n'est pas « gras » et risque moins ainsi d'être obèse, maladie dont est mort son propre père. Quant au père de Victor, empêtré dans une problématique obsessionnelle avec des traits dépressifs importants, il trouve également que ce bébé va bien car il est filiforme comme lui. En outre, dans l'entretien, il se penche sur le visage de son fils et d'une main lui plisse le front. Avec une prosodie douce et contente, il dit, en souriant : « Il est comme moi, il plisse souvent du front, il a peut-être déjà des soucis ! »

Hélas pour Victor, on peut craindre que son paysage mental bascule assez systématiquement du côté de la grisaille dépressive, ce point de fixation transgénérationnel entravant la fluidité nécessaire à l'écoulement des émotions.

Cassandra est un bébé de neuf/dix mois dans les bras de sa mère qui consulte car sa fille est agitée, dort mal et est agressive, selon elle. Après avoir parlé de ses difficultés avec le bébé, avoir évoqué un baby-blues assez important mais pas jusqu'au stade d'une dépression postnatale, la maman de Cassandra se laisse aller à parler de son enfance douloureuse en raison des violences auxquelles elle a été exposée et qu'elle a de temps à autre subies. Elle semble un peu plus apaisée qu'en début de consultation et Cassandra elle-même paraît plus joyeuse, plus déliée dans sa motricité, même s'il y persiste une discrète dimension explosive. Dans ce contexte, Cassandra avance sa main pour toucher et explorer le visage maternel comme le font tous les bébés de cet âge, mais avant que cette main ait pu atteindre sa cible, le visage de la mère très brusquement se ferme, se fronce, cette mère saisit vigoureusement le bras de sa fille et lui dit : « Arrête de me taper ! Tu es méchante ! » Évidemment, Cassandra se met à crier et à grimacer, peut-être parce que sa mère lui serre le bras trop fort. À aucun moment le consultant n'a eu le sentiment que Cassandra voulait agresser le visage maternel avant que cette mère ne se saisisse du bras de sa fille. Quand il fait part de son étonnement à la mère, cette

dernière lui répond cependant par une certitude : aucun doute, elle reste convaincue que sa fille voulait lui faire mal...

La mère de Cassandra n'interprète rien, elle ne fait que projeter sa propre disposition émotionnelle sur sa fille et, ce faisant, elle la prend dans la nasse d'une inévitable identification agressive. Véritable séquence interactive symptomatique telle que Bertrand Cramer³⁶ les a décrites, on peut craindre que la palette des émotions de Cassandra glisse inéluctablement du côté de la colère ou de la rage et qu'elle devienne effectivement agressive.

Adrien, quatorze ans, est accompagné de ses parents affolés car peu avant Noël il a fait un rêve qui les a beaucoup angoissés : il a rêvé qu'il avait un accident de mobylette alors qu'il en a demandé une pour ce Noël car il habite à la campagne dans un lieu assez retiré. L'intensité de l'angoisse parentale est difficilement compréhensible. La consultation est longue, consacrée à l'histoire infantile, histoire d'ailleurs facile car Adrien a toujours été un enfant gentil, très proche de sa mère. C'est la première fois qu'un tel problème surgit dans la relation entre ce fils et ses parents peu disposés à lui offrir cette mobylette mais incapables de la lui refuser.

Cette demande et cette incapacité à refuser font bien évidemment symptôme dans la relation, mais symptôme énigmatique. Comme souvent dans ces cas, le consultant pousse doucement du côté du transgénérationnel, ce qui suscite chez les parents, la mère surtout, attermoissements, reculades et malaises. Finalement, après bien des hésitations, la maman fait, en pleurant, le récit suivant.

Avant la naissance d'Adrien, ils avaient pris chez eux un neveu, fils de la sœur de la mère à la suite de difficultés dans son couple. Or ce neveu s'est tué en faisant de la mobylette pendant qu'il était chez sa tante. La mère d'Adrien a fait une grave dépression avec un intense sentiment de culpabilité, dépression dont elle n'est parvenue à sortir qu'avec l'arrivée d'une grossesse, celle d'Adrien. À la naissance, elle n'était pas déprimée mais a développé une relation de très grande proximité compréhensive avec son fils : une sollicitude anxieuse bienveillante. Ni elle ni son mari ne lui ont jamais parlé de ce neveu, aussi sont-ils sidérés par ce rêve qui prend une dimension quasi fantomatique. Mais aux questions du consultant, ils reconnaissent qu'il y a une photo de ce neveu, avec un casque de moto, installée sur le buffet de la salle à manger et qu'ils n'évoquent jamais !

Silence, absence de récit, énigme d'une image omniprésente qui fascine l'inconscient. Dans le cas présent, dénouer ce lien anxieux fut relativement facile car le couple était assez étayant l'un pour l'autre et la fluidité du

fonctionnement psychique d'Adrien lui a permis de différer puis de transformer sa demande.

Corentin, Victor, Cassandra, Adrien, voici quelques exemples de « séduction » réciproque, séduction au cours de laquelle le bébé, l'enfant, est loin d'être un objet passif subissant l'attirance séductrice de l'adulte mais où par sa seule présence, il réactive les traces inconscientes/préconscientes des traumatismes antérieurs que tout adulte porte peu ou prou en lui. Exemples de transmissions inconscientes d'émotions, sous forme de points de fixation, de ruptures relationnelles en forme d'énigmes qui, s'imposant au fœtus, au nouveau-né, au bébé, à l'enfant, deviennent autant d'attracteurs autour desquels la psyché tente de faire son travail, celui de fabriquer de la narrativité, de mettre du sens à la continuité existentielle. Si le sens n'est pas réfléchi par un autre, il s'incruste dans la psyché comme un objet étranger, fantôme transgénérationnel, visiteur du moi qui, pour ne pas sortir de la crypte, aura besoin de gardiens surmoïques intransigeants. Si le sujet peut s'endormir sur son savoir, face à l'ignorance, le moi comme l'inconscient sont constamment aux aguets : le savoir apaise, l'ignorance excite, le savoir de l'ignorance rend fou ! Or, malheureusement pour l'être humain, l'excitation est le ferment du fonctionnement psychique ! Quand quelque chose excite la psyché, celle-ci y revient sans cesse. Corentin existe dans la mesure où il est « nerveux », Victor dans la mesure où il est « soucieux », Cassandra dans la mesure où elle est « méchante » et Adrien dans la mesure où la sollicitude anxieuse l'attache à sa mère.

La séduction ontologique peut ainsi être définie comme l'effet d'excitation que le fœtus, le bébé, l'enfant exerce sur l'inconscient parental. Symétriquement l'adulte répond à cet effet d'excitation en se conduisant de façon excitante envers ce bébé, cet enfant. Là est l'origine de la séduction d'un adulte sur un enfant ! Séduction traumatique qui témoigne de l'incapacité de l'adulte à résister à cet effet d'excitation, de son incapacité à la traduire en une représentation psychique susceptible d'être élaborée, pensée. Une telle excitation est alors immédiatement agie par l'adulte lui-même au pire ou projetée sur le bébé, l'enfant qui en devient l'accusé. Corentin et Cassandra sont l'un et l'autre pris dans les rets de cette séduction traumatique. Séduction précoce qui sous-tend une zone

d'excitation confuse et refoulée, pas nécessairement traumatique chez l'adulte, mais qui pousse l'adulte, sans qu'il en ait une claire conscience à retrouver dans le bébé, l'enfant, la source de cette excitation ancienne. Victor pourrait en être un bon exemple. Dans ce dernier cas, contrairement à celui de la séduction traumatique, l'adulte partage avec le bébé ou l'enfant un affect, une émotion (pour Victor le souci avec son père, la peur de l'avidité avec sa mère) mais dont l'origine reste énigmatique à l'un comme à l'autre. Quant à la séduction originaire, constitutive de la relation humaine, elle réside dans le cœur même de cette transparence psychique et de la préoccupation maternelle primaire. Le regard du nouveau-né pourrait-il en être le déclencheur ?

Notes

19. Lettre du 21 septembre 1897. Voir « Séduction », in E. Roudinesco et M. Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1997, p. 964.
20. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, p. 437.
21. É. Roudinesco et M. Plon, *op. cit.*, p. 966.
22. Paris, Aubier, 1984.
23. *Op. cit.*, p. 438-439.
24. *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (1933), Paris, Gallimard, 1983, p. 162.
25. Voir : J. Laplanche, « Vers la théorie de la séduction généralisée », in *Nouveaux fondements pour la psychanalyse* (1987), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1994, p. 89-148 ; et « Les forces en jeu dans le conflit psychique », in *Entre séduction et inspiration : l'homme*, Paris, PUF, 1999, p. 127-146.
26. In *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 123.
27. *Ibid.*, p. 128.
28. *Ibid.*, p. 127.
29. *Ibid.*, p. 129.
30. Voir le chapitre 5.
31. S. Fraiberg, *Fantômes dans la chambre d'enfants* (1989), Paris, PUF, 1999.
32. M. Bydlowski, « La relation fœto-maternelle et la relation de la mère à son fœtus », in *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, Paris, PUF, 1995, p. 1881-1891.

- 33. D.W. Winnicott, « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels » (1951), in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.
- 34. « Vers la théorie de la séduction généralisée », art. cité. [note à vérifier et compléter]
- 35. D. Stern, *Le Monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, PUF, 1985.
- 36. B. Cramer et F. Palacio Espasa, *La Pratique des psychothérapies mères-bébés. Études cliniques et techniques*, Paris, PUF, coll. « Le Fil rouge », 1993.

OceanofPDF.com

3.

Le premier regard : au fondement de la séduction...

Est-ce simplement la faiblesse de l'enfant, sa vulnérabilité, cette fameuse *Hilflosigkeit*, qui, éveillant dans l'adulte un besoin de protection, un souci de prendre soin, attire ce dernier auprès de l'enfant ainsi que nous l'avons vu au chapitre précédent ? Possible car si la séduction est à son origine un mouvement d'attirance, si séduire consiste à agir en sorte que l'autre vienne vers soi, alors incontestablement l'enfant est un séducteur d'adulte même si, au premier abord, il n'apparaît pas comme l'agent le plus actif : le bébé, l'enfant est par sa nature même séduisant.

Mais, dans son rapport à l'autre, tout adulte reste aussi animé d'un désir de pouvoir, d'emprise, de maîtrise. Posséder l'autre, en faire ce que « bon me plaît », obtenir qu'il se comporte comme « j'en ai envie », n'est-ce pas pour chaque « je » une source de jouissance secrète, un désir jamais complètement avoué mais, ô combien ! toujours présent, toujours actif ? À côté d'une jouissance proprement sexuelle, la jouissance d'emprise rôde constamment. Pour tout être humain, exercer un pouvoir d'emprise sur son congénère est un facteur puissant d'émoi pulsionnel. Il est important de le reconnaître, de l'accepter : il y a de la jouissance à soumettre un autre...

Ce désir de jouissance est bien évidemment activé très spontanément quand un plus faible se trouve à portée de main d'un plus fort ! De ce fait, on le conçoit, la présence d'un petit enfant, a fortiori d'un bébé, active dans les motions pulsionnelles de l'adulte des états contradictoires puisque se trouvent stimulés à la fois un souci de protection, de prendre soin et un désir d'emprise, de soumission de l'autre. Plus l'autre est vulnérable, plus cette ambivalence inconsciente est forte, plus la « séduction » qu'exerce le plus faible est grande...

Les yeux dans les yeux

Qu'y a-t-il au monde de plus démunie qu'un nouveau-né ? À sa naissance, le petit d'homme n'a d'autre solution que de s'en remettre à autrui pour vivre... La dépendance fonde la première relation humaine.

Et pourtant, ce nouveau-né possède un étrange pouvoir : celui de son regard. Peu après l'accouchement, tous les cliniciens présents en salle de travail sont émerveillés par cet instant magique et unique au cours duquel le nouveau-né s'installe les yeux dans les yeux avec celle qui vient de le pousser hors d'elle-même. « Si on laisse l'enfant et les parents tranquilles, leurs comportements sont assez stéréotypés pendant les deux premières heures. Le nouveau-né, après une période de repos en état de veille calme pouvant durer quelques minutes, commence une activité oculo-motrice impressionnante. Même si le sein est à portée de sa bouche, il sera d'abord beaucoup plus intéressé par le visage de sa mère et surtout par ses yeux : le regard du nouveau-né devient concentré, intense, profond, avec un maximum vers vingt minutes de vie³⁷ ... »

Je souligne cette incise : « même si le sein est à portée de sa bouche... ». Manifestement le besoin d'accrocher le regard d'un autre humain semble préempter toute autre attitude, y compris la tétée. Cette accroche les yeux dans les yeux nous paraît aller tellement de soi qu'on en oublie sa dimension totalement exceptionnelle. Deux faits devraient pourtant attirer notre attention.

Tout d'abord, les êtres humains sont les seuls à se regarder ainsi durablement, « les yeux dans les yeux ». Dans le monde animal, à l'intérieur de la même espèce, les animaux ne se regardent pas ainsi car ce regard focal caractérise la vision du prédateur sur sa proie. En conséquence, il existe chez la plupart des animaux carnassiers un réflexe de détournement du regard quand un animal se trouve face à un congénère. Ce détournement s'observe aussi chez les primates supérieurs, chimpanzés, bonobos, gorilles, etc. Cela ne signifie pas que ces animaux ne soient pas attentifs aux postures et aux comportements les uns des autres³⁸.

La seconde remarque concerne l'absence de réflexe d'habituation pour le visage humain. Un bébé peut voir 10, 100, 1 000 fois un visage humain, il y réagira toujours avec une attirance jamais démentie, alors que le

comportement d'habituation régit absolument toutes les autres stimulations perceptivo-sensorielles.

Il est très étrange que cette double particularité – pouvoir se regarder durablement les yeux dans les yeux, pas de phénomène d'habituation – n'ait jamais été prise en considération dans les diverses théories concernant le développement de l'être humain ! Ainsi, on a souvent souligné le fait que l'ensemble *rooting reflex* (réflexe de fouissement) – réflexe de succion et de déglutition formait un complexe prêt à fonctionner dès la naissance, permettant au bébé de s'alimenter. Pour important qu'il soit, cet ensemble réflexe n'apparaît pas en premier et ne doit pas occulter cette accroche initiale et systématique du regard. Il est grand temps de rendre son importance à ce besoin primaire d'engagement du regard. En ayant la possibilité de se regarder durablement les yeux dans les yeux, les êtres humains accèdent certainement à un modèle radicalement nouveau de communication. De plus, la diversité des regards et des mimiques maintient l'attrait pour ce regard, rend inopérante l'habituation et, surtout, permet aux deux partenaires d'accéder à un style de communication différencié et personnalisé.

Le regard grand ouvert

Le regard du nouveau-né se pose sur celui de l'adulte et semble attendre... nul ne sait quoi ! Le nouveau-né regarde son vis-à-vis et semble s'offrir entièrement à l'autre : il y a là une confiance *a priori*, une attente dénuée de toute arrière-pensée. Dans d'autres travaux, j'ai décrit ce moment comme celui d'une attente insensée avec les différentes acceptions de cette expression : une attente qui ne sait pas encore ce qu'elle attend, une attente qui n'a pas de sens en quelque sorte, mais aussi une attente si forte, si intense, tellement sans limites qu'elle en paraît « folle ». Pour la maman, cette totale offrande du regard de son bébé la remplit, la comble et l'instaure comme mère de ce bébé avant même qu'il ait commencé à formuler la moindre demande.

Mais, de façon concomitante et quasi symétrique, devant ce regard ouvert et perçu comme interrogateur du bébé, la jeune femme a le sentiment de pouvoir entrer complètement dans lui, d'en être comprise, d'en être

acceptée en tant que mère. Cet éprouvé émotionnel est d'autant plus intense que l'immaturité du réflexe pupillaire d'accommodation fait que ce regard est en mydriase, véritable ouverture psychique³⁹ : des yeux en mydriase donnent à celui qui y fait face l'impression d'une fenêtre ouverte qui l'accueille et l'invite. En quelque sorte, par ce regard le bébé invite sa mère à entrer en lui. Très nombreuses sont les jeunes parturientes qui témoignent de l'intensité émotionnelle de ce premier regard, avec ce sentiment fondateur que ce bébé s'est installé en elles, devenues par là même mères et qu'elles se sont installées dans ce bébé devenu leur enfant : double mouvement de reconnaissance qui fonde la relation naissante entre ces deux êtres humains.

Devant le regard « grand ouvert » de son bébé, la mère pose aussitôt ses yeux sur ceux du bébé et déclenche sa rêverie. Par métaphore, je dis que cette mère se plaît à « envisager » son bébé, c'est-à-dire à lui donner visage humain, à l'introduire dans le champ des relations humaines. D'emblée la mère lui parle comme s'il devait comprendre ce qu'on lui dit. Dès la naissance, ce bébé est pour elle un partenaire à part entière.

Double transfert de subjectivité donc, de la mère vers le bébé quand celle-ci fait de ce bébé un être humain à part entière, du bébé vers la mère quand le regard de celui-ci fait de cette femme une mère, mais aussi double effet de séduction qui imprègne potentiellement la relation mère-bébé et, par-delà celle-ci, toute relation entre un adulte et un bébé ou un jeune enfant.

Le regard précède la vision

Fait essentiel, depuis le début de ce chapitre, nous parlons de regard et non pas d'œil, de vue ou de vision ! On l'a dit, le réflexe d'accommodation n'est pas fonctionnel à la naissance et ne deviendra mature qu'au cours du deuxième trimestre de la vie, vers le quatrième mois. Il n'est d'ailleurs pas sans intérêt d'observer qu'au cours du premier trimestre de la vie, mère et bébé sont plutôt dans des phases dites d'« attention partagée », c'est-à-dire que mère et bébé se regardent assez durablement dans les yeux tout en développant des mimiques, des commentaires (on le reverra ultérieurement), etc.

En revanche, souvent à partir du troisième/quatrième mois, la mère introduit un objet tiers entre elle et son bébé, un hochet, une peluche, un petit animal (la fameuse girafe) pour attirer son attention dans ces phases que l'on nomme « attention conjointe », âge auquel précisément, le nourrisson commence à pouvoir accommoder et donc à fixer sa vue sur l'objet. On dit par abus de langage « fixer son regard » mais, en l'occurrence, il serait plus physiologiquement correct de dire « accommoder sa vision sur l'objet ». Nous verrons les réflexions que ces constatations pourraient entraîner. Quoi qu'il en soit, lorsque le nouveau-né, le tout petit nourrisson, pose ainsi de façon répétée ses yeux sur ceux de la personne qui est en face de lui, il n'est pas exagéré de dire que ce nouveau-né « regarde sa mère avant de la voir ». Assurément, l'investissement psychique par le regard précède la perception de « l'objet » par la vision...

Nous retrouvons ici un propos de Serge Lebovici, lequel a déclaré assez souvent que « la mère est investie avant même que d'être perçue⁴⁰ ». Cette phrase semble quelque peu énigmatique : comment peut-on investir ce qu'on n'a pas encore perçu ? Elle prend tout son sens à la lumière de ce que nous venons de décrire : incontestablement le regard précède la vision. Ou plus exactement, pour être plus précis en termes physiologiques, la capacité à « se regarder » précède la capacité à voir au sens d'une vision qui accommode sur les détails de l'objet à percevoir... Il y a dans le regard une dimension holistique que le développement de la fonction d'accommodation et de la vision fait perdre, cette vision qui permet d'apercevoir, avant de percevoir pour enfin voir : l'essence de la vision est dans cette activité de découpe de l'objet sur son fond tandis que le regard procède d'une fusion globale et indistincte. Le regard ne permet pas de distinguer, il ne cherche pas à découper, il se contente de considérer ! Le regard est pacifique, la vision est agressive. Dans *Les Yeux dans les yeux*⁴¹, nous avons émis l'hypothèse que précisément, cette immaturité de la vision autorisait les êtres humains à pouvoir se regarder durablement les yeux dans les yeux contrairement aux autres espèces animales carnivores⁴², y compris les primates supérieurs. Nous ajouterions volontiers aujourd'hui que, grâce à l'immaturité de la fonction d'accommodation, ce regard holistique les yeux dans les yeux est rendu possible, ce qui autorise la fascinante et

séduisante découverte du regard et du visage de l'autre avec son infinie variabilité : le bébé, tout à cette découverte, ne s'en lasse jamais...

Ce regard pacifique du bébé posé sur le regard qui lui fait face est donc une offrande, une invitation : l'autre est à la fois envahi par ce don dans lequel il ne décèle aucune arrière-pensée (il n'y a aucun risque de se faire avoir !) en même temps qu'il se sent totalement attiré, aspiré, quasiment envoûté, en un mot séduit par cette « attente insensée » dans le regard du bébé. C'est ce double mouvement instantané, le sentiment de tout recevoir et de pouvoir tout donner, qui fonde l'illusion d'une reconnaissance réciproque dans une élection intime : cette femme devient la mère de son enfant. La puissance séductrice du bébé est là tout entière.

Et que fait alors cette mère : sa rêverie, son imaginaire en est activé, elle *en-visage* ce bébé. Elle regarde le regard de son bébé et pense à lui. Elle ne va pas au-delà de ce regard et se met à rêver : elle imagine ce qu'il sera, ce qu'il deviendra... Et d'abord : est-ce une fille, un garçon ? Puis elle pense au géniteur, à ses propres parents, etc.

Que rencontre alors le regard du bébé ? Il rencontre la flamme d'une vie dans ce regard doucement, tendrement posé sur lui, une rêverie qui caresse ses yeux. Ce regard est une invite mystérieuse à pénétrer dans la profondeur de cette rêverie maternelle, comme une fenêtre ouverte sur l'âme de cette personne en face de lui, celle qui deviendra sa maman, même s'il ne le sait pas encore aujourd'hui. Ce regard tranquille, tantôt posé doucement sur lui, tantôt comme ouvert sur l'intérieur de sa mère semble lui insuffler quelque chose, le remplir, l'animer. Il ne bouge pas les yeux, ne les détourne pas, semble aimanté... Il est séduit ! Cependant, pour ne pas le fatiguer et pour, comme on dit, reprendre ses esprits, la maman régulièrement ferme les yeux pour se reposer et poursuivre sa rêverie... Le bébé lui aussi peut fermer les yeux, s'assoupir jusqu'à l'échange suivant. Rêve-t-il de ce regard ?

Contrepoints : dé-visager, in-envisager

Voici d'autres mères. Celle-ci inquiète parce que, à la première échographie, on a parlé d'une anomalie. Certes les échographies suivantes ont été rassurantes : il n'y avait rien, tout était normal, lui a-t-on dit. Mais est-ce bien vrai ? L'inquiétude a persisté d'autant que sa propre mère a eu

un enfant infirme moteur cérébral... Celle-là a pensé à une IVG parce que cette grossesse survenait beaucoup trop vite après la précédente ou à un moment de conflit dans le couple. L'une se demande si son enfant est vraiment normal, l'autre si ce bébé n'a pas été atteint par son désir temporaire d'IVG. Peut-être a-t-il ressenti quelque chose, peut-être même lui en veut-il ? Allez donc savoir : les fœtus, les bébés ont de telles compétences aujourd'hui !

Aussi, dès que le bébé est sorti de son ventre, cette mère s'empresse de l'examiner, de l'observer. Son regard inquiet cherche le regard du bébé, elle le scrute. Au-delà du plan des yeux, elle est inquiète de savoir ce que ce bébé a dans la tête, comment il « fonctionne », si tout marche bien⁴³ ... Que fait-elle ? Nous dirons qu'elle *dé-visage* ce bébé. Elle fixe sur lui un regard inquisiteur, un regard dont le souci est de vérifier que tout est normal : il n'y a pas d'anomalie morphologique... Mais peut-être plus encore elle cherche à percer le mystère de ce regard posé sur elle et se demande si ce bébé ne lui en veut pas, ne lui en voudra pas.

Ce regard du bébé que nous avons qualifié d'« attente insensée », alors qu'il pouvait séduire une mère sereine, tranquille, devient soudain pour une mère angoissée, inquiète, un regard inquisiteur, persécuteur. Aussi, en réponse, le regard de cette mère va au-delà des pupilles du bébé pour tenter de percevoir une arrière-pensée. Effectivement, elle le dévisage... Par ce regard focal « ciblé », elle l'isole du contexte, elle rompt la plénitude du lien qui unit les êtres humains entre eux. Elle le déshumanise. Un tel regard transperçant est douloureux... Il risque chez ce bébé de susciter une réaction de protection, un détournement du regard ou son ébauche. « Il m'en veut ! » pense cette mère qui, derechef, cherche à capter le regard de cet enfant, par exemple en inclinant la tête pour se retrouver dans l'axe du regard détourné. Or, plus le regard de la mère se fera scrutateur, plus celui du bébé risque de devenir évitant...

Il est d'autres situations : par exemple, une mère en début de grossesse a perdu son père... Elle aurait tant aimé que ce dernier voie son bébé ! Une autre s'est retrouvée seule après la disparition du géniteur à l'annonce de la grossesse. Fatiguée par un accouchement long et difficile, la jeune parturiente pose ses yeux sur son bébé et pense au père décédé ou au géniteur disparu... Que fait-elle ? Elle *in-envisage*⁴⁴ son bébé. Son regard

absent n'est pas vraiment posé sur celui de ce bébé : il l'englobe, l'engloutit. La jeune maman cherche surtout la trace de l'image du disparu : son regard n'accommode pas sur les yeux de son bébé mais sur son propre objet perdu, sur son souvenir, sur son image interne. Elle est « ailleurs ». Le bébé n'est pas porté par le regard absent/vide de cette mère. Manquant d'arrimage, son propre regard se met à flotter. Peut-être finira-t-il par s'accrocher à ce regard maternel absent, cherchant à scruter ce qu'il peut bien y avoir en son fond : qu'est-ce que cette personne en face de moi regarde qui n'est pas moi ? Ce regard flou, qui ne semble pas mis au point sur les yeux du bébé, qui semble en quelque sorte l'inenvisager, aspire le regard du bébé qui devient vif et brillant. Il scrute avec perplexité le visage maternel et surtout ces yeux énigmatiques, mystérieux. Cette brillance et cette vivacité ont la vertu de réanimer le regard maternel, ce que reconnaissent bon nombre de mères déprimées⁴⁵.

Dans la relation mère-bébé, le premier regard conditionne souvent la qualité émotionnelle, la tonalité dans laquelle la relation va se déployer. Moment symbole, nœud de fixation, les exemples que nous venons d'exposer sont proposés ici comme des modèles relationnels. Dans les premières semaines de vie de l'enfant, mère et bébé s'installeront-ils durablement dans ce mode relationnel ? Selon les circonstances, les éléments de réalité rassurants ou au contraire inquiétants, passeront-ils d'un mode d'échange à un autre ? Assurément il ne suffit pas d'une fois ! Toute mère un jour ou l'autre scrute plus ou moins anxieusement le regard de son bébé ou pose un regard absent parce qu'elle pense à autre chose à ce moment-là ! Mais, on le constate en clinique, certaines interactions se figent dans une qualité déviante, créant des cercles vicieux pathogènes tant pour la mère que pour le bébé.

Par exemple, comme nous l'avons laissé entendre, l'ébauche de détournement du regard chez le bébé ou un simple évitement de son regard peuvent provoquer, renforcer ou confirmer une inquiétude chez la mère qui se met alors à scruter activement ce regard fuyant, à tenter de « percer le regard de son bébé », éventuellement dans une interaction à la dynamique intrusive. Certaines mères le disent : « Ce bébé a toujours été une énigme pour moi ! » C'est bien là le problème car, dans une énigme, on pense

toujours qu'il y a une arrière-pensée, une intention dissimulée, un piège ou une tromperie.

Bien évidemment un tel engagement relationnel intrusif suscite souvent un mouvement de retrait qui peut fixer durablement ou aggraver le détournement du regard. Une telle énigme relationnelle réalise une véritable séduction « négative », une séduction pathogène, destructrice et aliénante.

Dévoré des yeux

Ainsi, ce regard du nouveau-né, pacifique, en mydriase, ce regard qui est possible grâce à l'immatrité de la fonction visuelle et surtout de la capacité d'accommodation, est-il de nature à neutraliser une des fonctions les plus primitives de la vision qui est de fixer une cible : l'œil est fait pour scruter, observer. L'œil du prédateur est conçu pour cette vision focale fixée sur les proies potentielles. N'est-ce pas un sacrilège que de comparer nos adorables bébés à des carnassiers cherchant leur proie ? Pourtant une maman disait un jour ne pas supporter d'allaiter son bébé parce que, au moment de la tétée, elle avait l'impression qu'en la regardant il voulait littéralement la dévorer, d'abord des yeux puis ensuite avec sa bouche ouverte et avide... Bien sûr cette mère avait jadis souffert d'une anorexie mentale dont elle s'était difficilement dégagée !

Mais ce fantasme d'un bébé dévrateur est-il si rare ? Nous l'avons croisé à plusieurs reprises chez des mères qui ne souffraient pas toutes d'antécédents d'anorexie mais qui avaient seulement une oralité un peu envahissante. Si le dieu Chronos avale ses enfants, peut-être est-ce en rétorsion parce que ces mêmes bébés menacent d'avaler leur mère, fantasme d'avalement/dévoration d'autant plus présent qu'à l'époque l'allaitement était généralisé.

« Manger des yeux » laisse entendre le sens sous-jacent de cette vision focale : se regarder dans les yeux contient un danger potentiel entre membres de la même espèce, celui de se dévorer, de se détruire... Lequel des deux mangera l'autre ? Aussi ce danger doit-il être neutralisé. Il l'est chez les carnassiers par le réflexe de détournement du regard dès que l'œil voit sa propre image. Il l'est chez les humains par la rencontre apaisante du regard de l'autre : la douceur du regard humain neutralise probablement ce

qu'une vision inquisitrice et intrusive, une vision pupilles contractées, pour mieux discriminer la cible, pourrait avoir d'effrayant, de dangereux.

Le regard de la jeune parturiente se laisse prendre par ce regard inoffensif du bébé, cette « attente insensée ». La vulnérabilité extrême de ce regard « nouveau-né » provoque un véritable « ébranlement » dans l'inconscient maternel, inconscient dont les défenses ont déjà été en partie levées ou remaniées au cours de ce travail psychique de la grossesse que de nombreux auteurs nomment « travail de maternalité » et dont une des caractéristiques est de susciter une certaine « transparence psychique », cette résonance imaginaire nouvelle due à une levée partielle du refoulement⁴⁶. Ce premier échange de regards bébé-mère couronne le travail psychique de maternalité et installe les deux partenaires dans leur subjectivité réciproque : reconnue comme mère, cette femme accueille ce bébé en tant que personne à part entière dès les premiers jours de sa vie postutérine et engage dès lors un pré-dialogue. Le bébé peut tranquillement garder ses yeux dans ceux de la personne qui lui fait face. Un partenaire le regarde, l'accueille, l'interroge. Cette rencontre initiale et nécessaire permet ensuite une stabilisation rassurante des regards dans un échange qui fonde la relation humaine, laquelle se transformera en véritable échange lorsque, vers deux mois de vie, les premiers sourires intentionnels apparaîtront⁴⁷.

Si, en revanche, ce premier « nouage » échoue, le nouveau-né risque alors de devenir une énigme réveillant les fantômes qui dorment dans l'inconscient maternel. Il devient un persécuteur de l'imaginaire de cette femme qui se vit comme une « mauvaise mère ».

Mère et bébé ont tous les deux besoin de ce regard fondateur, ce qu'on peut considérer comme le temps de la séduction originaire au cours duquel les deux partenaires, mère comme bébé, sont largement inconscients de tout ce qui s'y trouve transféré.

Séduction et regard

Le regard est bien au centre de la séduction humaine : un regard ne dit jamais rien, et pourtant on lui fait volontiers tout dire ! Fondement de l'interprétation, il se plie complaisamment à tous les commentaires, à tous

les discours. Il n'y a pas de société humaine où il soit considéré avec indifférence : toutes les sociétés du monde cherchent à codifier les regards entre les individus parce que le fait de se regarder les yeux dans les yeux est la marque à la fois d'une grande proximité relationnelle et d'un engagement possible dans la séduction...

Laisser les individus libres de leurs regards, c'est prendre le risque de libérer les passions, de créer un désordre absolu. Là où les langues allemande, italienne ou anglaise mettent en scène le regard – « *Liebe auf den ersten Blick* », « *love at the first sight* », « *amore a prima vista* » : l'amour au premier regard... –, la langue française semble préférer la métaphore de l'orage pour décrire cet instant où l'on « tombe » amoureux : « coup de foudre ». Mais il ne faut pas oublier que la foudre est une décharge électrique qui éblouit, précédée d'un coup de tonnerre qui assourdit : vertige des sens ! Aussi toutes les sociétés du monde ont cherché à codifier les échanges de regards entre individus de façon à pouvoir canaliser ce danger erratique d'une séduction non contrôlée !

D'une autre façon, plus un individu occupe une position sociale haute, plus il est libre de poser son regard où bon lui semble, plus au contraire il occupe une position sociale basse, plus son regard est assujéti à des normes, des contraintes, des interdits. Cela atteint un paroxysme caricatural pour le regard des hommes et des femmes dans l'espace social⁴⁸. En effet, le jeu des regards prend toute sa dimension sociale dans les rapports entre hommes et femmes : ils font ainsi l'objet d'une forte codification dans l'espace public en même temps qu'ils sont laissés à leur libre cours dans l'espace privé, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas dans l'espace privé des usages plus ou moins consacrés à cet échange de regards. La liberté du regard est profondément liée au statut social de la personne : le chef peut poser son regard sur qui il veut, y compris sur les objets sacrés.

De même, « l'homme est celui dont le regard peut se poser sur tout, y compris sur les femmes. Alors que les femmes sont celles dont le regard ne peut se poser que sur fort peu de chose, et en tout cas jamais librement sur les hommes⁴⁹ ». Le seul regard libre que les femmes peuvent porter sur les hommes, c'est celui que les mères portent sur leurs fils et à un moindre degré les sœurs sur leurs frères, souvent à condition qu'elles soient l'aînée. La liberté du regard implique un rapport d'égalité et ce rapport d'égalité

étant refusé aux femmes dans un grand nombre, si ce n'est dans toutes les sociétés, « le regard libre d'une femme sur un homme est perçu par lui comme un regard d'obscénité, de convoitise, d'aguichement, comme un regard marqué sexuellement ». Cette différence est une trace persistante de ce que Françoise Héritier appelle la « valence différentielle des sexes⁵⁰ », y compris dans les sociétés où l'égalité des sexes représente une valeur démocratique fondatrice. Encore aujourd'hui dans la majorité des sociétés du monde occidental où l'on peut considérer que l'égalité des sexes est, au moins dans la forme de la loi, acquise et garantie, il existe une profonde asymétrie de valeur dans le regard d'un homme posé sur une femme et celui d'une femme posé sur un homme : même si aucune loi n'édicte de règle, dans la vie quotidienne cette différence de valeur reste très présente⁵¹. Dans l'espace social, il faut que le cadre soit strictement posé et clairement professionnel pour qu'homme et femme puissent échanger des regards d'égalité, dénués de toute dimension sexuée.

En l'absence d'un tel cadre, mais aussi encore trop souvent en transgression de ce cadre, les échanges de regards entre hommes et femmes dérapent rapidement dans le registre de la séduction : œillade allumeuse, regard grivois, clin d'œil invitant, etc. Quand les regards se croisent, il suffit parfois d'un arrêt de quelques secondes pour que ce scénario de la séduction s'enclenche. Là encore, la liberté réciproque dépend du contexte : cette accroche n'aura ni la même signification ni la même liberté symétrique selon qu'elle se produit dans la rue, au restaurant d'entreprise, dans un bistrot, dans une boîte de nuit, dans une soirée entre amis ou dans une réunion quelconque. Sans être écrits, les codes sociaux sont assez rigoureux, et malheur à celui ou celle qui ne sait pas en faire bon usage !

Ainsi, le regard est au centre du jeu de séduction entre deux personnes et si parfois ce regard a été précédé d'une approche « aveugle » – par un échange de courrier, de coup de téléphone ou plus volontiers de nos jours par des courriels, des échanges internet, même si des photos, des vidéos ont été envoyées (là aussi sur papier, par messagerie ou par internet) –, le premier regard conserve sa puissance émotionnelle majeure. C'est ce que reconnaissent tous ceux qui, précisément, ont commencé par faire connaissance à l'aide de ces divers modes de communication indirecte. La relation de séduction reste une contamination par le regard.

De ce point de vue, le cinéma a développé autour de cet instant de séduction une mise en scène exemplaire.

Le regard de la séduction

Figure centrale du cinéma, l'instant de la séduction a été exploré dès l'apparition du cinéma muet, donnant par cet artifice tout le poids à l'échange des regards, ce que le cinéma parlant ne fera ensuite qu'enrichir, raffiner, orner mais, comme le note finement Alain Fleischer : « Il est remarquable que, dans les scènes où la séduction ferre sa proie, culmine dans la consommation de sa victoire, le cinéma, même parlant, se tait, redevient silencieux, ne montre plus que des images, et plus encore que des images, l'organe par lequel et pour lequel les images existent : le regard... C'est par le regard filmé que le cinéma atteint à son pouvoir hypnotique, c'est en filmant le regard de la séduction que le cinéma installe la figure du séducteur ou de la séductrice dans le champ du visible, dans le royaume des images⁵². »

À titre d'exemple, dans les deux scènes de retrouvailles entre Humphrey Bogart et Ingrid Bergman où se joue la séduction, le réalisateur de *Casablanca*, Michael Curtiz, interpose la caméra pour ne se centrer que sur les regards, et l'on voit alternativement le regard d'Humphrey Bogart censé regarder Ingrid Bergman puis celui d'Ingrid Bergman censée regarder celui d'Humphrey Bogart, place où se met le spectateur, alors qu'au moment du tournage chaque acteur regardait la caméra et le réalisateur. Ce jeu de regards en abîme embarque le spectateur dans la séduction peut-être grâce à ce centrage exclusif sur les regards.

Que cherche le séducteur ? Il recherche le regard de cet autre, il veut y plonger mais il accepte aussi de s'y abandonner, de s'y livrer. Le regard du séducteur « relève de la pointe mais aussi du creux, il est fait pour pénétrer et dans le même mouvement pour accueillir, pour recueillir⁵³ ». L'être séduit l'est autant du regard qui se pose sur le sien que de cette invite, de cette ouverture, de cette autorisation à pénétrer. L'élan de séduction se nourrit de cette réciprocité dans l'alternance entre le regard qui capte et celui qui offre... La proximité et la durée de cet échange caractérisent cette

relation amoureuse naissante. Il n'y a guère que l'échange des regards entre un parent et son nouveau-né, son jeune enfant où l'on puisse retrouver une telle intensité et une telle durée dans l'union, la fusion.

Mais quand les corps des deux amants s'unissent, où va le regard ? La première union corporelle, le baiser, s'accompagne toujours d'une clôture du regard : les paupières se ferment et, en ouvrant sa bouche, en donnant sa langue, emmêlant les salives, chacun regarde à l'intérieur de soi l'ouverture de son être. En fermant les yeux, l'émotion partagée passe maintenant dans l'abouchement jointif. Mais que d'aventure l'un d'eux garde les yeux ouverts, ce regard nécessairement posé ailleurs signe la clôture affective du sujet : il condescend, il subit, il s'impatiente, il se moque, il se reprend, mais il ne partage plus cette ouverture à l'autre. Un détail l'attire, occupe sa vision, contient son émotion. Pendant la relation sexuelle proprement dite, l'échange de regards redevient possible avec l'alternance de moments fusionnels les yeux dans les yeux et de reprises individuelles paupières closes, de fusion d'émotion partagée et d'inondation émotionnelle plus individuelle : l'accord sur le rythme de ce jeu d'ouverture et de fermeture, la liberté pour chacun de se donner puis de se reprendre, de prendre puis de recevoir détermine la ligne mélodique de cette partition amoureuse qui en fera une symphonie, une petite sonate ou un grincement insupportable... En revanche, dans le scénario pervers ou pornographique, le regard est toujours focal, centré sur la proie, fixe, intrusif, regard de prédateur consommant sa viande.

On ne s'étonnera pas que le regard, et plus encore la vision, soit l'organe sensoriel de prédilection de nombreuses formes de perversions. Voir ou être vu, telle est la stratégie obsédante qui anime voyeuriste et exhibitionniste ! On ne s'étonnera pas non plus que le regard devienne rapidement l'instance qu'il convient à la fois de surveiller et grâce à laquelle on surveille les autres, ce qui conduit Michel Foucault dans *Surveiller et punir*⁵⁴ à faire du regard cette instance surmoïque qui tient toutes les activités du désir sous sa surveillance policière. En architecture une construction panoptique est une construction où, à tout instant, on peut tout voir de ce qui s'y déroule et surveiller ainsi les occupants (qu'il s'agisse d'une prison ou d'un hôpital !). De nos jours, ne serait-ce que par l'installation envahissante des caméras de surveillance, on n'est pas loin de réaliser ce mythe d'une société

panoptique, ce qui dans le langage médiatique politiquement correct s'appellerait la totale transparence.

Un regard qui pousse encore et toujours...

Freud s'interroge assez tôt dans ses écrits sur cette fonction du regard, bien avant même qu'il ait « inventé » ce dispositif technique particulier du patient allongé sur le divan et du psychanalyste installé dans un fauteuil à la tête de ce même divan, à l'abri donc des regards du patient ! Certes, grâce à cette « invention », il déconnecte en quelque sorte le lien intersubjectif des regards qui littéralement porte et encadre la relation pour inviter ce patient à retourner son regard sur lui-même. En dénouant ce lien, par ce retour sur lui-même, le patient se trouve confronté à ses propres entraves, celles qui proviennent des ruses de son inconscient lesquelles, dans son discours, se révèlent par les butées, les bizarreries associatives, les évitements, etc. Mais Freud ne s'en cache pas : il propose ce cadre original d'abord et avant tout parce qu'il se sentait entravé par les regards pesants des patients dans la situation en face à face. Il suffit d'avoir reçu pendant toute une journée des patients en face à face sans autre consigne que de dire ce qui leur vient à l'esprit pour savoir que tous ces regards posés, fixés, curieux, évitants, perplexes, avides, inquiets, sarcastiques, coléreux, hypnotiques, fuyants, bien que ne disant jamais rien, finissent par envahir l'espace psychique du consultant, suscitant une tension interne qui peut devenir extrême, source d'une fatigue importante bien qu'en apparence le thérapeute « ne fasse rien » ! Le regard de l'autre fixé sur soi fonctionne comme une pompe énergétique absorbante.

En suspendant ainsi l'échange des regards, Freud propose un artifice qui facilite l'accès de chacun à son inconscient, mais il ne fera jamais du regard autre chose qu'une référence clinique : il n'existe pas dans son œuvre ce qu'on pourrait nommer « une métapsychologie du regard », une construction théorique donnant au regard la place qui pourrait lui sembler due, bien qu'il utilise fréquemment l'exemple clinique du regard à l'appui de ses propositions théoriques. Ainsi très tôt, Freud distingue ce qu'il appelle le « voir actif » pour en dégager ultérieurement un courant passif et réfléchi. Toutefois il ne s'engage jamais dans une différenciation claire

entre le regard et la vision. À partir de cette première « pulsion du voir », Freud, dans son texte sur « Pulsion et destin des pulsions⁵⁵ » complète ses hypothèses métapsychologiques sur les pulsions en proposant, à côté de la source, de l'objet et du but déjà décrits, une nouvelle caractéristique essentielle qui est sa « poussée » : une pulsion, « ça pousse » sans rémission, c'est fondamentalement une poussée qui ne cesse jamais...

Mais, si Freud semble pressentir le lien entre le regard et la poussée, il ne l'explique pas, d'autant qu'il abandonne le regard en tant que tel pour se tourner du côté de la vision : la « pulsion de voir » est rattachée à la perception visuelle de la différence des sexes (ou au refus de cette perception) autour des questions de voyeurisme, d'exhibitionnisme et de fétichisme. Nous y reviendrons. Ainsi, dès les premiers écrits freudiens, vision, différence des sexes et sexualité entretiennent un commerce qu'on qualifiera « d'étroit » ! Et ce n'est pas le regard sévère du père, ce fameux « père-sévère » qui démentira la chose : car ce regard surmoïque, condamateur, grondeur du père sur l'enfant, réprobateur du père sur l'adolescent tente toujours de contenir toute menace de débordement, sexuel en particulier ! La « puissance paternelle », incarnée par son regard, tenterait-elle ici d'endiguer la « puissance séductrice » de la pulsion sexuelle ?

Lacan, dans son *Séminaire*⁵⁶, reprend à son compte cette pulsion de voir en distinguant quant à lui, mieux que ne le fait Freud, l'œil et le regard, distinction qui vient conforter sa thèse sur la « schize du sujet » lequel ne peut pas se comprendre lui-même car il y aura toujours dans le discours une tache aveugle, un scotome à l'insu du locuteur⁵⁷. À la « schize du sujet » répond une « schize du regard » car « nous voyons dans la dialectique de l'œil et du regard qu'il n'y a point coïncidence... ce que je regarde n'est jamais ce que je veux voir⁵⁸ ». Pour Lacan, l'œil triomphe du regard, il représente la source de cette « pulsion scopique » et le regard en est l'objet, même si c'est à lui qu'est attribuée la poussée : le regard, c'est ce qui pousse.

Le « manque à voir » de l'œil

Mais qui du regard ou de la vision est à l'origine de cette « schize » ? Vision et regard, œil et regard semblent entretenir une éternelle compétition, l'un se déployant au détriment de l'autre. Est-ce le regard qui s'appuie sur la vision, comme le propose Lacan qui à cet égard reprend la théorie classique de l'étayage : le regard s'étaye sur son objet physiologique de correspondance, l'œil, selon le modèle freudien traditionnel de l'étayage sur la fonction somatique et sur sa satisfaction physiologique. Cette hypothèse nous paraît discutable.

En effet, la vision, la fonction physiologique du voir n'apporte jamais une totale satisfaction ; elle court après la quête d'un regard qui, lui, serait à la source de cette satisfaction et de cette plénitude. Reconnaissons qu'il s'agit là d'un renversement théorique quelque peu iconoclaste car ceci revient à dire que le besoin physiologique s'étaye sur la fonction psychique et non pas l'inverse ! Précisément la clinique ne nous invite-t-elle pas à ce renversement théorique ? Incontestablement, le regard est premier. Du fait de l'immaturation relative des voies visuelles, en particulier du réflexe d'accommodation, il n'est pas erroné de dire que le bébé « regarde avant de voir » et qu'en conséquence « la mère est investie (par le regard) avant même que d'être perçue (par la vision) ». Dire que la vision s'étaye sur le regard, c'est reconnaître au regard cette fonction première, cette dimension de poussée insatiable, cette captation totale de l'autre : le regard est la source même de cette poussée et son but, la plénitude de cette captation. Le regard EST pulsion, la pulsion EST regard.

Malheureusement pour l'être humain, un jour il se met à voir, une vision qui découpe et déconstruit la plénitude potentielle du regard. Du jour où le bébé voit, il aura rétrospectivement, après coup, la nostalgie de ce regard. L'œil est un organe pervers qui ne cesse de découper ce qu'il voit, qui observe et dissèque pour mieux saisir mais qui, dans l'instant même de cette saisie, laisse échapper l'ensemble, fait perdre au regard cette totalité bienveillante (nirvanique ?). Dans la vision, il y a toujours un reliquat inaccessible, invisible, « énigmatique » ! À l'opposé, le regard « comprend », prend ensemble les parties, il capte l'intention, il partage avec l'autre : le regard est communion. Le regard est saturé de croyance et de religion : c'est ce qui nous relie ensemble. Notre œil est bien peu de chose à côté du regard, cette complétude insaisissable dont la magie n'opère

qu'en de rares occasions : le « premier regard », celui d'une mère et d'un nouveau-né, celui de deux êtres humains qui « tombent » amoureux. La vision est par nature séduction du fait de cette part énigmatique qui oscille toujours entre la plénitude du regard et le « manque à voir » de l'œil. Cet œil, organe somatique, s'étaye sur le regard, organe psychique marqué inéluctablement du sceau de l'altérité.

Le paradoxe du regard est de rechercher cette clôture assurant une complétude rassurante mais en même temps d'avoir pour moteur de recherche la part manquante, en creux, en négatif : le regard est une pulsion qui cherche à saisir et qui s'excite de ce qui lui échappe. Cette zone blanche, ce négatif fait basculer « la poussée du regard » en une « compulsion de voir ». Quand le regard rencontre un regard qui regarde ailleurs, cet ailleurs oriente le regard vers ce point de fuite énigmatique. Le regard devient alors vision car ce manque énigmatique excite le regard et le pousse à pervertir l'œil et la vision : chaque objet est découpé, disséqué, vu comme possibilité ou non de comblement. La vision est alors habitée d'une pulsion scopique, une pulsion secondaire de voir afin de décrypter l'énigme, ce reste insensé qui persécute le regard : la vision se transforme en fabrique interprétative dans une quête illusoire et vaine de comblement.

Pour que la vision ne devienne pas persécutrice, pour que ce « manque à voir » ne finisse pas par éblouir le voyeur, il faut impérativement que l'être humain, le bébé ait pu préalablement vivre des moments de comblement dans l'échange des regards, comblement qui garantit à chacun le socle rassurant de son narcissisme. À défaut de ces premiers regards qui comblent et apaisent, la vision, en s'étayant sur un regard auquel a manqué cette complétude, s'active pour combler la lacune sans jamais y parvenir.

La séduction du regard, la perversion de la vue...

Pour son malheur donc, le regard du bébé se transforme en vision avec l'accession à la maturité de la fonction visuelle dans le cours du second trimestre de sa vie : quand le bébé commence à accommoder, il cherche à voir et ne se contente plus de regarder. Sa vue découpe l'objet cible. Sa vision, organe désormais physiologiquement mature, part à la quête de la

complétude perdue des premiers regards : la vision s'étaye sur la fonction psychique du regard.

Mais, en venant habiter ainsi le regard, la vision s'en trouve définitivement pervertie. En effet, la plénitude initiale de ce regard est à jamais perdue et plus la vision tente de la retrouver, plus une tache aveugle, un manque énigmatique vient, après coup, exciter l'œil ! Bien au-delà de la sexualité infantile, c'est le premier après-coup de la sexualité humaine.

Abandonner à lui-même, cet œil peut devenir fou : il part en errance⁵⁹ ...

Quand, alors, l'œil tombe sur la différence anatomique des sexes, il est assailli par cette vision d'un manque potentiel... À peine vient-il de reconnaître son corps comme propriété singulière, à peine vient-il d'accéder au « je », cette capacité linguistique nouvelle à se dire et à se reconnaître, laquelle apparaît aux alentours de deux/trois ans, que les yeux du jeune enfant tombent sur la région pubienne : son regard est saisi par l'étonnement d'une différence. Tous les corps ne sont pas semblables ! La perception soudaine de la différence anatomique des sexes, perception qui précisément survient juste au moment où l'enfant commence à se reconnaître dans son corps propre, commence à dire « je », fonctionne d'autant plus comme un attracteur fantasmatique, comme une puissante séduction énigmatique que l'enfant est laissé seul face à cette constatation. La vision de la différence anatomique des sexes caractérise le deuxième après-coup venant exciter l'œil.

En quoi cette vision peut-elle devenir une séduction traumatique ? Dans de nombreuses cultures, la différence des sexes est mise en scène sous forme d'un mystère collectivement partagé, culturellement organisé : l'enfant n'est pas exclu de ce mystère, il y participe au travers des diverses croyances culturelles communes. En revanche, l'enfant de la société bourgeoise du XIX^e siècle, du fait de l'opprobre généralisée et massive sur tout ce qui avait trait à la sexualité, était laissé seul face à cet inquiétant constat qui, du fait de cette absence d'accompagnement, pouvait se transformer en traumatisme. Les réponses des adultes ne faisaient qu'épaissir l'énigme là où sous d'autres cieux et dans d'autres cultures les adultes partagent avec l'enfant ce mystère. Désormais toute trace énigmatique devient « sexuelle » en ce sens qu'elle symbolise et condense

la question de la différence anatomique des sexes et par extension toutes les traces incomprises⁶⁰.

Toutefois, comme le précise Freud : « L'objet de la pulsion de voir, bien qu'il soit aussi d'abord une partie du corps propre, n'est pas l'œil lui-même⁶¹. » Ainsi que le formulaient déjà les Grecs anciens, l'œil ne peut pas se voir lui-même ! Précisément, la pulsion n'est pas dans l'œil, elle est dans le regard ! La pulsion scopique restera éternellement animée par son but, cette partie manquante et énigmatique qui serait susceptible de « remplir l'œil » et de lui restituer la plénitude du regard. Elle est, en particulier par déplacement et isolation sur la vue des organes sexuels, la transformation de la poussée du regard, de cette poussée à « com-prendre » : derrière l'objet corporel, c'est l'objet de complétude du regard qui anime cette pulsion scopique : elle n'a pas fini et elle en verra d'autres !

Notes

37. M. Pilliot, « Le regard du naissant », in *Abstract pédiatrie*, 202, 2006, p. 10-15.

38. Voir sur ce thème notre ouvrage : *Les Yeux dans les yeux. L'énigme du regard*, Paris, Albin Michel, 2006.

39. On sait en effet qu'à la naissance la fonction visuelle n'est pas totalement parvenue à maturité. Les réflexes de contraction pupillaire et d'accommodation ne seront efficaces qu'ultérieurement dans le cours de la première année de vie alors que les voies auditives sont à maturité dès la vie fœtale. Pour autant le bébé peut voir à condition que la cible soit à 20-25 centimètres de sa rétine. Le bébé a donc un « regard » en mydriase naturelle (les pupilles dilatées) et ce regard en mydriase semble constituer un attracteur puissant pour le regard d'un adulte. En présence d'un bébé, tout adulte avance son visage spontanément vers celui du bébé et place son propre regard à une distance d'environ 20-25 centimètres de ses yeux. C'est d'ailleurs la distance approximative quand le bébé est soutenu dans un bras, soit pour l'allaitement soit pour un biberon ou tout simplement quand l'adulte veut s'adresser à lui. Un tel regard en mydriase est une invite à y « pénétrer ».

40. Communication orale, 1978.

41. *Op. cit.*

42. Si nous apportons cette précision, les « animaux carnivores », c'est que la logique de la vision chez les herbivores n'est pas la même, puisque leur nourriture n'est pas mobile. Contrairement aux animaux carnivores, ils n'ont pas eu besoin de développer une vision focale permettant d'accommoder précisément sur la cible potentielle, la proie, afin de mieux pouvoir l'attaquer et la saisir. Ils ont en revanche besoin d'une large vision périphérique pour déceler les prédateurs potentiels et fuir, d'où en général une médiocre capacité de vision focale mais un champ visuel très large. On dit volontiers d'une personne qui regarde dans le vague, qui n'a pas un « regard » affûté, précis, qu'elle a un regard « bovin ». Tout respect pour cette honorable espèce animale mis de côté, c'est en l'occurrence cette « vision holistique » qui envisage le tout plus que le détail dont il est question ici. Percevoir a d'ailleurs comme racine *percipere* qui signifie primitivement « s'emparer de ». Percevoir, c'est saisir par les sens. Il y a donc dans le fait de percevoir, d'apercevoir, une dimension d'appropriation, de saisie et finalement d'agression (de la proie) : celui qui est aperçu est toujours la proie de l'autre.

43. Derrière la banalité apparente de ces propos, souvent entendus dans le cas de mères très angoissées pour quelque motif que ce soit, on perçoit une dimension quasiment machinale : comprendre comment cette machinerie mystérieuse fonctionne, en découvrir la clef. Cette métaphore de la clef est d'ailleurs assez souvent utilisée par ces mêmes mères, soulignant si besoin en était le fantasme d'une intrusion pour décortiquer l'intérieur de la machinerie et savoir enfin comme « opérer ».

44. J'ai longtemps cherché un terme qui corresponde aux deux autres, envisager et dévisager. Je n'ai trouvé que l'adjectif « inenvisageable » lequel ne connaît pas de forme verbale. Je m'accorde ce néologisme que je préfère à « désenvisager » lequel terme n'est qu'une redondance d'un travail de déconstruction déjà contenu dans « dévisager ». En revanche « inenvisager » laisse percevoir un travail de superposition...

45. Ici aussi bon nombre de mères qui ont présenté une dépression post-natale disent combien le bébé, en particulier quand il les regardait, leur faisait du bien, les extrayant de leur dépression. Certaines disent même qu'il les réanimait. C'est encore plus vrai quand le bébé fait des efforts et devient un bébé « pitre », ce type de bébés devant lesquels nul ne résiste et qui font rire tout le monde.

46. M. Bydlowski, *op. cit.*

47. P. Rochat, « Naissance de la co-conscience », *Intellectica*, 34, 1, 2002, p. 99-123 ; voir aussi *Le Monde des bébés*, Paris, Odile Jacob, 2006.

48. Voir sur ce thème *Les Yeux dans les yeux*, *op. cit.*
49. F. Héritier, entretien avec C. Haroche, in « Le sens du regard », *Communication*, Le Seuil, 2004, p. 93.
50. F. Héritier, *Masculin/Fémimin, la pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996.
51. Signalons cependant aux États-Unis la tentative de légiférer sur le *visual harassment*, le harcèlement visuel traduisant à la fois l'intrusion injustifiable dans la sphère privée du regard d'un homme sur une femme et le fait qu'une femme dans l'espace social n'est pas libre de son regard. Mais comment juger un regard ?
52. A. Fleischer, « Le regard ou l'épée de la séduction », in G. Cahen, *La Séduction*, Paris, Autrement, coll. « Mutations », 2002, p. 70-71.
53. *Ibid.*, p. 75.
54. Paris, Gallimard, 1975.
55. In *Métopsychole* (1915), Paris, Gallimard, 1968.
56. Livre XI, Paris, Le Seuil, 1973, p. 65-109.
57. *Ibid.*, p. 67.
58. *Ibid.*, p. 94-95.
59. Un strabisme convergent ou divergent peut apparaître. Un tel strabisme, s'il a bien évidemment d'autres origines organiques possibles, survient assez souvent dans le cadre de pathologies relationnelles s'accompagnant de désordres interactifs majeurs, précisément lors du second semestre de la vie.
60. Voir aussi le chapitre 8 pour de plus amples développements sur la « sexualité infantile ».
61. S. Freud, *Métopsychole* (1915), *op. cit.*

4.

L'intérêt de l'enfant : un nouveau regard

« Oh ! Je t'aime », dit cette mère à son bébé, son jeune enfant. Cette autre lui demande : « Tu m'aimes ? » Ou encore plus insistante : « Dis-moi que tu m'aimes ! » Ces déclarations d'amour entre une mère le plus souvent mais parfois aussi un père et leur jeune enfant sont devenues banales, courantes, quasi quotidiennes. Pourquoi sont-elles aujourd'hui si fréquentes, pourquoi les parents ont-ils ainsi besoin de dire leur amour à leur enfant et d'entendre ce dernier le leur dire ?

Le tournant des années 1960-1970

Il est sûr qu'au siècle précédent, et jusque dans les années 1960-1970, ce genre de déclaration n'avait pas cours ! L'amour parental et l'amour filial semblaient aller de soi et n'avaient besoin d'aucune déclaration supplémentaire. Tout juste le parent, en faisant une bise à son enfant le soir au coucher, lui disait-il sur le ton de la plaisanterie : « Oh, je t'aime, je vais te manger (ou te dévorer) », faisant mine d'avaler tout cru cet enfant. L'amour parental et filial s'énonçait sous le masque de cette plaisanterie, certes non dénuée d'ambivalence ! De nos jours, les jeunes parents expriment ces mêmes sentiments le plus sérieusement du monde, dans la journée, sans vraiment plaisanter et, quand ils interrogent l'enfant (« Dis-moi que tu m'aimes ! »), il y a dans le ton de leur voix une quête qui réclame confirmation. Si les plus jeunes répondent assez facilement à cette demande, en grandissant les enfants pressentent ou comprennent l'enjeu relationnel, se saisissent de ce pouvoir naissant, font mine de ne pas répondre, font la moue, semblent hésiter et réfléchir. Ces atermoiements ont pour effet d'accroître l'insistance parentale puis en retour l'hésitation ou la

moue de l'enfant, le tout évoluant souvent vers une forme de jeu où l'un demande et l'autre tempore mais où l'enfant semble avoir la clef de l'interaction ! En voici un exemple caricatural saisi sur le vif :

Dans les douches d'une piscine, un jeune enfant de cinq/six ans se frotte mollement les cheveux après la baignade tandis que sa mère le regarde faire à quelques mètres de là car elle est restée habillée au bord du bassin pendant qu'il prenait sa leçon de natation. Sur un ton très affectueux non dénué d'emphase elle lui demande : « Rince-toi les cheveux, mon cœur ! » L'enfant s'amuse sous la douche et manifestement « prend son temps ». La maman continue sur un ton quasi implorant : « Enzo, tu viens ? Allez, viens, s'il te plaît ! » Enzo poursuit son manège, reste sous la douche tandis que la mère insiste, la prosodie toujours aussi douce et câline, quasi-supplique séductrice : « Enzo, tu sais bien qu'après la piscine il faut se rincer les cheveux... »

Je ne sais pas comment s'est achevée cette séquence, car ayant moi-même fini de me doucher je suis parti... Pourquoi une maman s'adressant à son enfant, dans un espace public de surcroît, ne peut-elle pas utiliser un ton neutre pour demander à son enfant de se rincer et de sortir ? Pourquoi cette attitude de séduction là où il s'agit d'hygiène et d'actes de la vie courante ? Comme si cette maman ne savait pas demander quelque chose à son fils sans utiliser un tel ton...

Allant dans le même sens, on constate de plus en plus souvent que de nombreux parents, peut-être plus les mamans, embrassent leur jeune enfant sur les lèvres et ce même jusqu'à un âge assez avancé ! Si incontestablement l'enfant, en ce début de siècle, bénéficie d'une considération bien supérieure à celle qui lui était octroyée auparavant, ce qui est un progrès incontestable, en revanche force est aussi de constater que nombre d'enfants aujourd'hui semblent être élevés dans un climat permanent de séduction, au point qu'il apparaît légitime de se demander si la séduction ne serait pas devenue le principe éducatif de base. Pourquoi cette évolution si évidente ? Pourquoi l'enfant est-il en quelques années devenu cet « objet de séduction » qui, tout en lui octroyant une place singulière dans la société, en fait aussi sa vulnérabilité ?

Pour répondre à ces questions, il convient de se tourner d'abord du côté des profonds changements qui ont affecté le fonctionnement familial depuis une à deux générations, soit dans les années 1960 et au début des années 1970. Aujourd'hui les enfants sont élevés par des parents qui eux-mêmes ont été éduqués en grande partie sur ces bases nouvelles par leurs

propres parents (les grands-parents), lesquels ont participé plus ou moins activement à la vaste entreprise de rénovation/réformation/révolution des mœurs dans ces années 1960-1970, du moins dans les pays occidentaux. Ces changements concernent à la fois le statut de l'individu, l'évolution des rapports sociaux homme/femme, le retentissement de cette évolution sur la structure même du couple conjugal et parental avec par conséquent la question de l'autorité dans l'éducation, mais aussi la transformation radicale du regard porté sur le bébé, le très jeune enfant, voire le fœtus. Fait essentiel, avec l'arrivée de l'informatique, ces changements sociaux se sont accompagnés d'une véritable révolution technique produisant une accélération généralisée qui a entraîné une véritable désynchronisation des divers rythmes sociaux, comme le démontre brillamment Hartmut Rosa⁶² : le temps humain, le temps psychique, le temps culturel, qui, les uns et les autres, ne peuvent se départir d'une certaine consistance, d'un minimum d'épaisseur, ne cessent de courir derrière le temps de la technique informatique, celui de l'immédiateté, de l'instantanéité, temps pelliculaire qu'on baptise insolemment « temps réel » alors même qu'il n'a d'autre réalité que sa propre dissolution !

L'importance et la massivité de ces changements, leur relative rapidité, car ils se sont produits sur une période de quinze-vingt ans, ce qui, à l'échelle de l'évolution sociale, est extrêmement bref, n'a peut-être pas suffisamment retenu l'attention. Cette conjonction entre les changements sociétaux (émergence de l'individualisme et ses conséquences sur les rapports homme/femme), les changements familiaux et ce regard nouveau sur l'enfance en général, a en quelque sorte cisailé la branche qui organisait les relations sociales et en soutenait la continuité intergénérationnelle. Jadis, entre les arrière-grands-parents, les grands-parents, les parents et les enfants, les « contes et mythes familiaux » pouvaient se transmettre. Il n'était pas exceptionnel que les grands-parents racontent à leurs petits-enfants leur propre enfance, leur mode de vie, la manière dont leurs propres parents se comportaient avec eux. Ces récits éveillaient la curiosité des petits-enfants, d'autant plus que le monde dans lequel ils vivaient puis allaient vivre conservait une incontestable parenté avec celui de ces aïeuls. Aujourd'hui le récit des grands-parents apparaît aux yeux et aux oreilles des petits-enfants au mieux comme une curiosité ethnographique, au pis comme

une étrangeté difficilement compréhensible : une véritable fracture s'est installée dans ce sentiment de continuité intergénérationnelle, dans cette proximité/parenté d'une génération à l'autre selon l'échelle de la mémoire familiale, c'est-à-dire sur ces quatre générations. D'une certaine façon, les grands-parents n'ont plus rien à dire à leurs petits-enfants, du moins plus rien à dire d'eux-mêmes, de la vie qu'enfants ils ont connue, plus rien à partager.

Une récente publicité (en 2007) pour Canal J, cette chaîne réservée aux enfants, illustre on ne peut mieux cette fracture. Que disait-elle ? « Vos enfants méritent mieux que ça. » Ça désignait les parents et les grands-parents : cette chaîne pour enfants prétendait offrir aux cerveaux de ces jeunes consommateurs des images et des histoires censées être bien plus pertinentes que les récits familiaux !

La technique se substitue à la parole humaine, les images remplacent le récit, les colloques sur l'idée de la transmission tentent de remplir ce vide. Dans nos ouvrages précédents⁶³, nous avons décrit par le menu ces diverses transformations que nous résumerons ici assez succinctement.

Le couronnement de l'individu et l'évolution des rapports homme/femme

La question de l'individu ne date pas d'aujourd'hui ! Son acte de naissance remonte à la Déclaration universelle des droits de l'homme, il y a plus de deux siècles donc ! Mais si chaque individu se voyait, en droit, reconnaître sa singularité, le chemin paraissait encore bien long entre la théorie et la pratique : dans de nombreux secteurs de la vie sociale et pour beaucoup d'êtres humains, cette déclaration procédait plus de l'intention que de la réalité quotidienne ! C'était le cas en particulier pour tout ce qui avait trait à l'organisation et au fonctionnement de la famille d'une part, au statut de la femme d'autre part. Car, il convient de le reconnaître, les droits de la femme étaient en général assujettis aux droits de « l'homme » selon la formulation d'une pertinente naïveté de la fameuse « déclaration universelle » ! Pendant de très nombreuses décennies, les droits de l'individu, et surtout les droits des femmes, sont restés cloués au pilori des liens familiaux et de l'ordre social. En réalité le couronnement des droits de

l'individu ne s'est produit qu'assez récemment, dans le dernier tiers du xx^e siècle, au cours de ces années 1960-1970, creuset de tous ces bouleversements.

Certes, les premiers mouvements féministes dénonçant l'assujettissement des femmes à l'ordre social sont apparus aux États-Unis dès les années 1930, mais il a fallu attendre le milieu du siècle pour que ces mouvements se diffusent à l'ensemble des pays occidentaux, et plus encore le dernier tiers de ce même siècle pour que, dans la dynamique sociale, ils conduisent à un début de transformation des rapports homme/femme. Les débats sur le viol des femmes et la quasi-impunité des violeurs (en quasi-totalité des hommes), puis celui sur les violences conjugales faites aux femmes par leur conjoint, enfin celui plus récent du « viol conjugal » d'une femme qui refuse le « devoir conjugal » à son mari, sont l'illustration de ces combats pour que la moitié de l'humanité accède aux mêmes bénéfices d'un droit qui se disait pourtant universel. Le passage des mots à la réalité des rapports sociaux prend du temps, mais il est incontestable que, même si des progrès sont encore à faire, le couronnement des « droits universels de l'être humain » est entré dans l'imaginaire individuel à défaut d'être complètement acquis dans les mœurs.

De là date selon moi l'avènement de l'individualisme au terme d'une longue marche de l'individu pour ses droits. Cela a conduit à un renversement fondamental dans la hiérarchie des valeurs. Jusque vers les années 1960-1970, le lien social restait, bon gré mal gré, la valeur hiérarchiquement haute, celle à laquelle l'individu, en particulier les femmes, devait se soumettre. Le droit n'était pas avare de contorsions pour n'avoir pas à condamner trop rigoureusement des excès commis sur des femmes (accessoirement des filles ou des enfants) par des hommes qui revendiquaient plus ou moins ouvertement « leurs droits de mari, de père, etc. ». La jurisprudence traînait des pieds, privilégiant le droit (l'ordre ?) de la famille sur le droit d'un individu de seconde classe, la femme ou l'enfant ! En ce début du xxi^e siècle, une transformation majeure s'est opérée : les droits de l'individu, quels que soient son sexe, son âge, son origine ethnique ou sa classe sociale, apparaissent en position hiérarchique haute par rapport aux liens sociaux. Dans les démocraties occidentales, plus personne ou presque n'ose défendre le point de vue contraire, la

jurisprudence a basculé, l'individu est installé au-dessus du lien social. Tous y partagent cette croyance fondamentale dont nous avons déjà parlé : « Mon corps et ma pensée m'appartiennent, et nul autre que moi-même n'a de droit sur ce corps et sur cette pensée. »

Cependant, cette croyance est loin d'être universelle dans le temps ou dans l'espace : comme on vient de le voir, elle est assez récente et elle est loin d'être partagée par toutes les cultures ou sociétés du monde ! Ainsi, à partir du moment où chaque individu partage avec son voisin ce type de croyance on perçoit aisément que les contraintes du lien social passent désormais au second plan au profit des pensées, désirs, intentions ou même actions de chacun.

Une seule réserve (de taille !) : cette appropriation singulière du corps et de la pensée s'arrête là où celle de l'autre commence. L'ordre social reste une contrainte incontournable d'où la nécessité de distinguer clairement entre la légitimité de cette croyance et ses conséquences en termes de légalité : si chaque « je » a la légitimité de dire « mon corps et ma pensée m'appartiennent et nul autre que moi-même n'a de droit sur ce corps et cette pensée », pour autant ce « je » ne peut s'octroyer le droit de dire et faire tout ce que bon lui semble au mépris de la légalité ! Ce n'est pas parce que cette croyance apparaît comme légitime que tout ce qui en découle pourrait être légal ! Cet écart, difficile parfois à penser, est source de nombreuses confusions, en particulier chez les individus les plus vulnérables, les adolescents par exemple.

Quoi qu'il en soit, la diffusion assez récente de cette croyance communautaire a entraîné une radicale transformation de la position de la femme dans ces sociétés. En se désengageant, même partiellement, de l'assujettissement au lien social, la femme occidentale accède à la plénitude de ses droits. Le changement social le plus radical qui en résulte concerne à l'évidence les rapports entre homme et femme. Certes l'identité de genre (masculin/féminin) reste une variable à laquelle aucun être humain n'échappe, variable de surcroît imposée à chaque individu par les codes sociaux (encore aujourd'hui ce n'est pas l'individu lui-même qui choisit le genre (sexué) dans lequel il souhaiterait être reconnu par la société !), mais cette contrainte mise à part, l'individu d'aujourd'hui, femme ou homme, se voit reconnaître la plénitude de ses choix, qu'ils soient professionnels,

ludiques, amoureux ou sexuels, du moins pour ce qui concerne son engagement individuel (à ne pas confondre avec l'engagement familial, lequel reste sous une réglementation juridique variant d'un pays à l'autre car cet « engagement familial » reste le symbole du lien et de l'ordre social). C'est (presque) vrai pour l'ensemble des pays occidentaux même si ces évolutions ne concernent encore qu'une minorité de pays dans le monde.

Le besoin du regard de l'autre

Cependant, le poids écrasant de cette supposée liberté, de ce choix devenu possible, se fait immédiatement sentir sur les épaules de cet individu, homme ou femme, comme le montre Alain Erhenberg : « la fatigue d'être soi » guette l'être humain contemporain ! Mais une autre difficulté le menace plus profondément. Car cet individu hypercontemporain qui « n'est pas organisé au plus profond de son être par la précédence du social et par l'englobement au sein d'une collectivité... est un individu déconnecté symboliquement et cognitivement du point de vue du tout... il lui est difficile de se représenter en général la dimension du public, soit ce qui intéresse ou devrait intéresser tout le monde, abstraction faite de ce qui m'intéresse moi... Ce qui compte, c'est ce qui vous permet ou vous empêche d'être vous-même⁶⁴ », comme le précise fort justement Marcel Gauchet. Et ce même auteur ajoute aussitôt : « Sauf qu'être soi-même, ce n'est plus être au clair avec soi-même, savoir ce qui vous conduit de manière à agir avec volonté et liberté intérieure. C'est ne pas être entravé, consciemment ou inconsciemment, dans la saisie des opportunités qui se présentent au-dehors. Le modèle expressif, porté par la nouveauté technique, devient celui de la capacité de branchement ou de connexion. »

Sauf aussi qu'être « soi-même » hors de toute référence à un autrui est un paradoxe et que ces connexions ne sont pas seulement techniques : l'être humain a un besoin fondamental, fondateur, d'être « branché » à un autre. C'est grâce au regard d'autrui, par et au travers de celui-ci que chaque être humain accède à la conscience d'être soi et plus encore au sentiment de continuité existentielle : la croyance « qu'aujourd'hui je suis comme hier et que demain je serai comme aujourd'hui ». Pas de « soi-même » sans

l'autre ! C'est ce que le lien social offrait à chacun au prix fort : celui d'en dépendre. Dure réalité de l'être humain, animal social par excellence, doté pour son malheur d'une capacité de réflexivité qui lui donne la possibilité de se penser lui-même mais pour qui, hélas, cette pensée ne peut émerger que dans un regard partagé, un regard de considération, de reconnaissance : l'être humain a besoin d'être... reconnu.

Pourquoi tous ces développements alors qu'il était initialement question de la séduction dans le rapport parents/enfant ? Parce que précisément le lien parents enfant reste de nos jours le seul et dernier lien social qui s'impose à l'individu, à sa toute-puissance, à son illusion solipsiste triomphante ! Pour se sentir soi-même, chaque individu éprouve un besoin irrépissable du regard d'un autre mais ce besoin représente une attaque intolérable à cette affirmation de clôture existentielle. L'enfant vient précisément occuper cette place de compromis : il est celui grâce auquel l'individu peut enfin trouver ce regard de considération, de reconnaissance sans nuire à sa propre croyance solipsiste. Ce regard en forme d'« attente insensée » (voir chapitre 3) que le bébé, le jeune enfant posent en direction de l'adulte de confiance, son parent en général, offre à ce dernier un sentiment apaisant de complétude et d'existence. En outre, l'enfant est celui dont on ne divorce pas, celui qui précisément par la continuité temporelle de ce regard est susceptible de pourvoir à cette illusion de continuité existentielle.

En permettant à chaque être humain d'accéder à la plénitude de ses droits d'individu et surtout en permettant aux femmes de partager ces mêmes droits sans être d'abord assujetties à l'ordre familial et social, en octroyant à chacun cette « liberté », la société contemporaine place de fait l'enfant dans une position très particulière : il est celui dont la dépendance ontologique devient la source principale du besoin humain tout aussi ontologique de reconnaissance. De là vient le pouvoir absolu de séduction de l'enfant !

Du lien conjugal...

La « libération » de la femme est récente : elle a moins d'un demi-siècle ; elle reste partielle et fragmentaire sur l'étendue de notre planète ; elle est fragile car la société des hommes n'a aucune raison de céder son pouvoir

spontanément ; elle dépend profondément des aménagements relationnels que chaque cellule familiale parvient à adopter dans l'intimité privative des rapports du couple ! Il s'agit effectivement d'une libération... conditionnelle : il faut de nombreuses conditions favorables pour qu'elle soit effective.

Pour autant, le statut de la femme a profondément évolué en quelques dizaines d'années : il suffit de rechercher le mot femme dans le dictionnaire Larousse du début du xx^e siècle qui donnait en première définition : « femme, épouse du mari... », et de comparer avec celle qui est proposée à la fin du même siècle : « femme, être humain de sexe féminin... ». Certes les féministes pourront toujours avancer que la définition du « sexe féminin » reste dépendante de la culture, il n'en reste pas moins vrai qu'en moins d'un siècle ce statut de la femme est passé d'une définition strictement rattachée à un lien d'affiliation conjugale : pour être une « femme » il fallait être l'épouse d'un mari, sinon on était une « fille », fille mère, vieille fille, fille des rues, etc., à une définition « anatomique » en rapport à la différence des sexes masculin/féminin. Cette libération a aussi été profondément marquée par l'accession au contrôle des naissances avec la diffusion de la pilule, qui s'est produite précisément dans ces mêmes années 1960-1970. En accédant au contrôle de sa propre fertilité, la « femme », reconnue enfin dans la plénitude de ses droits non seulement théoriques mais aussi effectifs, se libère du joug conjugal pour entrer dans un rapport affectif supposé libre et consenti. Cette double évolution, quasi concomitante, a fait littéralement « exploser » la pérennité du couple et par retentissement celle de la structure familiale traditionnelle.

Aujourd'hui le lien conjugal – mariage, pacs ou union libre, chacun choisit la forme qui lui convient – ne correspond plus à la « consécration » de la soumission de l'épouse à « son mari », laquelle avait l'obligation de résider sous le toit de celui-ci : femme et homme choisissent ensemble leur lieu de résidence, dans une libre négociation. De son côté, l'homme, « libéré » de ses obligations traditionnelles, celles de pourvoir au besoin de sa femme d'abord, de sa maisonnée ensuite, poursuit sur un autre mode ses fréquentes aventures sexuelles : il s'engage et se désengage au gré des circonstances et des rencontres. Le ciment social du couple a fondu, femme

et homme éprouvent l'un et l'autre la jouissance de cette libération... mais pour mieux tomber dans la déréliction des émotions.

Car les émotions sont fragiles et le lien affectif reste profondément soumis à leur volatilité : le ciment affectif est à prise rapide mais friable. Quand l'émotion est le seul ciment du couple, sa « durabilité » devient vite problématique. En quelques décennies, les divorces se sont multipliés, concernant des couples de plus en plus jeunes. Dans ma propre expérience de pédopsychiatre, j'ai ainsi pu constater entre le début de ma carrière dans les années 1970 et la période contemporaine une évolution très sensible : au début, les « enfants de parents divorcés » avaient une dizaine d'années en général, les couples ne se séparant qu'après dix à quinze ans de vie conjugale. Aujourd'hui, je rencontre souvent de très jeunes enfants, deux ans, dix-huit mois, voire moins d'un an, dont les parents se séparent : ces séparations précoces dans la vie de l'enfant sont devenues très fréquentes et témoignent de la fragilité potentielle du couple. Notre propos n'est pas ici d'entrer dans des considérations sociologiques, historiques ou culturelles pour rendre compte de cette évolution – au demeurant objet de très nombreux articles, commentaires, ouvrages, films et même séries télévisées ! Ces aventures ont d'ailleurs perdu leur pesanteur tragique pour s'inscrire dans « la comédie humaine » : les histoires de décomposition, recomposition, juxtaposition familiale se traitent sur le mode de l'humour.

... au lien de filiation

Mais... car il y a un mais : l'enfant précisément ! Comme on l'a dit au paragraphe précédent, l'enfant tend à devenir dans ce contexte celui sur lequel s'appuie le besoin de continuité de chaque individu dans son irrépressible besoin de reconnaissance. Aussi, dans ce contexte de fragilité, de solubilité conjugale, l'indissolubilité devient l'affaire du lien de filiation : chaque individu, père ou mère, ne veut pas prendre le risque d'une rupture avec l'enfant.

Dès la naissance de l'enfant, chaque parent sait intuitivement et par expérience, celle de ses propres parents, celle de ses amis, collègues ou voisins, que la séparation d'un couple fait partie du cours possible et ordinaire de la vie. Pour ne pas prendre le risque du « désamour » de

l'enfant, chaque individu-parent travaille à séduire l'enfant, faire en sorte d'en obtenir une déclaration d'amour en bonne et due forme. À la position profondément séduisante du bébé, du jeune enfant dont le regard en forme d'« attente insensée » exerce un effet de séduction sur la solitude potentielle de l'adulte, répond comme en miroir l'attitude activement séductrice de l'adulte qui cherche à garantir la pérennité de ce lien par-delà les aléas de la dynamique familiale – certes, le plus souvent de façon inconsciente, mais cette inconscience n'en fait que redoubler l'effectivité !

Pour couronner le tout, l'égalisation des rapports femme/homme bouleverse radicalement la pratique de l'autorité dans la dynamique des relations familiales. Cela a fait l'objet d'un ouvrage précédent⁶⁵. On se contentera de rappeler ici l'évolution rapide de la notion de « puissance paternelle » à celle « d'autorité parentale » conjointe. Jusqu'au milieu des années 1970, le père de famille était doté de cette fameuse « puissance paternelle », expression qui avait au moins l'avantage de sa franchise ! Plus que d'autorité proprement dit, le père se voyait reconnaître sa puissance, même s'il devait en faire usage avec discernement... Mais on sait par la jurisprudence que ce discernement dans l'usage dépendait largement, pour ne pas dire exclusivement, de la définition que ce dernier et ses congénères de même sexe, des juges pratiquement toujours des hommes, se donnaient pour eux-mêmes ! Il fallait vraiment que l'abus soit excessif et indéfendable pour qu'il soit reconnu comme tel et fasse l'objet d'une condamnation !

La « puissance paternelle » a donc été abandonnée au profit de l'autorité parentale dans le milieu des années 1970, mais cela ne s'est pas fait sans de profondes modifications concernant le principe même d'autorité. En effet, quand le couple s'entend bien et qu'il n'y a pas de conflit, ce changement d'appellation ne pose pas de problème majeur. Mais la situation change radicalement en cas de conflit ! Car qui détient alors l'autorité ? Est-ce le père, par son seul statut de père comme du temps de cette fameuse « puissance paternelle » garantissant à celui-ci le privilège de l'exercice de l'autorité ? Rapidement, devant les multiples tensions secondaires aux séparations parentales puis aux divorces et pour ne pas revenir en arrière en plaçant l'autorité du « papa » au-dessus de celle de la « maman », le législateur s'est empressé de compléter la nouvelle appellation de l'autorité parentale en y ajoutant l'adjectif « conjointe » : autorité parentale conjointe.

Cela voulait signifier que mère et père, femme et homme sont à égalité, de même niveau dans l'exercice de l'autorité : l'un n'a pas de position hiérarchique haute par rapport à l'autre !

Cette conception juridique bouleverse radicalement l'ordre social ancien mais aussi toutes les constructions théoriques de l'autorité telles qu'elles se sont élaborées au cours du XIX^e puis du XX^e siècle, constructions bâties précisément autour de la figure emblématique du « Père », déclinée sous la forme de « la loi du Père », la symbolique paternelle, la fonction séparatrice du père, etc. Peut-on maintenir une définition de l'autorité qui soit contraire aux principes démocratiques et plus encore à l'émergence d'une législation nouvelle, respectueuse de cette égalité femme/homme ? Devant la complexité du problème, le législateur, peu soucieux d'entrer dans une interminable discussion sur la définition théorique de l'autorité, s'est contenté d'une nécessaire pirouette car la multiplication des conflits entre parents rendait peu opérante cette idée en apparence généreuse d'une « autorité parentale conjointe... et partagée » : le partage requiert, exige une bonne entente ! Il convenait donc de retrouver un pilote au navire familial.

Ce fut l'enfant : l'autorité parentale conjointe s'exerce dans l'intérêt de l'enfant.

Quelques remarques sur la notion d'« intérêt de l'enfant »

Cette notion de l'« intérêt de l'enfant » est devenue prédominante dans ces mêmes années 1970 au point qu'une juriste peut déclarer aujourd'hui : « Instrument essentiel du droit des mineurs, l'intérêt de l'enfant constitue une notion souple dont la mise en œuvre exponentielle n'est pas sans susciter quelques inquiétudes⁶⁶. » Certes, l'intérêt de l'enfant est une notion qui existait bien avant les années 1960-1970, en particulier pour tout ce qui concernait les décisions du juge des enfants dans le cadre de la protection de l'enfance. Mais c'est avec l'irruption croissante des séparations parentales et des divorces que cet « intérêt de l'enfant » a commencé d'occuper la place qui est la sienne à l'époque contemporaine. Ainsi, dès 1969, Jean Carbonnier déclarait : « Ce n'est que pour des raisons diverses, parmi lesquelles la séparation du couple parental ou l'opposition d'intérêts

entre enfant et parent, que le juge détermine l'intérêt de l'enfant, prenant la plupart du temps pour critères des recettes de la pédagogie dominante⁶⁷. »

Passons sur l'expression « recettes de la pédagogie dominante » qui marque bien toute la relative réserve et distance que l'auteur de cette citation prend avec l'utilisation de ce concept juridique aux limites floues. L'important est ici de reconnaître que l'« intérêt de l'enfant » devient un critère de jugement, on dira un critère d'autorité, qui l'emporte sur les notions d'autorité parentale et *a fortiori* de puissance paternelle, laquelle n'existe plus, en droit !

Si la « puissance paternelle » s'exerçait, en théorie, dans l'intérêt de l'enfant, cet intérêt était totalement subordonné à celui de la famille et de la société : l'objectif de l'éducation était de faire que l'enfant devienne un adulte conforme aux exigences de la société et qu'il soit, comme on disait à l'époque « bien élevé ». Son intérêt était donc subordonné aux exigences du code social, de la famille en premier lieu. L'idée de l'épanouissement de l'enfant qui nous paraît aujourd'hui si évidente n'était pas l'objectif premier de l'éducation ! Cet « intérêt de l'enfant », qui, en droit, est toujours resté une notion floue, était d'abord déterminé par d'autres que l'enfant : les parents, les éducateurs, les juges, les juristes, etc.

Mais, désormais, « la détermination de l'intérêt de l'enfant doit tenir compte de l'avis de l'enfant sur son propre intérêt⁶⁸ ». « Lorsque la subjectivité des parents et celle des enfants sont prises en considération, l'intérêt de l'enfant n'est défini qu'après un débat argumenté, où la parole de l'enfant est entendue sans être déterminante pour autant⁶⁹. » Ainsi, peu à peu, après la femme, jadis être humain de seconde classe, l'enfant, longtemps être humain de troisième classe, accède à la plénitude de ses droits, parvenant aux termes de la longue marche pour la « libération des enfants », comme le formule Alain Renaut⁷⁰.

Qui plus est, la Convention internationale des droits de l'enfant avance la notion encore plus floue et complexe d'« intérêt supérieur de l'enfant », lequel peut venir contredire certaines lois. Ainsi, l'intérêt supérieur de l'enfant étant d'avoir une mère et un père, même s'il a été conçu à l'étranger au moyen d'une gestation pour autrui, illégale en France, cet intérêt pourrait permettre la reconnaissance de son état civil. Et Adeline

Gouttenoire de s'interroger : « Le recours à l'intérêt supérieur de l'enfant permet de rappeler que ce ne sont pas les enfants qui doivent payer le prix des conséquences des actes des adultes, fussent-ils contraires à des principes essentiels du droit civil et pénal. On ne peut toutefois nier que l'admission en France, au nom de l'intérêt supérieur de l'enfant, des effets d'une convention de gestation pour autrui étrangère permet de contourner la loi française et donc de relativiser la portée de la prohibition qu'elle contient, au risque de l'anéantir⁷¹. »

En plaçant ainsi sur la ligne de crête, comme argument décisionnel, l'intérêt de l'enfant, on donne à cet « intérêt » et par ricochet à l'enfant lui-même une position haute, on pourrait même dire une position hiérarchique supérieure à celle des parents eux-mêmes. On rejoint ici ce que, dans un ouvrage précédent j'ai appelé « l'autorité de l'infantile⁷² » : l'intérêt de l'enfant fait précisément autorité.

Un être vulnérable mais doté de compétences

Comment comprendre ce renversement de perspective sur la manière de considérer l'enfant ? Incontestablement, la figure dominante de l'enfance est longtemps restée celle de l'inachèvement, de l'incomplétude : l'enfant était regardé par rapport à l'adulte, être humain accompli, « achevé ». Sous cet angle de vue, l'enfant était un être imparfait auquel il manquait quelque chose : la sagesse, la raison, la connaissance, etc. Ce n'est pas seulement par incompetence que les peintres italiens ont longtemps représenté l'Enfant Jésus dans les bras de sa mère avec une morphologie et des traits d'adulte : c'est parce qu'il était désobligeant de représenter le fils de Dieu sous des traits figurant une imperfection, une incomplétude, celle d'un enfant. Dès sa naissance, l'Enfant Jésus avait déjà en lui la sagesse, le savoir d'un adulte, d'où la nécessité de le représenter sous les traits d'un adulte et même d'un adulte âgé, un quasi-vieillard. Certes, quelques pédagogues éclairés tel Jean-Jacques Rousseau, toujours cité comme exemple, proposaient un regard moins négatif sur l'enfant, mais ils représentaient de relatives exceptions et tant que cette vision traditionnelle en creux, en soustraction, de l'enfance en général a largement prédominé, le statut de l'adulte, la

parole de l'adulte, la valeur de l'adulte, surtout le père, ont bien évidemment occupé une position hiérarchique supérieure. La perte d'un enfant ne représentait pas grand-chose : cela ne signifie pas que le parent, père ou mère, ne pouvait pas ressentir une profonde affliction devant cette perte, mais celle-ci restait « dans l'ordre des choses » et ne faisait pas scandale.

Le regard sur l'enfance s'est modifié à partir du moment où l'enfant n'a plus été considéré comme un « petit adulte » auquel il manquait quelque chose pour être un vrai adulte, en particulier le langage : l'enfant, *infans*, c'est précisément celui qui ne parle pas, définition en négatif de cette période de la vie. Un nouveau-né ne voyait pas, un bébé ne ressentait pas la douleur, n'éprouvait pas d'émotion : la seule chose qu'il était censé savoir faire était de crier, un peu comme les animaux ! À partir des années 1960-1970, le nouveau-né, le bébé, le très jeune enfant, ont fait l'objet d'une vision nouvelle, celle d'un être vivant qui avait peut-être des qualités, des compétences particulières, lesquelles pourraient être mieux perçues si on les recherchait selon des protocoles prenant en compte les spécificités de cet être vivant, radicalement différent d'un être humain adulte.

Le paradoxe vient du fait que ce changement de regard a été profondément influencé par les développements et les succès de l'éthologie, cette science naissante dans les années 1950-1960 portant sur le comportement des animaux. Les éthologues ont cherché à comprendre l'animal dans son milieu naturel et non plus en laboratoire ; ils ont inventé des modèles expérimentaux permettant de mieux comprendre ces comportements, découvrant ainsi de multiples compétences jusque-là insoupçonnées aux différentes espèces animales. C'est dans ce contexte, grâce à ces nouveaux modèles expérimentaux (les scientifiques préfèrent parler de « paradigmes », pour éviter la représentation disgracieuse qui serait de « faire des expériences » avec des bébés !) que furent découvertes les multiples compétences des bébés et des très jeunes enfants. Ce sera l'objet du chapitre suivant, mais anticipons-en la conclusion dans son essentiel.

Avec ce nouveau regard, le bébé, l'enfant en général, n'est plus un être humain imparfait caractérisé par son défaut, son manque ; il devient au contraire un être humain doté de compétences, possédant un potentiel de

développement tout à fait étonnant mais qui s'avère particulièrement vulnérable. Désormais ce potentiel développemental vulnérable propre au statut de l'enfance « fait autorité » à la fois sur les adultes qui élèvent cet enfant et sur la société qui, principalement tournée vers le futur et l'avenir, comme le sont nos sociétés dominées par la technologie, est animée par le souci du développement, c'est-à-dire le potentiel de croissance. L'émergence de l'intérêt de l'enfant, et plus encore de « l'intérêt supérieur de l'enfant », correspond exactement à ce nouveau point de vue sur l'enfance. D'une certaine façon, l'enfant prend la main de l'adulte pour le conduire vers le futur, ce en quoi il est un objet de séduction pour une société entièrement tournée du côté du futur.

Notes

- 62. H. Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2010.
- 63. *L'Enfant, chef de la famille. L'autorité de l'infantile*, Paris, Albin Michel, 2003 ; *Les Yeux dans les yeux. L'énigme du regard*, op. cit. ; *Il est permis d'obéir. L'obéissance n'est pas la soumission*, Paris, Albin Michel, 2009.
- 64. M. Gauchet, « Essai de psychologie contemporaine », *Le Débat*, n° 99, 1998, p. 171. Repris in *La Démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, 2002.
- 65. *L'Enfant, chef de la famille. L'autorité de l'infantile*, op. cit. Voir en particulier le chapitre 2.
- 66. A. Gouttenoire, « Intérêt de l'enfant », in *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse*, D. Lebreton et D. Marcelli (dir.), Paris, PUF, 2010, p. 442.
- 67. J. Carbonnier, *Droit civil*, t. 2, *La Famille, les incapacités*, Paris, PUF, coll. « Thémis », 8^e éd., 1969, p. 370.
- 68. A. Gouttenoire, op. cit.
- 69. D. Youf, *Penser les droits de l'enfant*, Paris, PUF, coll. « Questions d'éthique », 2002, p. 133.
- 70. *La Libération des enfants. Contribution philosophique à une histoire de l'enfance*, Paris, Bayard, 2002.
- 71. *Ibid.*, p. 446.
- 72. *L'Enfant, chef de la famille*, op. cit.

5.

Un bébé compétent... et séducteur !

Qu'est-ce qu'un bébé compétent ? C'est d'abord et avant tout une manière nouvelle de regarder le bébé, le très jeune enfant, et de ne plus le considérer uniquement à partir de ce qu'il est incapable de faire par rapport à un adulte.

Précisons tout de suite, afin de lever toute ambiguïté, qu'un bébé ne sait pas se lever pour ouvrir le réfrigérateur, prendre le litre de lait, le faire chauffer et se nourrir lui-même. Un bébé reste, dans de nombreux secteurs de la vie, marqué par une incompétence fondamentale, et on le verra fondatrice, au sens où cette incompétence fonde en grande partie son humanité du fait de l'extrême dépendance de ce « petit humain » envers les adultes. Cette incompétence entraîne une vulnérabilité majeure au service de laquelle les parents doivent se consacrer pendant de longues années. Tous les commentaires ultérieurs sur les compétences des bébés ne doivent jamais faire oublier ce préalable, ce que parfois un discours médiatique à la mode serait tenté d'oublier, par exemple avec l'idée d'une autonomie précoce de l'enfant au point de passer outre sur ce qui fonde l'enfance : sa profonde dépendance.

De nouveaux modèles expérimentaux

Toutefois, si dans le domaine de la motricité comme dans celui de l'expression verbale, un bébé, un nourrisson peut toujours être décrit en termes négatifs – il ne sait ni marcher ni parler –, dans de nombreux autres domaines, ceux des perceptions sensorielles, des modes de compréhension infraverbaux, des émotions, à partir des années 1960, les spécialistes du développement précoce ont commencé à décrire d'impressionnantes

compétences et ce dès les premiers jours de la vie des bébés, voire dès les premières heures ! À l'époque de ces premiers travaux, dans les années 1970 en particulier, il ne se passait pas de mois ou même de semaines sans qu'une nouvelle publication ne révèle une étonnante compétence insoupçonnée jusque-là, information immédiatement relayée dans le grand public à grand renfort d'articles, d'émissions marqués d'un ton enthousiaste non dénué d'emphase dans les divers médias.

Pourquoi a-t-on découvert toutes ces compétences si rapidement ? Parce que les chercheurs ont appliqué aux bébés des modèles nouveaux de recherche qui ne nécessitaient pas d'obtenir une réponse volontaire et consciente du bébé, ce dont il restait effectivement incapable. Ces modèles sont extrêmement simples et reposent sur trois grands principes.

L'existence d'une réaction d'éveil en premier lieu : quand, dans l'environnement proche d'un bébé, une stimulation sensorielle inconnue jusque-là survient, il y réagit par une réaction dite d'éveil, laquelle se manifeste par des modifications de certains rythmes de base. On peut observer une augmentation du rythme cardiaque, une modification (augmentation ou pose) du rythme des mouvements naturels de succion, une augmentation de la sécrétion sudorale (par exemple sur une surface déterminée du front), une modification de certains mouvements spontanés chez les bébés tels que les petits mouvements des extrémités des doigts, etc. Il « suffit » donc de repérer cette réaction d'éveil pour « découvrir » le fait que le bébé a bien perçu ce stimulus particulier. Les parenthèses signifient ici que si le principe technique est simple dans son essence, son application est beaucoup plus complexe car il faut que le bébé soit dans un état de bonne réceptivité (ni trop endormi ni trop excité) et que l'intensité du stimulus soit dans le champ des capacités réceptives du bébé (ni trop intense ni trop faible).

Le second modèle très utilisé est celui de la réaction d'habituation : après avoir perçu une stimulation nouvelle ayant entraîné une réaction d'éveil, le bébé va devenir peu à peu indifférent à ce stimulus particulier si on le reproduit exactement de la même façon plusieurs fois de suite (entre quatre et cinq-six fois selon les stimuli). Il finit par ne plus y réagir : on dit alors qu'il y est habitué. En revanche, si on administre à ce même bébé un stimulus d'une qualité un peu différente, le bébé peut alors manifester une

nouvelle réaction d'éveil, apportant ainsi la preuve qu'il a bien perçu la différence entre le premier stimulus et le second.

Dernier modèle enfin, celui de la préférence ou de l'intérêt dans lequel on évalue, en général grâce à des enregistrements vidéo, le comportement du bébé : il tourne la tête, fixe des yeux, oriente sa tête pour mieux entendre et passe plus de temps dans cette attitude avec tel stimulus et moins de temps avec tel autre. On dira alors que le bébé marque une préférence, un intérêt pour le premier par rapport au second, ce qui signifie deux choses : d'une part, qu'il est capable de percevoir ce stimulus ; d'autre part, qu'il peut établir une sorte de hiérarchie entre deux stimuli. Grâce à ce modèle, on peut aussi étudier l'étonnement du bébé quand le stimulus proposé n'est pas exactement celui auquel il s'attend normalement.

On voit donc dans ces trois modèles que le principe expérimental a changé : le chercheur n'attend plus que le bébé réponde à la question qu'il lui pose en des termes proches ou analogues à ceux que lui, adulte, pourrait fournir ! Désormais le chercheur commence par chercher le type de réponse que le bébé est susceptible d'offrir : il s'adapte à ses compétences physiologiques particulières sans idée préconçue. On l'a vu, ce changement radical s'est appuyé sur les progrès réalisés par une science nouvelle dans les années 1950-1960, l'éthologie, l'étude du comportement des animaux dans leur milieu naturel et non plus en laboratoire. Comme le disait Konrad Lorenz, célèbre éthologue de l'époque en psychologie expérimentale animale, l'homme pose dans son laboratoire une question à l'animal que celui-ci doit tenter de résoudre ; en éthologie, c'est l'animal qui dans son milieu naturel pose une question au chercheur, lequel doit tenter d'y trouver une réponse ! L'animal n'est pas un être vivant inférieur à l'être humain et dépourvu en grande partie des compétences de ce dernier, c'est un être vivant doté d'une logique, d'une rationalité différentes qu'il s'agit donc de découvrir. Sur le même mode, le bébé n'est plus regardé comme un adulte en miniature auquel il manque quelque chose, un adulte diminué, mais comme un être humain avec des qualités et des compétences propres possiblement différentes de celles d'un adulte.

Imiter, compter, mémoriser...

Ce n'est pas le lieu de dresser ici l'impressionnant catalogue des diverses « compétences » ainsi découvertes au cours de ces quinze à vingt années de recherches enthousiastes et frénétiques ! Elles ont montré qu'un bébé voyait dès sa naissance et qu'il était tout à fait capable de suivre des yeux à condition d'une part que l'objet se situe dans son plan d'accommodation visuel, c'est-à-dire à vingt centimètres environ de sa rétine, et d'autre part que sa nuque et sa tête soient tenues correctement pour qu'il soit soulagé du poids de la pesanteur. Un bébé discrimine aussi très efficacement les sons, en particulier les sons aigus qu'il préfère aux sons graves, il préfère la voix humaine à des sons non humains, la langue maternelle à une autre langue, la voix de sa mère à celle d'un étranger...

Au plan visuel, il préfère voir quelque chose plutôt que rien du tout (une feuille blanche), les taches de couleurs, les formes courbes, régulières et fermées aux formes anarchiques et non fermées ; il marque une nette prédilection pour un visage humain par rapport à des images abstraites ; très tôt, il est capable d'ébaucher des imitations mimiques, comme tirer la langue lorsqu'on tire la langue devant lui, esquisser un sourire ou un froncement de sourcils lorsqu'on pose en face de lui la même mimique exacerbée ; il peut montrer des préférences pour des odeurs, en particulier celle de sa mère qu'il est capable de reconnaître. Il préfère l'eau sucrée à de l'eau plate mais préfère le lait à l'eau. Il est capable d'anticipation du mouvement : par exemple, lorsqu'une source lumineuse se déplaçant est masquée sur une partie du trajet, les yeux du bébé peuvent se diriger par anticipation au point où normalement, dans un trajet rectiligne, la source lumineuse devrait sortir de derrière le masque. Il est aussi capable de faire preuve d'étonnement quand le modèle expérimental apporte une modification au déroulement normal de l'expérience : par exemple si la source lumineuse ne sort pas au point attendu ! De même, il regardera avec plus d'attention un tube contenant de la grenaille de grosse dimension mais faisant un bruit aigu non conforme au son attendu et montrera moins d'intérêt si le bruit de la grenaille est conforme à la taille des grains !

Les bébés sont capables de compter comme on l'a dit quelque peu abusivement : en effet, ils peuvent discriminer de petites quantités discrètes de trois, quatre ou cinq objets maximum, marquant leur surprise si le nombre d'objets auxquels ils sont habitués change soudainement. Très tôt

ils sont aussi capables de faire des liens entre des perceptions sensorielles différentes : si on habitue un bébé à sucer une tétine avec de petites boursouflures sans que jamais on la lui laisse voir avant de l'introduire dans sa bouche, ce bébé peut montrer une préférence pour cette tétine (qu'il n'a jamais vue directement) quand elle lui est présentée en vidéo ou inversement faire preuve d'étonnement devant une tétine différente. Il développe très tôt également une capacité de mémorisation qui dépend bien évidemment de la qualité du stimulus et du temps séparant la première stimulation des suivantes, mais cette capacité est beaucoup plus précoce que ce qui avait pu être imaginé...

La liste de ces compétences n'est pas close mais il faut reconnaître que les publications nouvelles se font plus rares aujourd'hui, les expériences actuelles ayant surtout pour objet de mieux préciser le contexte des précédentes découvertes.

L'épanouissement des compétences

Celles-ci ont profondément changé la place que l'enfant occupe dans l'imaginaire social. En premier lieu, le grand public a été littéralement fasciné par le résultat de ces recherches, fascination qui n'a pas été sans exercer un profond effet de séduction sur les adultes en général, les parents en particulier : le bébé a cessé d'être un « tube digestif qu'il fallait remplir » pour devenir soudain un être humain doté de qualités encore mystérieuses et insoupçonnées. Il est remarquable de constater que ces découvertes ont été diffusées via les divers médias avec une extrême rapidité. Il n'était pas rare que ces informations nouvelles se retrouvent en même temps dans la presse spécialisée et dans la presse grand public, renforçant cet effet de séduction : les adultes, pas seulement ses parents, mais aussi des scientifiques, des psychologues se penchent avec intérêt sur le berceau de chaque enfant !

Désormais, ce qui est en priorité perçu chez lui, c'est son potentiel de développement. Le bébé, le nourrisson, l'enfant, sont porteurs de compétences : élever un enfant consiste à faire en sorte que ces/ses compétences puissent se déployer le mieux possible, sans entrave, faire en sorte que chaque enfant puisse parvenir au plein épanouissement de son potentiel. L'idée de l'épanouissement de l'enfant va ainsi se substituer à

l'idée de la conformité de l'enfant aux exigences de la société dans laquelle il vit, ce que caractérisait l'expression « être bien élevé » ! Le but profond de l'éducation traditionnelle était effectivement la conformité en inculquant des règles, l'objectif éducatif étant souvent de raboter les particularités individuelles, d'abraser les traits saillants de chacun afin d'atteindre un certain idéal d'égalité dans la conformité. En France, l'Éducation nationale, dont l'appellation est de ce point de vue dénuée de toute ambiguïté, a longtemps été l'instrument de cette politique sociale : apporter à chaque enfant la même quantité de connaissances afin de remplir de façon identique ces têtes encore vierges.

La tâche nouvelle des parents prendra en quelques années le contre-pied de cette posture traditionnelle : il s'agira désormais de se consacrer à l'épanouissement des compétences, du potentiel de son enfant, avec l'idée de lui permettre en parvenant à ce plein épanouissement de devenir un être singulier, différent des autres, car chacun sait aujourd'hui que chaque être humain représente un exemplaire génétique strictement original à nul autre semblable. L'éducation contemporaine consiste à faire en sorte que l'originalité du potentiel génétique propre à chaque individu puisse s'épanouir... Il convient donc de lui proposer un environnement facilitant.

Dans la petite enfance, en gros jusqu'à l'entrée à l'école maternelle et les premières expressions des « performances » scolaires (le dessin, l'ébauche de l'écriture, les premiers repères temporo-spatiaux, le début du comptage, etc.), les parents se consacrent à la stimulation des compétences motrices (courir, grimper, sauter) et expressives (début du langage, chanter, imiter, etc.) sans avoir trop de points de comparaison, surtout si cet enfant est le premier de la fratrie. La situation va changer radicalement avec l'entrée à l'école, qu'il s'agisse de l'école maternelle ou primaire. Dès lors, la comparaison avec les autres enfants s'imposera, parfois même malgré le désir des parents. L'enfant risque d'être pris rapidement dans la spirale de la performance et de la compétition afin de préserver l'idéologie de la singularité et de l'exceptionnalité. Nous y reviendrons.

Restons pour l'heure dans le champ de la petite enfance et de la période au cours de laquelle les parents s'adonnent sans rechigner à ce qu'ils considèrent comme leur rôle essentiel : favoriser l'épanouissement du bambin. Parmi les compétences que nous avons succinctement énumérées

nous en avons omis une qui est peut-être la plus importante de toute : la compétence relationnelle.

La compétence relationnelle

En effet, dès la naissance, le bébé est « programmé » pour entrer en relation avec son entourage. Loin de nous sont les temps où le bébé était considéré comme un être vivant clos sur lui-même à la manière de l'œuf dans sa coquille – métaphore utilisée par Freud⁷³ dans les années 1925 lorsqu'il parlait des besoins du nouveau-né et reprise sous le terme de « phase autistique » par Margaret Mahler⁷⁴, psychanalyste du développement, dans les années 1950. Cette dernière parlait d'ailleurs d'une « naissance psychologique », qu'elle situait dans le cours du deuxième trimestre de la vie du bébé pour l'opposer à la naissance physique lors de l'accouchement.

Considérer que les bébés sont repliés sur eux-mêmes, n'ayant pas d'autres besoins que ceux d'être nourris – comme l'expression « nourrisson » le suggère –, se révèle, à la lumière des connaissances actuelles, profondément faux. Dès les premières heures de sa vie, le nouveau-né fait preuve d'un intérêt pour autrui qui ne se démentira jamais au cours du développement et ira en s'accroissant. Il est ainsi capable de distinguer une stimulation tactile provoquée par son propre doigt qui touche le bord de ses lèvres de celle qui est provoquée par le doigt d'autrui en montrant pour cette dernière davantage d'intérêt⁷⁵. Le bébé est donc doté très tôt d'une capacité de différencier ce qui vient de soi de ce qui vient d'autrui.

Le visage humain constitue également un attracteur puissant suscitant l'intérêt du bébé : dès la naissance, le bébé pose ses yeux sur ceux de son vis-à-vis (à condition encore, bien évidemment, que celui-ci se situe dans son plan d'accommodation, c'est-à-dire à environ vingt centimètres de sa rétine, distance qui est celle séparant les yeux du bébé de ceux de l'adulte qui le tient au creux de son bras et se penche légèrement pour le regarder !), en général sa mère, et il est capable de garder ainsi durablement le contact visuel, « les yeux dans les yeux »⁷⁶. Il est également capable de suivre ce

visage des yeux si on le fait pivoter doucement en restant à la même distance. Le visage humain, et plus précisément la partie supérieure du visage constituée de la base du front, du regard et de la racine du nez, représente un attracteur si puissant que le bébé ne s'en lasse jamais ! L'intérêt pour le visage humain échappe en effet au phénomène d'habituation, ce qui est tout à fait exceptionnel.

Chose étrange, on l'a vu, pendant longtemps la psychologie du développement n'a pas tenu compte de ces deux exceptions propres au petit humain : une capacité à regarder durablement les yeux dans les yeux son partenaire relationnel et une absence de phénomène d'habituation/extinction concernant l'intérêt pour le visage humain. Le couronnement de cet intérêt précocissime pour autrui, qui dans ces toutes premières semaines s'exprime de façon quelque peu retenue sans manifestation motrice propre au bébé en dehors de la motricité oculaire, explose littéralement dès le deuxième mois de la vie avec l'apparition du sourire !

Que se passe-t-il quand un bébé sourit dans le cours d'une interaction avec autrui ? Cet autrui, quel qu'il soit, est touché. Il rapproche spontanément son visage de celui du bébé et sourit en miroir de façon exacerbée, même quand le sourire du bébé en était resté au stade d'une simple ébauche... Le sourire d'un bébé est un attracteur puissant du visage et du regard d'un adulte, un « instrument » de rapprochement qui permet au bébé d'attirer l'autre à soi, en un mot de le séduire ! Longtemps, on a considéré que ce sourire témoignait de la « naissance psychologique » de l'être humain, méconnaissant l'importance des étapes précédentes. Mais en réalité il ne fait que « couronner » la phase précédente et témoigne dès lors de la capacité active de séduction du bébé humain à l'égard d'autrui.

Dès lors, un véritable partage relationnel va se mettre en place, d'abord indifférencié – le nourrisson répond par une ébauche de sourire à n'importe quel visage humain – puis sa réaction va progressivement se spécifier en direction des seuls visages familiers à partir des sixième-septième mois. Au cours de ce partage relationnel, des jeux d'imitation croisée vont abondamment se déployer, un partenaire ébauchant une mimique, l'autre lui répondant par une expression amplifiée qui suscite en retour chez le premier une exacerbation de la première mimique... et ainsi de suite. Ce jeu relationnel, caractéristique et facile à mettre en évidence pour ce qui

concerne les expressions du visage, existe aussi de façon plus subtile pour d'autres manifestations motrices, comme nous l'avons nous-même constaté chez des bébés âgés de huit semaines : un bébé en face à face avec sa mère, spontanément, ébauche un léger mouvement de lever de l'avant-bras et de la main droite ; aussitôt, la maman « répond » à son bébé en levant elle aussi la main droite (ce n'est donc pas *stricto sensu* une imitation en miroir !) ; mais elle ajoute quelque chose, elle ébauche un mouvement de rotation de la main sur elle-même (mouvement dit de prono-supination), comme quand on fait un geste de marionnette ; le bébé ébauche alors à son tour un léger mouvement de prono-supination⁷⁷ !

Ces imitations croisées concernent aussi des expressions sensori-motrices différentes : par exemple la prosodie maternelle monte et descend selon un tempo particulier, tandis que les mouvements de pédalage des membres inférieurs du bébé installé sur la table à langer semblent suivre le même rythme. Daniel Stern a appelé « transmodales » ces imitations particulières, montrant que ce qui était essentiellement imité était le tempo, le rythme : il en a fait la base même de ce qu'il a nommé l'« accordage affectif », lequel apparaît dans le cours du deuxième trimestre pour se déployer pleinement au cours du second semestre de la vie du bébé⁷⁸.

Il importe de souligner ici que tous ces jeux d'imitation croisée, tous ces moments d'accordage affectif ne concernent apparemment pas les besoins vitaux, dits « primaires », du nourrisson : l'alimentation, les soins du corps, l'alternance veille/sommeil. Pour autant, bien qu'ils puissent apparaître comme étant « gratuits », ces moments relationnels intenses semblent indispensables au bien-être du bébé et à son équilibre psychique ultérieur, comme le démontrent abondamment les situations de carence et de privation affective précoce.

Une entreprise de séduction ?

Cette compétence relationnelle va s'épanouir autour du neuvième mois, donnant un coup d'accélérateur puisant à l'émerveillement parental littéralement aspiré par les réponses de « Sa Majesté le bébé » ! On l'a vu, c'est le moment où celui-ci commence à montrer un intérêt majeur pour le

regard d'autrui, qu'il cherche de plus en plus à capter par tous les moyens dont il dispose, moyens qui vont croissant à mesure des progrès de sa motricité : quatre pattes, station debout, début de la marche, capacité de grimper, de sauter, etc. Il existe alors une véritable appropriation du regard d'autrui sur soi que Philippe Rochat décrit comme « une *entreprise systématique de séduction* qui mène l'enfant à agir de façon de plus en plus déraisonnable et fantasmagorique⁷⁹ ». En effet, pour capter le regard d'autrui, ce jeune enfant semble « prêt à tout » : il multiplie les mimiques d'embarras, de grimaces, d'allure fâchée, de bouderie, de clown, il exacerbe ses réactions de crainte, de cris d'allure douloureuse, de jubilation, etc. Toutes ces expressions affectives exacerbées suscitent bien entendu le regard, l'attention et le rapprochement d'autrui... Avec l'autonomie motrice, dans le cours de la seconde année de vie, les attitudes de défis, de mise en danger vont se multiplier : il se précipite dans les escaliers, court loin devant au risque de traverser la rue, s'approche de ce qui est trop chaud...

Les parents interprètent habituellement ces comportements comme étant la manifestation de l'inconscience du danger chez leur enfant. Est-ce bien vrai ? Et si on renversait la proposition : si jeunes soient-ils, les enfants n'ont-ils pas une claire conscience du danger ? C'est précisément parce qu'ils en ont conscience qu'ils se mettent en danger, moyen le plus puissant et le plus constant pour attirer sur eux le regard des proches, les parents en particulier ! Citons encore Philippe Rochat : « Ce type de conduites déraisonnables (déraisonnables dans la mesure où typiquement ces conduites se jouent du risque qu'elles font encourir au bébé et qu'elles défient la simple logique) marque aussi les débuts de la séduction comme processus d'appropriation du regard d'autrui⁸⁰. » Tout semble bon pour attirer l'autre à soi, pour « séduire » ce regard, y compris se mettre en danger, risquer de se faire mal, ce que les adolescents rejoueront abondamment quelques années plus tard !

À partir de seize-dix-huit mois cette stratégie essentiellement motrice va se complexifier, devenant aussi cognitive : le jeune se met à « faire le bête » ! Par exemple, devant un objet attrayant placé devant lui mais hors de sa portée, presque tous les bébés de neuf mois tirent sans difficulté la couverture sur laquelle il est posé pour pouvoir le saisir. Mais curieusement,

quand ils ont seize à dix-huit mois, ils se penchent en avant, tendent la main et cherchent à attraper directement l'objet en ignorant apparemment la couverture⁸¹. Comment comprendre cette conduite que les auteurs qualifient de « déraisonnable » ? En réalité, pendant qu'il produit ces efforts, l'enfant de seize-dix-huit mois ne cesse de quêter le regard de l'expérimentateur et par ses vocalises de solliciter son aide : le besoin d'attirer l'attention de l'autre et d'obtenir sa collaboration semble constituer un impératif désormais plus important que la résolution solitaire et purement cognitive du problème. En ce sens la conduite est effectivement « déraisonnable » car la raison, le raisonnement n'est plus le moteur essentiel du comportement mais bien le besoin de partage relationnel et affectif.

« Faire le bête » est un puissant moyen de solliciter l'attention d'autrui, de la garder dirigée sur soi, de faire en sorte qu'il s'intéresse à soi, en un mot de le « séduire » ! Cette conduite sera abondamment utilisée par la suite devant diverses tâches cognitives dont les plus fréquentes sont les apprentissages scolaires ! Cette sollicitation du regard, de l'attention d'autrui, des parents en particulier, qu'il s'agisse des comportements moteurs ou des conduites cognitives, peut se transformer en véritable piège développemental quand l'adulte répond à cette sollicitation par une manifestation émotionnelle trop intense, une excitation qui, elle aussi, peut prendre un aspect déraisonnable. Le jeune enfant est rapidement fasciné par cette réaction émotionnelle de l'adulte, cette excitation débordante qui représente pour lui une profonde énigme, créant ainsi les conditions d'une véritable séduction réciproque : il n'a de cesse alors de répéter soit une mise en danger, soit une apparente « bêtise » pour mieux capter les émotions parentales, tenter de les comprendre et, au final, en prendre le commandement, avoir autorité sur elles au sens où désormais ce sera lui qui en est le déclencheur privilégié. On pourrait décrire un véritable gradient dans l'appropriation du regard d'autrui chez le jeune enfant, allant de la capacité à « faire l'intéressant », puis à celle de « faire le pitre », à celle de « faire des bêtises » ou « faire le bête » et, enfin, à se « mettre en danger ».

Si tout enfant dans le cours de son développement joue de cette palette relationnelle de façon fluide, il arrive que l'interaction se crispe, se fige dans un besoin compulsif, répété, quasi permanent et exclusif : cela

témoigne en général d'une fixation pathologique risquant d'entraver son développement. Adulte et enfant peuvent se retrouver piégés dans cette séduction très précoce, ce qu'un auteur tel que Paul-Claude Racamier⁸² a nommé « séduction narcissique ».

L'enfant peut y jouer un rôle éminemment actif, par exemple en recherchant le danger au point de multiplier les conduites dangereuses et d'avoir des accidents à répétition. Mais il faut comprendre que cette recherche compulsive plus forte que la raison traduit en général un intense besoin inconscient, masqué, d'être l'objet de l'intérêt d'autrui. Soit cet intérêt ne lui a pas été accordé au moment où il en avait le plus besoin pour constituer son sentiment de soi : quand le jeune enfant n'a pas pu faire « le plein du regard d'autrui », un vide risque de s'installer dans ce sentiment de soi provoquant une quête compulsive d'un regard pour tenter désespérément de l'approvisionner. Soit, pour des raisons qui appartiennent plus à l'adulte et à son histoire personnelle, ce dernier n'a « allumé » son regard sur le jeune enfant qu'en certaines situations correspondant pour lui à une effraction émotionnelle plus ou moins consciente (voir ci-après). L'enfant risque ensuite de rechercher de façon compulsive ces moments privilégiés où le regard du parent sur lui prend soudain une intensité excitante.

Une boucle interactive vertueuse

Cette période, celle du développement de la co-conscience et de l'attirance/appropriation du regard d'autrui, dominée par les conduites d'imitation croisée, court du neuvième mois environ jusqu'au début de la troisième année de vie. Cette période de grâce, des petites manières, telle qu'elle avait été nommée par les psychologues du développement, permet de comprendre que le sentiment de soi se construit grâce au regard bienveillant et attentif d'autrui puis s'en nourrit. Elle représente le temps de la séduction active que le jeune enfant exerce sur ses proches, lesquels y répondent en général avec entrain et jubilation ! L'adulte, en effet, sachant les compétences relationnelles du bébé, est animé du souci de répondre à ses sollicitations afin qu'elles puissent s'épanouir le mieux possible, lui offrant un environnement facilitant, ce qui pour lui est source de plaisir par

la réponse naturelle que le bébé apporte, renforçant le plaisir de chacun, enfant comme adulte dans la relation. L'un et l'autre sont à la fois agents et objet de cette attirance, de cette séduction précoce réciproque qui va bien au-delà de la séduction précoce telle qu'elle a été décrite initialement par les psychanalystes (voir chapitre 2).

Ensuite, une nouvelle étape va apparaître, car l'enfant, conforté par ce plein narcissique, ressent désormais un besoin en partie contraire, celui d'affirmer ce « soi-même » bien rempli comme différent d'autrui. C'est la période du « non », soit en d'autres termes la phase d'opposition qui va occuper une grande partie de la troisième année de vie, de deux ans à trois ans/trois ans et demi (voir chapitre 6).

Mais avant de voir ce que mobilise cette phase d'opposition, revenons sur ces compétences relationnelles du bébé et du très jeune enfant : elles sont maintenant bien connues non seulement des professionnels de la petite enfance mais aussi de presque tous les parents. Ils savent que leur bébé est un être humain avide de relation affective, qu'il est très sensible à la carence affective. Ils savent peut-être un peu moins qu'il est aussi très sensible à l'excès de stimulations et que cet excès peut vite le désorganiser. Mais ils sont aujourd'hui dans leur écrasante majorité désireux de lui apporter cette attention, cette réponse et ce, d'autant plus que le bébé se met à la solliciter activement dans ce qu'on pourrait nommer une « boucle interactive vertueuse » : plus le bébé sollicite l'adulte, plus ce dernier prend de l'intérêt et du plaisir à lui répondre, plus cette réponse amplifie le plaisir du jeune enfant à solliciter ses proches et ainsi de suite... Nous l'avons dit, il y a là les ingrédients d'une véritable séduction réciproque. Comment en sortir ?

Le jeu du pointage ou l'ouverture au monde...

Ce que nous n'avons pas dit de façon explicite dans les lignes précédentes, mais cela est une quasi-évidence, c'est que toutes ces interactions d'imitations précoces et croisées, tous ces jeux relationnels de sollicitations respectives, toutes ces quêtes du regard d'autrui sont systématiquement accompagnés d'un abondant bain de langage produit par l'adulte, qui commente, décrit, répète, souligne telle ou telle expression, cherchant à obtenir du jeune enfant un début de réponse verbale. Pendant

toute cette phase, pendant ces jeux au cours desquels enfant et adulte se regardent les yeux dans les yeux, le langage du bambin se déploie progressivement, là aussi, dans le cadre d'une imitation croisée où l'un produit un phonème repris ensuite par l'autre qui le répète joyeux et content, l'adulte enrichissant cette partition langagière de mots et de phrases décrivant soit la situation, soit la qualité émotionnelle : « Oh ! Tu es content... » si le bébé sourit ; « Oh ! Tu es fâché ? » s'il ébauche une grimace ; « Oh ! Tu as des gros soucis » s'il fronce un peu les sourcils, etc.

Ce soutien mimo-gestuel et émotionnel par l'adulte au déploiement du langage chez l'enfant prend toute sa signification dans le jeu bien connu du pointage.

Il est important ici d'apporter quelques précisions sur le passage du pointage qu'on appelle proto-impératif (quand l'un des partenaires tend le doigt vers quelque chose sans se préoccuper de l'autre) au pointage proto-déclaratif (quand un des partenaires tend le doigt vers quelque chose tout en sollicitant l'attention et le regard de l'autre). Le premier n'est pas le propre de l'homme et se rencontre dans plusieurs espèces animales, surtout les primates supérieurs. Le second, en revanche, est strictement spécifique de l'espèce humaine. Comment passe-t-on du premier au second ? Cette histoire mérite d'être racontée en détail.

Au départ, le parent pointe volontiers du doigt. Après le temps de l'interaction proximale (après le bain, le repas ou le jeu avec le hochet), alors qu'ils évoluent dans un espace élargi, la mère, attentive à son enfant, lui montre un spectacle intéressant et pointe son doigt dans cette direction : « Là ! Regarde ! Tu vois c'est... » Le regard de l'enfant semble « piloté » par le doigt maternel pour fixer la chose avant de revenir vers les yeux de sa mère et de l'interroger du regard. Celle-ci alors commente l'objet désigné tandis que son visage et celui de l'enfant expriment un plaisir partagé. Ce premier « pointage parental » précède le temps suivant.

Rapidement l'enfant, vers l'âge de huit/dix mois, devient actif, surtout s'il veut un objet hors de sa portée. Il regarde cet objet et tend le bras en sa direction sans, au début du moins, quêter l'attention de son partenaire. Mais son impuissance motrice entrave cruellement son désir et sa volonté. Heureusement il a appris que, porté par sa mère, dans ses bras, les objets du monde pouvaient plus facilement être accessibles que quand il est seul dans

son lit ou son parc et n'a pour se satisfaire que des objets proximaux : mains et doigts, pieds et orteils. Ce bébé dans les bras maternels tend donc sa main pour capter l'objet.

Mais, avant de le lui donner, sa mère l'interroge : « Tu veux ton doudou ? » Pourquoi lui demande-t-elle cela puisqu'elle le sait ? À quoi sert cette première inter... diction, ce dire qui s'interpose entre le geste et l'objet ? Bien évidemment à donner le mot avant l'objet mais aussi, mais surtout, grâce à cette prosodie aimable, à encourager le bébé à détourner ses yeux de l'objet vers le regard maternel, pour ensuite regarder de nouveau l'objet. Encore une fois, il y a un ballet des regards et l'accroche les yeux dans les yeux fonctionne comme une ponctuation/accordage de l'échange : l'intention est comprise, énoncée, partagée.

Dans cette séquence, si le bébé agit la part proto-impérative (ce qu'on observe aussi chez les primates supérieurs), la mère transfuse et transfère à son bébé la part déclarative (strictement spécifique de l'espèce humaine). Le passage du pointage proto-impératif, rencontré chez les primates supérieurs, au pointage proto-déclaratif, spécifique des êtres humains, est-il uniquement sous la dépendance d'un programme génétique particulier ? Ce passage est rarement, pour ne pas dire jamais, commenté. D'où provient-il ? Comment procède-t-il ? Résulte-t-il d'une simple acquisition génétique ? Y a-t-il un gène du pointage proto-déclaratif ? Sachant que nous partageons 98 % du patrimoine génétique de nos proches cousins, les primates, cette hypothèse semble peu vraisemblable.

Il apparaît plus logique de chercher à cerner l'origine de ce pointage proto-déclaratif du côté du « psychisme », soit en d'autres termes du côté de la relation et de ce qui fait les particularités de la culture humaine. En nommant l'objet vers lequel la main du petit enfant est tendue, le parent non seulement donne à l'enfant le nom de l'objet, ce que nous avons appelé la première « inter-diction », mais en outre il attire l'attention de ce petit enfant, croise son regard, reconnaît son intention, la valide, et formule une intention de second niveau : « Tu veux ton nounours ? » (sous-entendu : tu tends la main parce que tu désires cet objet ?). Par ces propos, l'adulte transfère et transfuse chez l'enfant la représentation idéique du geste : les êtres humains ne font pas qu'agir (tendre la main et prendre), ils pensent leurs actions (j'ai envie de...), ils peuvent se représenter la motivation de

leurs actes. Dans ce pointage proto-impératif, l'enfant n'est pas laissé seul face à sa détresse fondamentale liée à son incompetence motrice initiale : il ne peut pas encore marcher, grimper, attraper tout seul ce qu'il désire... Mais on ne lui met pas non plus l'objet en main sans le regarder ni rien lui dire ! Le désir de l'enfant est donc reconnu par l'adulte, prélude probable à la reconnaissance par l'enfant de son propre désir, à la capacité de le mentaliser !

Quelques semaines plus tard, le bébé ne se prive pas de tendre la main vers un objet convoité mais en même temps il cherche du regard sa mère (ou l'adulte de confiance), sollicite son attention et cherche à partager avec elle son intérêt. Le pointage « proto-déclaratif » est installé. Cette dernière forme est bien connue et a fait l'objet de multiples descriptions ou recherches. On sait qu'elle représente un « prérequis » à l'apparition du langage. Il me semble cependant que les étapes préliminaires minutieusement décrites ci-dessus, pourtant indispensables à la réalisation de cette dernière étape, sont trop souvent passées sous silence, comme si elles allaient de soi et comme si le pointage représentait une compétence neuro-cognitive purement inscrite dans le patrimoine génétique et dénuée d'étayage relationnel. Ce type de pointage où l'un des partenaires désigne du doigt un objet avec un regard qui va alternativement de l'objet aux yeux du vis-à-vis (et vice versa) tout en donnant le nom (au début la mère nomme cet objet puis bientôt l'enfant le nomme à son tour ; il est alors chaleureusement encouragé et félicité par sa mère) ne sert strictement à rien en apparence. Il ne participe pas aux soins primaires ni aux besoins vitaux de l'enfant. Et pourtant, tous les adultes au contact d'enfants de cet âge « jouent » à ce pointage. Socle fondateur de la théorie de l'esprit, il sert précisément à partager un intérêt commun et à relier grâce au fil immatériel des regards le geste, le mot et l'objet dans un ensemble cohérent porteur de sens : la dyade mère-enfant s'ouvre aux curiosités du monde que l'un puis l'autre prennent plaisir à commenter. Le monde devient à la fois intelligible et pensable. On ne rencontre ce type de pointage proto-déclaratif dans aucune autre espèce animale y compris les primates supérieurs, il semble spécifique des humains.

La fonction paradoxale du langage

Désormais le jeune enfant sait qu'en partageant un regard, on peut aussi partager un intérêt, une idée commune, un commentaire sur le monde, tout cela dans un « bain de plaisir ». L'intersubjectivité peut alors se déployer dans le lit tracé par ce que j'ai appelé la « trans-subjectivité » initiale pour décrire ce phénomène de transport, de transfert, de quasi-transfusion de la subjectivité et de la reconnaissance du désir du petit enfant par l'adulte⁸³. Ce n'est donc pas un hasard si ce pointage dit « proto-déclaratif » est une condition préalable indispensable à l'apparition d'un véritable langage communicationnel chez l'être humain⁸⁴. Il témoigne de ce partage d'intérêt et du déploiement de cette co-conscience, prélude à la capacité de se nommer puis de se penser soi-même.

L'émergence du pointage proto-déclaratif représente une étape essentielle dans le développement de l'enfant. D'abord, comme nous l'avons souligné, parce qu'il constitue un préalable indispensable à l'apparition d'une véritable communication langagière. Mais, au-delà de ce point bien connu, il soutient beaucoup d'autres enjeux développementaux. Quand mère et bébé s'amuse de concert à pointer du doigt un objet, que fait l'adulte sans s'en rendre véritablement compte ? En réalité il lui dit indirectement : « Regarde, là, comme c'est joli ! Tu sais, il n'y a pas que moi dans le monde, il n'y a pas que moi qui compte, le monde aussi est intéressant... » L'adulte dirige le regard et l'intérêt de l'enfant sur un espace tiers, sur un objet tiers en le détournant de lui-même. Il soutient activement et avec plaisir ce véritable « lâchage » qui représente ainsi une étape essentielle dans la possibilité de sortir de la phase de fascination réciproque précédente, ce que de nombreux auteurs ont nommé la « phase dyadique » de la relation. Le pointage proto-déclaratif ouvre une nouvelle étape, celle de la phase dite « triadique ». Il met un terme au risque d'enfermement dans une séduction réciproque basée sur la captation physique, concrète des regards !

Mais la séduction a plus d'un tour dans son sac ! Car en même temps que l'adulte encourage et soutient le détournement du regard sur l'objet tiers et sur le monde, ses mots, sa prosodie, son discours soulignent, étayent et soutiennent le désir de l'enfant, son intention. Ce qu'adulte et enfant partagent désormais, c'est moins un regard qu'une intention, un partage d'intérêt : le langage sera le véhicule utilitaire de ce partage, véhicule dont

la fonction est éminemment paradoxale puisqu'elle témoigne à la fois d'une prise de distance physique et d'une communion d'idées. C'est le paradoxe originel du langage, en quoi il conservera toujours un résidu énigmatique, fondement de sa puissance séductrice. Le langage prend la place occupée auparavant par le regard pour devenir l'instrument privilégié destiné à nommer ce partage d'intention : les mots deviennent objet de séduction mais un objet placé en position tierce, extérieur aux deux partenaires, objet de partage, d'échange et d'ouverture au monde. Certes, le regard conservera par intermittence sa fonction première de réassurance et de réengagement grâce à un coup d'œil partagé, en particulier lorsque les mots semblent insatisfaisants ou insuffisants. On voit là la fonction paradoxale du langage, ce qui explique aussi qu'il soit l'instrument privilégié du jeu de la séduction : une promesse qui toujours se dérobe au moment précis où on croit la saisir...

L'étape développementale suivante, celle de l'apparition de « non » et de l'opposition est une magnifique illustration de cette fonction paradoxale !

Notes

73. S. Freud, *Métapsychologie*, *op. cit.*

74. M. Mahler, *La Naissance psychologique de l'être humain*, Paris, Payot, 1980.

75. P. Rochat, « Naissance de la co-conscience », *Intellectica*, 1, 34, 2002, p. 104.

76. Voir D. Marcelli, *Les Yeux dans les yeux*, *op. cit.*

77. D. Marcelli, J. Nadel, J.-L. Roubira, A. Peze, C. Kervella, A. Paget, S. Boinard, D. Réserbat-Plantey, A. Lorthois, « Interaction mère dépressive-bébé (âgé de 2 mois). Étude à partir d'un protocole vidéoscopique en direct et en différé », *Psychiatrie de l'enfant*, 40, 2, 1997, p. 505-531.

78. D. Stern, *op. cit.*

79. *Op. cit.*, p. 114 ; souligné par nous.

80. *Ibid.*, p. 115.

81. N. Goubet, C. Leblond, S. Poss, P. Rochat, « Emerging collaborative stance by 9-18 month-old infants », communication au Biennial Meeting of the Society for Research in Child Development, Minneapolis, avril 2001.

82. P.-C. Racamier, *L'Inceste et l'Incestuel*, Paris, Dunod, 1995 ; rééd. 2010.

83. D. Marcelli, « La “trans-subjectivité” ou comment le psychisme advient dans le cerveau », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 58, 2010, p. 371-378.

84. Ce langage communicationnel ne doit pas être confondu avec le langage dit « écholalique » au cours duquel l'enfant répète comme un perroquet des mots ou des blocs de phrases souvent sans rapport avec le contexte de la relation.

OceanofPDF.com

6.

La toute-puissance fascinante du « non »

Si quelques espèces animales semblent capables d'utiliser des codes proches d'une certaine forme de langage pour communiquer entre eux, en revanche, de tous les animaux, nous sommes les seuls à pouvoir dire « non ». Ce petit mot vient donc affirmer une différence fondamentale entre l'être humain et l'animal ; il est ce qui nous fait humain.

Le « non » de la toute-puissance

Dans notre langage, le « non » occupe une place toute particulière, puisqu'il représente la première abstraction. Dans la nature en effet, il n'y a pas de non, mais des perceptions. Le ciel est bleu, les arbres sont verts, le blé est jaune... Le non-bleu, le non-vert, le non-jaune n'existent pas en tant que tels. Si le ciel n'est pas bleu, il devient gris, ou noir, ou rose, il ne s'agit pas d'une négation de la perception mais d'une perception différente. Le mot « non », lui, existe en tant que tel. « Non, ce ciel n'est pas gris, je veux qu'il soit vert. »

Voilà donc trois petites lettres dotées d'une puissance inouïe puisqu'elles permettent de nier l'existence de la réalité. « Non » nous laisse croire que tout devient possible, il nous fait entrer de plain-pied dans le domaine de la croyance. Avec le « non », tout devient possible, la chose et son contraire, sa présence et son absence, le réel et le non réel. Le « non » œuvre à l'infini, à l'au-delà : Non, il n'est pas parti, il n'est pas mort... Parce que la possibilité de dire « non » permet d'entrer dans le domaine de la croyance, elle permet aussi de se distinguer de l'autre, de s'en différencier, de dire : « Non, je ne pense pas comme lui ! » (ou : « Non, il ne pense pas comme moi »). C'est pourquoi le « non » est un prélude à la « théorie de l'esprit »,

cette théorie qui pose le principe d'une différenciation de la pensée en inférant à autrui une croyance différente de la sienne...

En effet, accéder à la théorie de l'esprit, c'est pour l'individu la capacité d'« inférer » une idée à un autre, de lui attribuer une pensée propre et pas simplement de projeter en lui ses propres idées. D'abord élaborée à propos des primates, la théorie de l'esprit a été appliquée à l'être humain. Une expérience très simple permet de la démontrer.

Dans un petit théâtre, deux marionnettes A et B sont en train de jouer avec un objet, tandis que des enfants regardent le spectacle. Au bout d'un moment, A interrompt le jeu pour aller chercher le jouet et range le jouet dans le tiroir d'une commode. Pendant son absence, B lui fait une farce et le cache sous un fauteuil. Au retour de A, on demande aux spectateurs où celle-ci va aller chercher le jouet. Les plus de cinq ans disent spontanément qu'elle ira là où elle l'avait rangé (dans le tiroir) ; les plus jeunes, moins de quatre ou cinq ans, là où eux-mêmes savent que le jouet se trouve (sous le fauteuil), preuve qu'ils ne peuvent pas se décaler de leur propre pensée et imaginer que l'autre puisse penser différemment en fonction de sa propre expérience.

La théorie de l'esprit est ainsi démontrée à partir d'une fausse croyance. Le vrai nous oblige à dire ce qui est et ne nous permet donc pas de nous différencier. Au contraire, les croyances permettent toutes les différenciations possibles, c'est d'ailleurs pour cette raison qu'on y tient tellement : « Tu peux bien croire ça... moi, je n'y crois pas ! »

Mais déjà, bien avant quatre ou cinq ans, pour le petit enfant, dire « non » apparaît comme un progrès considérable. Lorsqu'il commence à parler, les mots qu'il prononce désignent toujours des « objets » concrets ou une situation précise : papa, maman, biberon, tétine, pipi, parti... Le premier mot qui ne fait pas référence à un objet, le premier mot abstrait, c'est le « non ». « Non, ce n'est pas un camion, c'est une voiture », « Non, je ne mangerai pas », « Non, je ne m'habillerai pas », « Non, je n'irai pas à la crèche ». Par ce « non », le petit peut se réinventer un monde à lui ; il échappe au désir des parents, n'est plus obligé de s'y soumettre, ce qui lui permet de se sentir exister en tant que sujet autonome. On comprend avec quelle jubilation il l'utilise, quelle impression de puissance il peut en retirer. Loin de rétrécir l'espace, le « non » ne fait que l'élargir, ouvrant à des possibilités infinies. Si, jusque-là, l'enfant était habité du désir de solliciter l'adulte (chercher son regard, lui sourire), de répondre à ses sollicitations (tendre les bras), de partager des intentions (pointer du doigt, nommer les

objets), en un mot être avec l'autre, grâce au « non », il commence à dire quelque chose de lui-même, à ébaucher une affirmation paradoxale.

Mais si ce « non » d'affirmation de soi doit être entendu et pris en considération, il est indispensable qu'il puisse être parfois contenu. Sinon, justement, l'enfant ne pourra jamais renoncer à ce sentiment de toute-puissance que procure le « non » et qui fait de lui le roi du monde.

La puissance polysémique du « non »

Il existe plusieurs sortes de « non », chacune servant à exprimer des stratégies différentes, donnant au « non » une signification d'une richesse toute particulière.

Le « non » du refus (« Non, je ne mangerai pas ma soupe... ») répond à une proposition concrète, souvent en rapport avec les besoins physiologiques. Indice d'un fonctionnement autonome, il sert à se défendre des intrusions de l'environnement.

Le « non » de l'opposition (« Non, je ne veux pas aller à la crèche... ») concerne davantage les conduites sociales ; il est en lien avec le refus de se soumettre ou d'obéir.

Le « non » de la négation (« Non, je ne déteste pas ma petite sœur », « Non, je ne suis pas méchante... »), plus souvent gardé à l'intérieur de soi qu'exprimé, permet de nier quelque chose que l'on ressent – une idée, un sentiment, un désir... – mais qui est en partie réprouvé, dont on n'est pas très fier ou qu'on n'a pas envie de reconnaître.

Enfin, le « non » du délire vient nier la réalité extérieure, les psychiatres disent plus volontiers la dénier. Contrairement à ce qui se passe dans la négation où la réalité externe est perçue même si elle fait l'objet d'un refus, dans le déni c'est le monde intérieur qui prévaut, ce que l'on imagine et ressent : perception pure, sensation et imaginaire prennent le pas sur la capacité du sujet à éprouver la réalité extérieure.

Et puis, bien sûr, il y a le « non » de l'interdit, qui peut porter tour à tour sur les besoins physiologiques, les comportements sociaux, les pensées et les fantasmes. Finalement, quand on prend le risque d'interdire, est-on bien sûr de ce qu'on interdit ?

Cependant, dans tous les cas, dire « non » permet de s'opposer et donc de se différencier de l'autre. En revanche, dire « oui » est signe d'acceptation. Mais, symétriquement, sait-on jamais vraiment ce qui se cache derrière ce « oui » : de la soumission ? un désir de plaire à l'autre ? une confusion avec la pensée de cet autre ? Comment être sûr, dans ces conditions, que c'est bien soi qui s'exprime et pas ce « faux self » dont parlait Winnicott, qui répond aux attentes de l'environnement ? Dire « oui » peut s'apparenter à une forme de lâcheté, de laisser faire, de renoncement de soi face à l'extérieur. Alors qu'en disant « non », il n'y a plus de doute : c'est soi qui parle, sans chercher à se conformer. « Non » est donc le premier moyen de s'affirmer, individu singulier, différent des autres. En effet, le « non » permet d'exister, du latin *ex sistere*, sortir de sa place. En commençant à dire « non », l'enfant commence à s'approprier le langage, précisément à sortir de sa place d'*infans*, étymologiquement, celui qui ne parle pas ! Il est le sésame qui ouvre à chacun la porte de son existence. À une époque où tout nous encourage à être soi, le « non » a ainsi pris une valeur prépondérante. Grâce à lui, chacun semble libre de s'inventer.

Comment le « non » vient à l'enfant ?

La capacité du jeune enfant à dire « non » sort-elle de son programme génétique comme la plante sort de la graine ? Certes, le retrait et le refus constituent deux conduites précoces à la disposition de tout bébé pour manifester son besoin régulier de se replier sur lui-même comme pour se ressourcer quand les stimulations de l'environnement menacent de le déborder. Le sommeil est bien évidemment la conduite la plus exemplaire de ce besoin régulier de retrait. Mais quasiment dès la naissance le bébé est aussi capable de détourner activement ses lèvres quand il est rassasié ou que pour une raison ou une autre il ne veut pas téter (il n'est pas assez confortable, il est trop excité par exemple en étant affamé, il est douloureux, etc.). Rapidement aussi un bébé peut détourner son regard, par exemple quand celui de son vis-à-vis se fait trop insistant, intrusif ou plus simplement quand il est fatigué.

Détournement (du regard, de la bouche), retrait et sommeil sont les trois principales stratégies actives que le nouveau-né, le nourrisson utilise

régulièrement et auxquelles il peut recourir de façon dangereusement excessive quand l'environnement lui devient insupportable, envahissant, intrusif, débordant. Ce nourrisson est alors en danger de s'enfermer littéralement dans ces conduites de repli et de retrait dont il peut faire une carapace et une prison protectrices mais au prix bien évidemment du renoncement à tous les apports bénéfiques de cet environnement. Dans la situation habituelle, fondamentalement, ces conduites de retrait, de détournement, sont au service de la préservation de l'équilibre physiologique du nourrisson, de ce qu'on appelle son homéostasie. Si cet équilibre n'est pas menacé de débordement, le comportement du même nourrisson est alors tout autre puisque, précisément, il se montre prêt à s'engager dans une proposition relationnelle, il y montre même une avidité certaine. Toutefois, on en conviendra aisément, ces conduites de retrait diffèrent sensiblement du « non » dans sa fonction symbolique de négation, même si elles peuvent la préfigurer.

Ce si joli mot, « non », bien ennuyeux souvent pour les parents envahit la bouche du jeune enfant vers la fin de la seconde année entre seize-dix-huit mois et vingt-deux-vingt-quatre mois pour se poursuivre pendant une grande partie de la troisième année au cours de cette phase dite d'opposition. Il est remarquable de constater que cette phase développementale semble beaucoup plus intense, vigoureuse et parfois durable qu'elle ne l'était voici une bonne vingtaine d'années. Elle prend actuellement une ampleur qui déconcerte nombre de parents, en particulier avec leur premier enfant. Elle a même eu l'honneur d'être érigée en « trouble développemental » par la fameuse classification américaine des maladies mentales sous l'appellation de « troubles oppositionnels avec provocation », TOP ! On y reviendra.

Quoi qu'il en soit, ce « non » vient couronner et ponctuer les deux lignées développementales qui ont occupé la croissance de l'enfant entre neuf et dix-huit-vingt mois et que nous avons décrites en détail dans le chapitre précédent : l'étape de la référence sociale tout d'abord, marquée par l'appropriation du regard d'autrui, par les imitations sociales et par le développement de la co-conscience ou, comme nous préférons le dire, de la transsubjectivité ; l'étape du partage d'attention/intention marquée par le développement du pointage proto-déclaratif et par les prémices du langage.

Pendant toute cette période, le nourrisson a montré une insatiable appétence pour être avec l'autre, attirer son regard, l'imiter, répondre avec enthousiasme aux sollicitations de l'adulte. De son côté, l'adulte a pris habituellement un plaisir non feint à répondre aux demandes de ce nourrisson, à l'exhorter, à l'encourager dans les progrès qu'il fait.

Soutenu par ce regard bienveillant, son sentiment de soi rempli par l'attention de ses proches, le bambin développe ses compétences parmi lesquelles commencent à apparaître les progrès moteurs : quatre pattes, station debout, début de la marche... Et là pour les parents, ça se gâte, en partie du moins !

Bien sûr, ils continuent de prendre plaisir à ses progrès, ils l'encouragent... mais assez vite ils vont se sentir débordés ! Car tant que le bébé reste assis, ne se déplace pas, ne marche pas, il est là où on l'a posé : calé avec un oreiller sur la couverture, dans les bras de l'adulte, dans son lit. Il dispose des objets qu'on lui apporte : hochet, peluche, boîte, cuillère, etc. L'adulte n'a aucune difficulté à « contrôler » le monde qui entoure bébé. La situation se renverse totalement avec le début de l'autonomie motrice : ce n'est plus l'objet donné par le parent qui arrive dans la main de bébé, c'est désormais la main de bébé qui se pose sur l'objet ! Et dès qu'il a acquis un peu de sûreté dans sa marche, il va là où il a envie d'aller et non plus là où le parent désirerait qu'il soit ! Or les progrès moteurs commencent en plein milieu de la phase de référence sociale : rapidement le bébé peut mettre ces/ses progrès moteurs au service de son besoin d'attirer l'attention d'autrui, comme on l'a vu au chapitre précédent. Il va précisément là où le parent ne souhaite pas qu'il aille, meilleur moyen de capter son attention : la prise électrique, le vase en cristal, les livres de la bibliothèque, les escaliers, etc. Il faut reconnaître que certains bébés peuvent se montrer doués d'une inventivité débridée !

C'est alors que peut surgir le « non » du parent : « Non ! Tu ne touches pas », « Non ! Tu ne vas pas là. » Auparavant les parents s'étaient montrés plutôt encourageants, stimulants. Ils n'avaient pratiquement jamais énoncé d'interdits, de limites. Soudain, ce mot envahit leur bouche et le jeune enfant doit faire une douloureuse constatation : le monde n'est pas en permanence à sa disposition, il n'en est pas le maître, comme il avait pu en avoir l'illusion jusque-là. Le bébé est menacé dans cette illusion de toute-

puissance, il risque d'en être amputé au moment précis où, commençant à marcher, il part à la conquête du monde.

Qui peut avoir envie de renoncer spontanément à cette idée de toute-puissance ? Personne, me semble-t-il, pas plus les bébés que les adultes ! Ce renoncement sera d'autant plus douloureux que le bébé depuis sa naissance mais surtout depuis cette période de référence sociale est constamment encouragé par ses proches, reconnu dans ses désirs, ses compétences, exhorté dans ses progrès : reconnaissons qu'il y a là une évidente contradiction de son point de vue même si en tant qu'adulte on en comprend le sens.

Et quel parent a envie de faire ainsi souffrir son enfant ? Car il est essentiel de comprendre que l'enfant souffre de ressentir cette entrave à sa toute-puissance. C'est pourquoi ces mêmes parents transforment de fond en comble la maison ou l'appartement dans un double souci dont l'un est pleinement légitime mais dont l'autre est moins évident. Le premier est effectivement le souci de ne pas faire courir de risque à l'enfant, de le protéger en sécurisant son espace d'évolution : cache-prises, barrière devant l'escalier, bibelots enlevés ou installés sur la dernière étagère, protection aux angles des meubles ou achat de meubles mieux adaptés, etc. Pour les jeunes enfants, les accidents domestiques représentaient il y a quelques années un des facteurs les plus importants de morbidité et même de mortalité : il n'est pas question de remettre en cause cette amélioration bénéfique à la santé de l'enfant ! Mais, derrière ce souci totalement légitime, une autre préoccupation s'insinue : celle d'éviter les conflits avec l'enfant, d'éviter d'avoir à lui dire « non », de le faire souffrir. Par ces divers aménagements les parents peuvent ainsi ruser et repousser à plus tard le moment fatidique où ils devront dire « non ».

Quant à l'enfant, que ses parents aient aménagé son espace d'évolution ou qu'ils commencent à le brider dans sa conquête motrice, il continue en revanche d'être stimulé dans la découverte des mots et leur appropriation : parents et enfant prennent plaisir au jeu du pointage où il n'y a aucun danger. C'est ainsi qu'il découvre peu à peu le plaisir à partager un intérêt, le plaisir à échanger ses intentions, ses idées, ses désirs.

Pourtant, un jour, il pointe du doigt vers un nouvel objet convoité, un bibelot précieux et fragile. Les yeux brillants, il regarde le parent qui le tient

dans ses bras, mère ou père peu importe et là, surprise, si le parent nomme effectivement la chose, il ajoute aussitôt : « Non ! C'est fragile, tu ne peux pas le prendre. » L'enfant découvre une butée à son désir comme il y a une butée à son exploration motrice.

Mais, au fond, pourquoi lui aussi ne partagerait-il pas cette butée, ce refus, ce « non » ? Et, le lendemain, alors que le parent lui montre son pyjama et lui dit comme d'habitude : « On le met ? », alors que la veille l'enfant lui avait tendu le bras ou la jambe avec un plaisir partagé, le parent a la surprise d'entendre dans la bouche de son enfant un vigoureux et triomphant : « Non ! »

Faut-il le laisser se coucher les fesses à l'air ? Bien sûr que non, d'autant que ce début d'opposition manque encore de conviction et que le parent arrive facilement à ses fins en détournant l'attention du bambin, en évitant soigneusement d'affronter ce premier « non ». Mais le lendemain il se reproduit et le cher bambin ne se fait plus avoir aussi facilement ! D'ailleurs rapidement il s'est emparé du pyjama et décrète : « Moi ! » ou : « Tout seul ! » qui précède le fameux : « C'est moi qui fais ! » Il essaie de mettre son pyjama mais n'y arrive pas, insiste et finit parfois par se mettre en colère tout en refusant que son parent le fasse à sa place. Il faut souvent des trésors de patience pour que le parent guide l'enfilage du pyjama sans faire intrusion dans les gestes de l'enfant et en lui laissant une apparente autonomie ! Il y faut beaucoup de disponibilité, un grand calme, ne pas être dérangé ni pressé par le temps (un autre enfant appelle, le téléphone sonne, l'heure avance...), ne pas se sentir stressé, etc. Plus l'enfant sent que le parent est peu disponible, plus son refus risque de s'affirmer !

Bienvenue dans la phase d'opposition !

Dès lors, en effet, le jeune enfant s'approprie avec une jubilation évidente le « droit de dire "non" », clef de l'éducation démocratique contemporaine ! Il découvre de façon presque magique qu'avec ce petit vocable il peut se différencier de papa ou de maman, il peut montrer un désir, une idée différente, il peut exister en tant que tel, il n'est plus le prolongement du désir parental. La tâche éducative des parents s'en trouve notablement compliquée !

Un « non » difficile à prononcer

Pourquoi est-ce si difficile aux parents de dire « non » à leurs enfants et pourquoi les enfants disent-ils si facilement « non » à leurs parents ?

Cette constatation, les éducateurs et éducatrices de jeunes enfants, les puéricultrices, les médecins généralistes ou les pédiatres la font chaque jour dans la rencontre avec les parents et les jeunes enfants : à l'évidence, les enfants, dès le plus jeune âge, n'hésitent pas à s'opposer à leurs parents, à refuser de faire ce qu'on leur demande et plus généralement à dire « non » ! Inversement, les parents semblent craindre de dire « non » à leurs enfants, au point même d'en requérir l'autorisation auprès du professionnel et se sentent très malheureux quand ils sont obligés de le faire comme s'ils dérogeaient aux fondements des principes éducatifs. Mais, au fait, tous les puériculteurs et spécialistes de la petite enfance et de l'enfance n'ont-ils pas cessé de répéter aux parents combien il était important pour le développement harmonieux du cher bambin de le mettre en situation active, de lui demander son avis et de respecter son rythme (alimentaire, de sommeil) à défaut de respecter ses goûts ?

Les médecins généralistes, les pédiatres voient tous dans leurs consultations ces enfants qui ont des périodes d'opposition, un peu plus marquées qu'il y a une dizaine d'années, avec des parents débordés qui ne semblent pas capables de contenir la dimension d'affirmation opposante de leur enfant. Ils voient également, de plus en plus fréquemment, des enfants qui présentent des troubles externalisés. Ces troubles, qui touchent 5 à 7 % de la population, sont de trois types : les troubles déficitaires de l'attention avec ou sans hyperactivité, les troubles oppositionnels avec provocation et les troubles des conduites chez les plus grands. Les troubles oppositionnels peuvent soit disparaître si les parents réagissent, soit évoluer vers des troubles des conduites. Ces derniers se traduisent par des comportements violents : ils concernent des adolescents qui ne reconnaissent pas les droits des autres et considèrent que leurs désirs et leurs besoins sont souverains.

Pourquoi aujourd'hui tant de jeunes parents semblent dans l'incapacité de dire « non » à leurs enfants et pourquoi sont-ils si malheureux quand, d'aventure, ils y parviennent ? Ce qui, jusqu'aux trois premiers quarts du siècle précédent, soit le début des années quatre-vingt, ne paraissait poser aucun état d'âme particulier, est de toute évidence devenu source de tension, de désagréments, voire de conflits entre les parents ; dire « non » à

un enfant s'il n'y a pas une situation impliquant un risque majeur pour sa santé (une route avec de la circulation, un animal inconnu et possiblement dangereux, un objet brûlant ou coupant...) s'apparente à un acte d'autoritarisme gratuit au minimum, de manifestation d'un éventuel sadisme parental au pire. Les parents interrogent donc leur médecin, leur pédiatre, consultent le psychologue, le pédopsychiatre, lisent moult revues, ouvrages spécialisés pour s'informer : peut-on encore dire « non » à un enfant aujourd'hui ? Mais au final le « non » parental reste toujours aussi difficile à prononcer.

Les enjeux éducatifs du « non »

« Non », c'est évidemment le symbole de l'interdiction, de la limitation, en un mot de l'autorité dans sa dimension contraignante et coercitive. Mais l'acte de négation a aussi dans la littérature scientifique et psychologique du ^{xx}e siècle acquis ses lettres de noblesse.

Dès les années 1940, René Spitz nous a appris que l'enfant en disant « non » se construit par rapport à l'adulte de deux façons⁸⁵ : il s'affirme en se différenciant de lui et il s'identifie à l'agresseur. Spitz ne s'est pas trop appesanti sur ce paradoxe : comment comprendre ces deux fonctions où se conjuguent différenciation et identification ? En réalité, ces deux « non » ne surviennent pas tout à fait dans les mêmes conditions. Quand l'enfant dit « non » en s'identifiant à l'agresseur⁸⁶, pour reprendre les termes de Spitz, c'est-à-dire à celui qui refuse, l'interdicteur, il est le plus souvent seul, jouant à un jeu (un personnage imaginaire refuse de faire ce qu'un autre personnage demande) ou s'interdisant à lui-même ce qu'on vient de lui interdire :

Maxime, vingt-quatre mois environ, s'approche d'un bibelot que sa mère quelques minutes auparavant lui a assez vivement interdit de toucher. À ce moment précis, sa mère bavarde avec des amis et ne s'occupe plus de lui. Il tend prudemment la main vers l'objet puis dit doucement « non » en retirant la main...

Dans ce bref exemple, il est assez facile de comprendre que Maxime s'identifie à sa mère en reproduisant d'ailleurs l'ébauche du geste incriminé

et que, par cette répétition, il intériorise à la fois la séquence comportementale et l'interdit parental, en le faisant sien en quelque sorte. Le « non » de l'identification repose sur l'absence de celui auquel l'enfant s'identifie.

Le « non » de différenciation survient dans un contexte très différent. En général, l'adulte demande à l'enfant de faire quelque chose (manger sa soupe, mettre son pyjama, se brosser les dents, dire bonjour à quelqu'un...) et l'enfant dit « non », souvent d'ailleurs en fixant du regard cet adulte qui ose ainsi se montrer exigeant. Le « non » de différenciation s'énonce toujours en présence de celui auquel l'enfant s'oppose. Classiquement, ce « non » correspond donc à la phase dite d'opposition quand le jeune enfant commence à acquérir les premiers rudiments du langage, vers seize-dix-huit mois et se prolonge volontiers jusqu'à trois ans et demi-quatre ans. On l'a vu, cette phase est une étape importante du développement, celle où le jeune enfant prend conscience qu'il est différent des autres, y compris ses parents, prend conscience que, par la magie de ce « non », il peut affirmer sa différence. Assurément il y a là un pouvoir fascinant source d'une jouissance inépuisable... Il n'y a pas de raison que l'enfant ne fasse un usage immodéré d'une si jouissive possibilité. Et l'on sait combien les jeunes enfants entre dix-huit mois et trois ans ne se privent pas de dire « non » !

Deux registres donc, l'un d'identification, l'autre de différenciation. Deux personnes aussi, un parent qui interdit, un enfant qui s'oppose. Le premier registre consiste à intérioriser une part de l'autre, dans ce cas une part limitante, et, au travers de ce processus d'intériorisation, à accepter de soumettre une partie de soi à cet autre ou, pour être encore plus précis, de mettre cette part de soi sous la protection de l'autre. Le second consiste à affirmer sa différence au travers d'une confrontation fondatrice des individualités respectives. On le perçoit assez aisément, le premier processus renvoie à une dynamique verticale de hiérarchie, le second à une dynamique horizontale d'égalité. Deux fonctions du « non » bien différentes, tout aussi importantes pour la construction du sentiment d'identité, pour un développement harmonieux de la personnalité.

Mais si ces deux fonctions du « non » sont aussi importantes l'une et l'autre pour la psychologie individuelle et la psychologie du développement

de l'enfant, en revanche, d'un point de vue culturel, les valeurs que la société leur attribue sont fondamentalement différentes. Le « non » de l'interdit renvoie assurément à l'autorité dans une composante hiérarchique, asymétrique et fondamentalement inégalitaire : l'un doit se soumettre à l'autre, l'un doit accepter la « domination » d'un autre. Cette hiérarchisation asymétrique et cette inégalité sont contraires aux valeurs culturelles ambiantes. Le « non » de différenciation renvoie au contraire à une dynamique de reconnaissance des désirs respectifs, d'affirmation de son individualité d'une part, d'égalité entre les deux partenaires d'autre part, chaque individu se mesurant à l'autre dans une logique horizontale de confrontation, tout à fait conforme à l'idéologie ambiante refusant la moindre hiérarchie (de valeurs) entre individus. Dans ce jeu social, le « non » de l'enfant gagne par KO sur le « non » de l'adulte...

Le regard de commandement

Mais si le « non » d'opposition de l'enfant ne rencontre jamais le « non » de la limite parentale, les risques sont grands de voir ce jeune enfant s'installer dans une attitude systématique d'opposition afin de pérenniser son sentiment de toute-puissance. Pour assurer cette pérennité, l'enfant a besoin de vérifier régulièrement qu'il a autorité sur la relation, ce qu'il fait quand il dit « non » en plantant ses yeux dans ceux du parent. En réalité, si ce « non » soutient l'affirmation individuelle, le partage de regard garantit le lien social, témoigne du besoin persistant de reconnaissance. Pour l'enfant, il est donc très important que le parent reconnaisse ce désir de différenciation et de temps à autre le valide.

Mais il est tout aussi important que le parent, lui, n'acquiesce pas systématiquement. À l'ego tout-puissant, à l'affirmation jouissive de son désir, la rencontre de l'autre impose une inéluctable limite : il est de l'intérêt de l'enfant d'apprendre cette limite sans trop tarder. Plus l'apprentissage sera tardif, plus il sera douloureux et aléatoire.

Dans l'éducation traditionnelle, celle qui a couru jusqu'aux années 1960-1970, le « non » n'était que partiellement pris en considération ; d'ailleurs on exigeait de l'enfant qu'il « baisse les yeux » en signe de soumission (l'autorité hiérarchique classique). Dans l'éducation actuelle, le besoin de

différenciation de l'enfant et son désir d'affirmation de soi sont parfois trop valorisés, tandis que le besoin de continuer à partager le regard est trop facilement mis au magasin des accessoires. C'est une grossière erreur, car pour l'enfant l'énoncé du « non » a autant d'importance que le partage du regard ! Comme toujours dans l'éducation, le « trop » produit ses propres toxines : à trop reconnaître ce désir de différenciation, on le transforme chez l'enfant en besoin permanent d'opposition, le regard devenant rapidement le véhicule d'expression de ce nouveau besoin. Dans les troubles oppositionnels avec provocation, le défi du regard est permanent, c'est même le symptôme principal. À propos des enfants tyranniques, ceux dont les parents déclarent qu'ils n'arrivent pas à se faire obéir, presque toujours est faite cette double constatation : « Il suffit de lui dire “non” pour qu'il le fasse », « Il ne cesse de nous défier du regard, on a l'impression qu'il le fait ⁸⁷... » Le regard autoritaire habite désormais les yeux des enfants tyrans et les parents sont parfois obligés de baisser les yeux pour ne pas déclencher la colère du tyran.

Pas plus que le parent, l'enfant ne doit avoir l'exclusive jouissance du regard de commandement. Pour rester un opérateur efficace et enrichissant pour chacun, parent et enfant, l'autorité ne peut appartenir qu'au principe régulateur de la relation, à cette idée tournée du côté de l'advenir. En ce sens, l'autorité a plus à voir avec le futur qu'avec le passé : c'est précisément dans notre société l'autorité du potentiel, ce que j'ai appelé, on l'a vu, l'autorité de l'infantile. Mais l'infantile n'est pas l'enfant : l'infantile est une disposition, une tendance, ce n'est pas un individu, une personne. Ainsi que le précise Marcel Gauchet : « Vous avez raison, il faut parler de l'autorité non pas de l'enfant mais de l'infantile. Mais qu'est-ce que cette autorité, d'un genre jamais vu, puisqu'elle ne s'incarne pas vraiment ? Les enfants n'ont pas d'autorité, mais l'infantile en a et c'est cela qui (en) rend ⁸⁸ problématique toute reconstitution . »

La question fondamentale est effectivement de savoir si l'on peut penser une autorité ne s'incarnant pas, une autorité qui soit un principe régulateur et non pas le privilège d'un seul ⁸⁹.

Que reste-t-il alors dans la « boîte à outils » parentale ?

Idole du monde moderne, le jeune enfant, armé de son narcissisme triomphant entre d'un pied assuré dans la phase d'opposition. Qui, de ses parents ou de lui, va gagner ce premier combat éducatif ? Faut-il d'ailleurs qu'il y ait un gagnant ? Et d'abord, quels sont les arguments dont chaque protagoniste dispose ?

Du côté de l'enfant, il y a en premier ce « potentiel », véritable promesse de futur qu'il ne faut surtout pas altérer. Nous en avons parlé, inutile d'y revenir. Il y a aussi ses capacités de séduction : les enfants, dès le plus jeune âge, ont appris les trucs et les ficelles qui font craquer l'adulte : petit sourire en coin, mimique de désespoir, ébauche de pleur plus ou moins théâtral, grimace adéquate... La panoplie des expressions utilisées par un bambin doué est redoutable d'efficacité. Plus fondamentalement et plus sérieusement, l'enfant a aussi la loi pour lui : la puissance paternelle a disparu (en 1970) qui imposait à l'enfant (et à sa mère) le commandement du père (système simple, hiérarchique, sans discussion mais fondamentalement inégalitaire et potentiellement injuste). À sa place l'« autorité parentale conjointe » est un substitut au maniement délicat car, bien plus que la puissance paternelle, cette dernière s'exerce « dans l'intérêt de l'enfant ». Cet intérêt, on vient de le voir, consiste précisément pour les parents à se mettre (se soumettre ?) au service du potentiel développemental de leur enfant. La dernière et récente définition de l'autorité parentale par la loi du 4 mars 2002 est sans ambiguïté⁹⁰ ! Dernier argument en faveur de l'enfant : son « non » à lui est symbolique du concept d'égalité entre individus et par extension, symbole de la démocratie. La démocratie advient par un double mouvement de reconnaissance d'égalité entre les individus et de refus d'un ordre et d'une hiérarchie imposés antérieurement.

Du côté des parents, quels sont les arguments dont ils disposent pour étayer leur « non » ? Il y a un siècle, ces arguments abondaient : le poids de la tradition (le fameux : « C'est comme ça ! ») ; la valeur positive de la transmission (restituer à ses enfants ce que soi-même en tant que parent on a reçu des siens) ; la valorisation sociale de l'autorité comme système de préservation des acquis ; la connaissance/reconnaissance du poids du passé, sa valeur d'exemple conduisant à donner aux anciens une position hiérarchique « naturelle » (selon la définition d'Hannah Arendt, la génération d'avant avait toujours autorité sur celle d'après : antériorité

valait pour autorité) ; l'inégalité statutaire homme/femme, enfant/adulte donnant au mâle une prééminence évidente, ce qui conduisait à une incarnation assez facile de l'autorité au travers de la figure du « père » (avec ou sans majuscule !) ; la puissance paternelle qui symbolisait cette prééminence et dont la principale fonction consistait à faire en sorte que l'immaturation de l'enfant se canalise et s'inscrive dans le droit chemin (à cette époque l'infantile avait une valeur négative : une tendance redoutable au désordre) ; l'enfant dès la naissance perçu comme un être immature auquel il convenait d'apporter (d'imposer) une bonne éducation, faute de quoi il risquait un développement anarchique (les images comparant l'enfant à une jeune plante menaçant de pousser de façon erratique, si on ne coupait pas les mauvais rameaux, abondaient dans le discours éducatif) ; la défiance généralisée envers les émotions, les affects et les sentiments compris comme la part la plus archaïque de l'être humain symbolisée par la sexualité qui portait précisément ce danger d'anarchie. Les parents, dans cette ambiance, se sentaient autorisés à dire « non », à interdire sans trop craindre l'excès (« S'il n'est pas content aujourd'hui, il me dira merci plus tard... »). La fameuse phrase « C'est pour ton bien » était un véritable sésame éducatif absolvant par anticipation bien des abus parentaux⁹¹. Que reste-t-il de tout cela ? Rien ou pas grand-chose ! me semble-t-il. En tout état de cause, rien qui aujourd'hui ne conserve une valeur sociale clairement positive⁹².

Et pour faire bonne mesure, du côté des adultes, l'instauration de l'égalité homme/femme et les profonds changements dans les structures de la famille sont venus complexifier encore un peu plus les choses.

Le « non » a donc été presque systématiquement retiré de la boîte à outils éducative des parents ! Avec le petit enfant, ils ont plutôt intérêt à l'exhorter et à l'encourager pour que son potentiel s'épanouisse. Avec l'enfant en période d'opposition, la société les invite à respecter cette personnalité émergente et les dissuade d'utiliser l'interdit, vite ravalé à un abus de pouvoir, un autoritarisme qui n'est plus d'époque, à un risque de perte d'amour.

Inversement le « non » de l'enfant qui par là même affirme sa singularité s'est vu doter de vertu citoyenne : l'individu existe par l'affirmation de sa différence, le « non » d'opposition est son sésame.

Entre dix-huit mois-deux ans et trois ans et demi-quatre ans, ces deux mouvements se rencontrent et se renforcent : l'affrontement est souvent douloureux aussi bien pour les parents que pour l'enfant, car plus de trente ans d'exercice de la pédopsychiatrie m'ont régulièrement démontré combien les enfants avaient aussi besoin de limites : ils s'y sentent protégés tant des autres que de leur propre pulsionnalité. Aider les parents à trouver un subtil équilibre entre ce qu'ils autorisent et ce qu'ils désapprouvent est devenu un enjeu de la parentalité contemporaine, les parents doivent y mettre beaucoup d'énergie, car le jeune enfant de son côté n'a nullement l'intention de renoncer à son trône.

La séduction paradoxale de la phase d'opposition

Cette relative mise en valeur de la phase d'opposition tant du point de vue de la psychologie individuelle que de l'idéologie sociale ambiante peut enfermer parents et enfants dans un piège redoutable. Comment ce piège peut-il se refermer ?

Voici ce jeune enfant de dix-huit mois qui veut absolument grimper seul les escaliers, celui-ci de deux ans qui veut se débrouiller seul avec sa cuillère mais n'y arrive pas, cet autre de vingt-six-vingt-huit mois qui au square veut grimper sur le toboggan des grands : tous mettent une énergie considérable dans cette velléité d'affirmation de soi. Les adultes, les parents en tout premier lieu, sont souvent touchés par cette farouche énergie qu'ils ne sont pas sans admirer. Comment cet être humain si faible, si vulnérable peut-il déployer une telle énergie, une telle volonté ? Il n'est pas exceptionnel aujourd'hui qu'ils soient fiers de cette capacité à s'opposer dont fait preuve leur enfant. Ils ne se privent pas de le dire. « Il/elle a du caractère ! Il/elle ne se laissera pas marcher sur les pieds ! » Ils sont d'autant plus fiers de cet enfant qu'eux-mêmes se sentent très vulnérables, sont dans une position sociale où ils ne peuvent pas se permettre ce genre d'opposition et d'affirmation de soi. Ainsi, plus le parent est en position de grande vulnérabilité, quelles qu'en soient les raisons, plus le risque est grand de le voir s'identifier à l'attitude de son enfant, fasciné qu'il est par la puissance de cette affirmation opposante, de surcroît chez un être humain aussi faible et vulnérable.

La manifestation symptomatique de cette fascination se traduit directement dans le comportement du parent : par exemple, tout en cherchant à limiter le refus de l'enfant, tout en disant « non » à son « non », le parent ne peut s'empêcher d'avoir un sourire en coin comme s'il n'était pas complètement d'accord avec ce qu'il dit. Ou encore, tout en disant « non », la tonalité de la voix, sa prosodie, est douce, aimable, encourageante... Les jeunes enfants sont extrêmement doués pour repérer ces contradictions parce que, n'ayant pas encore accédé à la pleine maîtrise du langage, ils se servent de tous ces indices physiques, les expressions mimiques, la prosodie ou la qualité tonique des gestes pour « comprendre » le sens de l'interaction. Or, quand l'adulte dit « non » avec un sourire aux lèvres, même si ce n'est qu'un demi-sourire, cela signifie pour l'enfant : « Je suis d'accord avec toi, tu peux continuer... »

Le piège d'une séduction réciproque peut alors se refermer entre cet adulte qui admire plus ou moins consciemment la « force de caractère » de son enfant et un enfant qui repère dans l'attitude de son parent un indice qui l'exhorte à continuer. L'arrière-plan social, en valorisant parfois outre mesure la capacité à s'opposer vient comme une fallacieuse justification de ce piège.

C'est dans ces conditions que l'enfant peut durablement persister dans sa conduite d'opposition qui devient envahissante, retentit sur sa capacité d'adaptation sociale en particulier dans le milieu extrafamilial, rencontre avec d'autres adultes, camarades de jeux, insertion scolaire, etc. Dire « oui » lui est impossible, comme une marque aliénante de soumission : sera-t-il condamné à dire « non » toute sa vie ? Pour sortir de cette phase de refus systématique il faut un jour pouvoir dire « non » à ce « non » d'opposition et de différenciation afin de s'autoriser à dire un « oui » qui soit d'engagement et pas seulement de soumission. Pouvoir, en tant qu'individu, dire « oui » implique d'avoir en partie renoncé à ce « non » systématique, d'avoir pu dire « non » à son propre « non »⁹³ ! En ce sens il faut effectivement que l'adulte ne soit pas constamment fasciné par le « non » de l'enfant, qu'il puisse y mettre une limite, lui dire de temps à autre « non ». Dès lors l'enfant pourra s'identifier à ce « non » qui a offert une butée à son propre « non » et lui en a montré les avantages...

Adolescent, il pourra un jour cesser de s'opposer pour mieux se différencier et accepter en grandissant de s'engager, de dire « oui ».

Trouble oppositionnel avec provocation

Cette butée, Fabrice ne l'a pas rencontrée, de telle sorte qu'il s'est installé dans ce « trouble oppositionnel avec provocation » (TOP) que décrit la classification américaine des troubles mentaux, le DSM :

Fabrice est un petit garçon de quatre ans et demi au développement normal pour son âge. Il a simplement les traits un peu tirés, le visage « fatigué ». Cependant, pendant tout l'entretien, il est calme, joue d'abord avec les encastrements, ébauche des jeux avec les animaux, dessine un bonhomme puis attend assez paisiblement. Il ne cherche pas à interrompre ses parents trop souvent, comme le font certains, sauf à deux-trois reprises. Il parle alors à l'oreille, plutôt celle de sa mère, de façon si faible que, ne comprenant pas ce que Fabrice veut lui dire, elle est obligée de lui faire répéter, interrompant de ce fait l'entretien avec moi. Toutefois, il ne cherche pas à s'interposer systématiquement dans l'interaction entre ses parents et moi-même, là encore comme le font beaucoup d'autres.

Très proche de son fils, la maman se rend complètement disponible lorsque Fabrice lui parle à l'oreille et éprouve en outre le besoin de répéter avec ses mots ce que son père lui dit, un peu comme si elle devait traduire les propos du père aux oreilles du fils. Dans le cours de l'entretien je lui ferai remarquer cette nécessité d'être la traductrice auprès de Fabrice de ce que dit son père, et, un peu étonnée, elle en conviendra !

Les parents consultent à l'initiative du pédiatre qui n'a pas pu examiner Fabrice après une crise d'asthme dont il est atteint, car celui-ci a refusé et a fait une colère terrible dans le cabinet du médecin, ce qui les a quelque peu surpris et inquiétés. Sans qu'ils aient véritablement de plainte sur la vie familiale, ils reconnaissent cependant que Fabrice s'oppose à toutes leurs décisions, n'a pas envie d'aller à l'école, refuse de monter puis de sortir de la voiture s'il n'est pas d'accord avec le motif de la sortie, etc. Pour l'école, il ne faut pas lui dire qu'il y va et les parents doivent faire semblant de l'emmener dans le lieu qu'il a choisi, même si Fabrice n'est pas dupe du stratagème ! Le père insiste à maintes reprises sur le fait que Fabrice « fait ce qu'il veut quand il veut », propos qui reviendront à plusieurs reprises pendant l'entretien. Les parents aiment bien les jeux de société, mais Fabrice décide de la règle de façon à être toujours gagnant. Dans ces conditions, le jeu s'arrête souvent de façon prématurée au grand regret de tous car il se met en colère s'il n'est pas en permanence le premier dans le jeu. À la maison, lorsqu'il n'obtient pas ce qu'il veut, il fait des colères, jette les objets, claque les portes, hurle : « Non je ne veux pas ça... c'est moi qui commande. » Il est parfois très agressif, en particulier avec son grand frère Gaëtan, âgé de dix ans. Il le menace volontiers, cherche à lui donner des coups de poing quand ce dernier ne veut pas se plier à ses exigences (jouer avec lui, lui prêter ses affaires, etc.)... Il existe enfin des comportements d'opposition majeurs :

– au niveau de l'alimentation avec des exigences et des caprices alimentaires multiples et incessants : il mange rarement la même chose que le reste de la famille et la maman doit le plus souvent lui faire des plats spéciaux, ce qui ne garantit pas qu'il les mange ! Récemment, Fabrice a demandé des

gâteaux mais il a voulu une boîte non encore entamée, exigeant de l'ouvrir et a refusé de la partager avec son frère ;

– au niveau du sommeil : les comportements d'opposition au moment du coucher pouvaient durer une à deux heures, mais ceux-ci se sont un peu atténués depuis que les parents ont consulté un centre spécialisé dans les troubles du sommeil à l'autre bout de la France !

– au niveau de l'habillement : Fabrice choisit ce qu'il veut mettre et, là encore, fait une grosse colère si sa mère conteste son choix quand il ne semble pas très adapté soit à l'activité envisagée, soit à la météo ;

– à l'extérieur, les parents évitent de sortir avec Fabrice dans les grands magasins parce que c'est toujours lui qui doit tout choisir et qu'il exige un cadeau (bonbon, jeu, etc.) sinon il fait une terrible colère. Quand il va avec son père chez le marchand de journaux, ce dernier précise : « On repart forcément avec quelque chose... s'il ne prend rien alors il y a une colère terrible... »

Dans ce contexte plutôt calamiteux, deux choses sont remarquables. D'une part, l'étonnante tolérance des parents et même du grand frère qui tous semblent s'accommoder sans trop de protestations de l'emprise exercée par Fabrice sur leur vie. D'autre part, ces difficultés sont strictement intrafamiliales. En effet, s'il s'oppose pour partir à l'école, comme on l'a déjà dit, quand il y entre, scolarisé en moyenne-grande section de maternelle, il semble ne pas poser de problèmes particuliers à l'institutrice. De même, du fait d'un discret trouble articulatoire, il va régulièrement voir une orthophoniste : il y prend plaisir, s'y intéresse et respecte les consignes.

Fabrice présente donc un trouble oppositionnel avec provocation relativement intense mais strictement intrafamilial.

La conversation avec les parents nous apprend l'existence d'une série d'événements de vie négatifs qui ont perturbé le déroulement de la grossesse. Tout d'abord la maman a perdu une de ses meilleures amies dans un accident de voiture ; elle a alors été envahie par une crainte de catastrophes et par des angoisses de mort : elle a fait à plusieurs reprises un cauchemar où l'accouchement se passait mal et le bébé mourait malgré la présence du papa. Elle a dû faire face tout de suite après à un conflit de famille important qui les a obligés, son mari et elle, à rompre avec une grande partie de la famille paternelle. Un mois plus tard, le père a obtenu plus tôt que prévu une mutation désirée : il a dû laisser la maman seule avec son fils aîné toute la semaine. Pendant toute la fin de la grossesse, elle s'est sentie isolée, perdue, et une dépression prénatale relativement importante s'est installée, suivie d'un blues du post-partum très important puis d'une

dépression postnatale : elle pleurait souvent, se sentait extrêmement fatiguée, accablée.

D'emblée des difficultés interactives sont apparues juste après la naissance : Fabrice pleurait beaucoup, exigeait constamment d'être collé contre sa mère qui devait le porter en permanence. Dès le début, son sommeil a été perturbé par un endormissement particulièrement difficile : Fabrice s'endormait par brèves séquences d'un quart d'heure, une demi-heure au maximum après avoir été tenu dans les bras. Mais, posé dans le berceau, il se réveillait au moindre sursaut et les parents devaient recommencer. Lors de la consultation spécialisée, on a recommandé aux parents de ne pas se précipiter auprès de lui et de le laisser pleurer un peu dans l'obscurité.

Le père, fils unique, a été élevé dans une famille d'accueil de sa naissance jusqu'à trois ans ; ses parents, qui tenaient un commerce, ne venaient le voir que de façon intermittente le week-end et encore pas toujours, selon lui. Il est en conflit avec eux et ne les voit que par intermittence. S'il a été très heureux dans sa famille d'accueil selon ses propos, il conserve de toute évidence une grande sensibilité à l'abandon et aux conflits qu'il évite au maximum. C'est la raison pour laquelle il fait tout, dit-il, pour éviter les colères de son fils.

La mère est elle aussi enfant unique, en conflit depuis l'adolescence avec ses parents qu'elle a quittés dès l'âge de seize ans après une enfance où elle a été élevée de façon rigide, parfois méchante, et a souvent été humiliée. Elle n'aime pas en parler. Elle reconnaît être habitée par une angoisse de séparation majeure avec la conviction qu'il arrivera des drames à ses enfants. Aussi a-t-elle constamment besoin de savoir où ils sont et ne se sent tranquille que si elle est avec eux. Même quand Fabrice est avec son père, elle craint constamment la survenue d'une catastrophe.

Dans les relations familiales, il apparaît évident que la maman est totalement au service de Fabrice, que le père fait tout pour éviter les colères et les conflits, et que Fabrice tire un immense bénéfice de cette angoisse de séparation dont il est l'objet. La mère est très inquiète quand Fabrice fait une crise d'asthme et de ce que pourrait lui dire le médecin quand elle va le voir : on peut penser que le refus de Fabrice de se laisser examiner est en

partie lié à ce contexte d'angoisse et en partie à son habituelle attitude de toute-puissance.

Les parents confirment leur désir de voir s'atténuer l'opposition de leur enfant, mais, comme souvent dans ce genre de consultation, ils suggèrent : « Il faudrait qu'on ait plus d'autorité ? » Il est évident qu'en raison du contexte ils en sont pour l'instant incapables ! Après avoir longuement discuté avec eux, je leur demande quelle modification ils souhaitent en premier lieu, après quoi je leur dirai ce que pour mon compte je leur suggère. Ils aimeraient pouvoir faire des courses sans que Fabrice leur fasse honte par ses colères. Je propose alors à toute la famille, y compris Fabrice qui, sollicité, accepte, de se mettre d'accord avant de partir au magasin sur la chose que Fabrice aura le droit de choisir : une seule chose, pas deux, et à la moindre protestation de Fabrice, tout le monde devra rentrer à la maison. Tous acceptent ce contrat. Ensuite, je leur donne ma propre suggestion : quand ils auront envie de faire ensemble un jeu de société, ils commenceront par déclarer que, tous, ils en respecteront la règle, « comme M. Marcelli l'a demandé ». Le père est assez étonné : puisqu'il s'agit d'un jeu, cela ne le dérange pas que Fabrice en modifie la règle. Je lui réponds que moi, au contraire, ça me gêne beaucoup, car une règle cela permet précisément de jouer sans se disputer, donc de jouer mieux et plus longtemps. Fabrice, à l'étonnement de ses parents, acquiesce à cette proposition.

Quand je les revois deux mois plus tard, les crises d'opposition sont en très nette diminution même si elles n'ont pas totalement disparu. Quand ils jouent ensemble, Fabrice exige scrupuleusement en mon nom de respecter la règle du jeu et effectivement le jeu se déroule plus agréablement. Il fait encore des colères, surtout lorsque sa mère ne lui achète pas le petit objet convenu pendant les courses. Je m'étonne alors que la maman ne respecte pas l'engagement pris, ce qui la met un peu mal à l'aise et ravit manifestement Fabrice : elle promet de mieux respecter cet accord. Puis Fabrice accepte qu'on introduise une nouvelle règle chaque jour : on convient dans l'immédiat qu'il se lavera les mains avant le repas...

Quatre mois plus tard, l'atmosphère a considérablement évolué, les parents sont très satisfaits. Fabrice semble d'ailleurs plus détendu. L'angoisse de séparation persiste évidemment mais les parents, surtout la

mère, ne sont pas désireux dans l'immédiat d'aborder ce problème de front. Je me contente de quelques conseils et leur propose de reprendre contact « à l'occasion ».

L'inconscient parental

Dans la « vraie vie » et dans les situations cliniques, il est rare que des conditions pathologiques se développent à la suite d'une unique perturbation. On retrouve le plus souvent un cumul de difficultés, comme on l'a constaté pour Fabrice : la maman a traversé toute une série d'événements de vie « négatifs » pendant la grossesse⁹⁴, les deux parents ont des relations plutôt conflictuelles avec leur famille respective, et une dépression périnatale, méconnue et par conséquent non soignée, est venue perturber les relations précoces mère-bébé. Tout cela semble expliquer pourquoi Fabrice se trouve mis dans cette position d'enfant « réparateur » dont la « toute-puissance » est renforcée par le discours éducatif des parents ; en effet, ceux-ci ont insisté à plusieurs reprises dans l'entretien sur le fait qu'il ne sert à rien de trop frustrer un enfant, qu'il est mauvais de lui refuser ce qu'il demande, d'ailleurs ils n'en ont pas envie, etc. Le réel dévouement des parents à leurs enfants, leur propre respect des autres et leur sensibilité aux émotions rendent compte du fait que Fabrice parvient encore à ne pas manifester ses conduites d'opposition en dehors du cadre familial, mais il y a fort à craindre qu'en l'absence d'intervention cela se serait rapidement produit, en particulier avec l'élévation du niveau des exigences scolaires lors de l'entrée à l'école élémentaire.

Fabrice, lui, semble plus affecté que véritablement épanoui par le climat de tension intrafamilial qu'il provoque. Une sourde culpabilité le contraint à « en rajouter » sans cesse ! C'est certainement pour cette raison qu'il a participé très activement à ces consultations et qu'il a lui-même été une « force de proposition ». Il a adhéré aux recommandations et les a suivies parfois mieux que les parents, en particulier la maman.

En effet celle-ci, on l'aura noté, ne respecte pas complètement le contrat en refusant ce qui avait été convenu, l'achat d'une bricole pacificatrice lors des courses en magasin. Pourquoi ? Peut-être a-t-elle retrouvé une identification à la rigidité éducative de ses propres parents ? Peut-être a-t-

elle mal supporté de se voir supplantée en partie par ce consultant bien impertinent qui se permet d'intervenir ainsi dans sa famille ? Peut-être a-t-elle quelque difficulté à renoncer à un rôle de victime tyrannisée par son fils après l'avoir été par ses parents ? Nul ne le saura jamais, pas même cette maman, l'inconscient ayant plus d'un tour dans son sac ! Mais l'important est qu'elle aussi a fait le pari du changement, ce qui a pu dégager toute cette famille du lien de provocation dans lequel ils s'enfermaient tous et qui risquait de piéger durablement l'enfant.

Quand les parents réagissent ainsi relativement vite, avant cinq-six ans, l'évolution est en général assez favorable. En revanche, le changement est de plus en plus difficile à obtenir avec le temps et nécessite alors le recours à des traitements plus lourds (psychothérapie individuelle et familiale) ou à des aménagements de vie tels qu'une séparation avec mise en internat scolaire ou thérapeutique, selon la gravité des troubles du comportement qui ne manquent pas d'apparaître vers huit-neuf ans.

Noé, garçon de sept ans et demi à la mine assez éveillée, écoute attentivement ce que dit sa mère, laquelle évoque la turbulence, l'agitation incessante et le refus d'obéissance de son fils. Il ne cesse de la provoquer, allant jusqu'à l'insulter (grosse vache, salope...) et la faire pleurer. Le lendemain, il lui dit parfois : « C'est bien fait, je t'ai fait pleurer... » À l'école, il est décrit comme instable avec des difficultés d'apprentissage centrées sur la lecture et redouble son CP. Dès la mise à la maternelle, des problèmes d'adaptation ont été signalés à la maman : instabilité importante, refus d'obéir et de respecter les consignes, agressivité envers les autres enfants tout comme envers son aîné à la maison – les conflits sont incessants entre les deux frères.

La maman met rapidement en avant son immense sentiment de culpabilité car, dit-elle, ayant déjà un fils aîné, elle souhaitait vivement une fille pour cette seconde grossesse. Très déçue d'apprendre qu'elle attendait un garçon, elle a eu un mouvement de rejet violent et intense dont elle s'est rapidement sentie coupable. Elle n'a investi cette grossesse que très progressivement et reconnaît avoir traversé une dépression prénatale assez importante. À la naissance de Noé, elle s'est consacrée à lui sans réserve et le développement précoce a été tout à fait satisfaisant, ce qui l'a rassurée. Mais elle reconnaît qu'elle « n'a aucune autorité » sur Noé : il obtient toujours d'elle tout ce qu'il veut, contrairement à ce qui s'est passé avec l'aîné. Le papa est peu motivé pour cette démarche de consultation car il pense que tous ces problèmes sont « de la faute de sa mère » qui se laisse

faire par Noé et lui pardonne tout ; lui-même n'a pas de souci avec son fils : en effet, Noé aime bien être avec son père, l'aide dans son travail et s'occupe avec lui des animaux de la ferme...

On le constate, la situation de Noé est déjà plus compliquée que celle de Fabrice. Manifestement, Noé mène sa mère « par le bout du nez » pour utiliser une expression triviale mais non dénuée de pertinence dans le cas présent. Incapable de donner une limite à son fils du fait de sa propre culpabilité, elle accepte en outre les insultes et les humiliations, incapable de réagir autrement qu'en pleurant puis en projetant cette culpabilité sur son fils. Elle n'est pas soutenue par le père de Noé qui lui-même tient à son égard des propos dévalorisants. Noé paraît être à peu près contenu par la relation à son père mais, en revanche, à l'école, en face des institutrices, il reprend les mêmes attitudes qu'avec sa mère et met ainsi sa scolarité en péril !

La phase d'opposition

Sortir de la puissance fascinante et séductrice du « non » n'est pas toujours facile, même quand l'adulte ne se sent pas particulièrement vulnérable car les enfants insistent parfois tellement, semblent si malheureux ou menacent tant de faire une « grosse colère » que l'adulte est régulièrement tenté de céder ! Voici l'exemple de ma petite-fille Noémie, âgée de vingt-six mois, en pleine phase d'opposition, qui ne cesse de vouloir tout faire par elle-même et de dire « non » à tout.

Je l'emmène au square avec ses deux sœurs aînées, l'une de neuf ans, Camille, l'autre de quatre ans et demi, Fanny. Après avoir joué avec Fanny dans l'espace réservé aux plus jeunes enfants, Noémie va rejoindre Camille qui a grimpé dans les jeux de son âge, passe dans un tunnel puis se laisse glisser le long d'une barre métallique jusqu'au sol... Noémie veut alors faire comme Camille et du haut du plateau sur laquelle je l'ai aidée à se hisser cherche à saisir la barre qui est bien trop loin. Je lui dis que ce n'est pas pour elle, que c'est dangereux et qu'elle est trop petite. Mécontente, mais aussi manifestement blessée par cette impuissance, elle se penche pour saisir le haut de la barre en me regardant. Touché par cet appel, je finis par l'aider encore : je la soutiens pour qu'elle saisisse la barre, l'aide à serrer ses jambes autour d'elle et la retiens doucement en lui permettant de glisser jusqu'en bas. Elle me regarde triomphante et heureuse. Elle court rejoindre Fanny...

Quelques minutes se passent jusqu'à ce que toutes les deux reviennent vers ces jeux de grands, Fanny entreprenant de grimper sur le toboggan par l'envers, c'est-à-dire par la descente en se tenant par les bords : elle est heureuse de me montrer qu'elle y arrive sans difficulté alors que je venais de lui dire

de faire attention. Aussitôt Noémie veut faire de même mais bien évidemment elle n'y arrive pas ! J'essaie de l'en dissuader mais elle insiste et finit par pleurer. Encore une fois je l'aide, la soutenant, ce qui lui permet de parvenir jusqu'en haut puis de descendre très tranquillement ce toboggan des « grands » avec une jubilation évidente...

Il est l'heure de rentrer. Camille qui connaît le chemin est déjà partie devant avec mon accord. Fanny court et Noémie la suit jusqu'au perron de la grande maison à l'entrée du parc. Une rampe métallique y a été installée pour les handicapés : Fanny s'y précipite, monte et descend en tapant des pieds, suivie bien entendu par Noémie. Elles font beaucoup de bruit et je les invite sans grand succès mais sans trop de conviction à cesser. Une employée municipale se penche alors à la fenêtre et me demande plutôt gentiment que mes petites-filles arrêtent car ils ont déjà reçu plusieurs plaintes du voisinage à cause de ce vacarme. Fanny obéit aussitôt et se dirige vers la sortie, mais Noémie n'est pas du tout de cet avis ! Elle refuse, insiste, cherche à passer entre mes jambes puis sur les côtés du plan incliné, proteste, fait la moue, se montre enjôleuse, recommence... Bref, malgré toutes mes « explications », elle ne veut rien entendre, n'accepte pas de me donner la main, se sauve, revient de façon insistante vers la passerelle... À bout d'arguments je la prends sous le bras et la dépose un peu plus loin sur la pelouse. Elle n'est pas seulement en colère, elle semble aussi profondément triste et blessée. C'est manifestement douloureux pour elle que de devoir renoncer à ce qu'elle avait envie de faire ! Elle cherche à repartir vers le lieu interdit et je dois à deux-trois reprises la saisir pour la redéposer sur la pelouse, ce que je fais en forme de jeu, lui disant que je vais la jeter par terre tout en la laissant glisser tête la première sur la pelouse. Elle se prend au jeu, se calme, avise sa sœur et la rejoint. On rentre tous les trois tranquillement à la maison...

En chemin, j'explique quand même calmement à Noémie qu'elle ne pouvait pas continuer à faire ainsi du bruit car « la dame a dit que cela dérangeait les voisins ». Pour mettre fin à une telle obstination chez l'enfant, la tentation du recours à la force est grande, je l'ai d'ailleurs utilisée en prenant Noémie sous mon bras, toutefois sans jamais la menacer. Que s'est-il passé ? À deux reprises, Noémie a été confrontée à une limite dans son désir d'être grande, de faire comme ses sœurs ; à deux reprises, elle a refusé la limite qui s'imposait et, d'une certaine façon j'ai été « séduit » par ses tentatives maladroites mais touchantes. Par deux fois, son insistance a payé, ce qui a renforcé son plaisir et son sentiment de triomphe. Mais, la troisième fois, il a fallu céder, alors même qu'il n'y avait aucun obstacle physique ou matériel et qu'il s'agissait d'un pur interdit social : ce fut d'autant plus douloureux.

Certes, j'aurais pu laisser Noémie continuer à faire son amusant vacarme jusqu'à ce qu'elle se lasse elle-même. Mais cela aurait pu prendre du temps et aurait assurément disqualifié une limite sociale assez compréhensible – d'autant, j'en suis convaincu, que Noémie avait parfaitement compris la remarque de l'employée municipale. Le pédopsychiatre que je suis a considéré qu'on risquait de ne pas rendre service à Noémie en passant outre

à cette demande, même si le citoyen que je suis considérerait que cette rampe métallique était bien tentante pour les enfants et que c'était d'une stupidité provocatrice que de l'avoir ainsi placée juste à la sortie d'un parc pour enfants !

Quoi qu'il en soit, dans cette séquence, Noémie utilise tous les arguments possibles pour parvenir à ses fins, pour me faire céder, pour « m'avoir », comme le dit si bien la langue commune : le piège, les filets, la nasse de la séduction sont bien là. Il faut à l'adulte beaucoup de patience, de détermination et de maîtrise de soi pour y « résister » ! Aujourd'hui le recours à la violence, main levée, menaces, fessée même « symbolique », est réprouvé et le pédopsychiatre que je suis est pleinement d'accord avec cette réprobation, comme on le verra dans les chapitres suivants. Mais, alors, que reste-t-il à l'adulte ? Dans le cas présent, j'ai recouru à la force physique « tranquille » en contraignant Noémie puisque je l'ai prise sous mon bras, mais pour détourner sa colère et pour nous dégager l'un et l'autre de cette contrainte, j'ai proposé à la fillette un « jeu » susceptible de lui plaire : la séduction nous a rattrapés !

Notes

85. R.A. Spitz, *Le Non et le Oui*, Paris, PUF, 1963.

86. Au passage, les théoriciens de l'enfance pourraient s'interroger peut-être plus qu'ils ne le font sur cette équivalence : pourquoi interdire équivaut à agresser ? D'où vient cette quasi-équivalence culturelle ?

87. Le regard parental étant dénué d'autorité, les parents ont souvent pour solution de recourir à la contrainte physique : ils poursuivent l'enfant pour l'attraper, ils utilisent la force et parfois les menaces de coups... Cette soumission par la contrainte durera tant que l'enfant est le plus faible, mais elle risque de s'inverser avec l'éclosion de la puberté et la force nouvelle qui habite le corps de l'adolescent.

88. Communication personnelle

89. Voir : D. Marcelli, « L'autorité de l'infantile : pour une nouvelle gouvernance familiale », *La Lettre de la psychiatrie*, 2, 3, 2006, p. 104-109.

90. « L'autorité parentale est un ensemble de droits et de devoirs *ayant pour finalité l'intérêt de l'enfant*. Elle appartient aux père et mère jusqu'à la majorité de l'enfant ou l'émancipation de l'enfant pour le protéger dans sa sécurité, sa santé, sa moralité, *pour assurer son développement dans le respect dû à sa personne*. Les parents associent l'enfant aux décisions qui le concernent selon son âge et son degré de maturité » (c'est nous qui soulignons).

91. L'injuste et excessive disqualification de l'autorité pendant toute la seconde moitié du XX^e siècle a commencé par une dénonciation tout à fait justifiée et salutaire des excès d'autoritarisme que cette antienne cautionnait systématiquement. L'ouvrage d'A. Miller, *C'est pour ton bien. Les racines de la violence dans l'éducation* (Paris, Aubier, 1984) est une illustration caricaturale de cette ambiguïté où l'autorité fut rejetée en même temps que l'autoritarisme : le bébé jeté avec l'eau du bain !

92. Pour éviter tout malentendu il convient de préciser que ce type d'éducation pouvait avoir et avait très souvent des effets extrêmement nocifs sur l'enfant, par exemple sous forme d'inhibitions assez graves ou de souffrances névrotiques majeures. Il n'est pas souhaitable d'y retourner !

93. « Consentir, c'est avoir considéré la possibilité du refus, puis avoir refusé de refuser. C'est avoir donné au oui l'épaisseur du non qu'il a nié... Tout véritable oui contient la négation de son contraire. Un véritable oui n'est pas une alternative au non : c'est un oui qui a fait retour sur le non, qui le submerge, qui le prend en compte et le dépasse. La noblesse du consentement, c'est l'affirmation implicite de la négation d'une négation, du refus d'un refus. » J.-C. Ameisen, in *Éthique, médecine et société*, E. Hirsch (dir.), Paris, Vuibert, coll. « Espace éthique », 2007, p. 22.

94. Cela est loin d'être exceptionnel et les jeunes femmes enceintes sont très souvent confrontées à ce type d'événement durant une grossesse, ce qui en fragilise le déroulement.

7.

Chatouilles et surprises, un jeu de séduction pas si innocent !

Les doigts montent doucement sur le ventre, s'attardent à la base du cou puis la cadence s'accélère, ils se font insistants au creux du cou et déclenchent les rires du bébé. La maman regarde son bébé, sourit puis recommence. Cette fois le bébé attend la chatouille, il s'y prépare, regarde sa mère avec des yeux brillants d'un contentement anticipé. En général, la maman recommence une ou deux fois son manège et bébé a vite compris : il observe maman, sent le guili des doigts qui montent et se prépare à être chatouillé. Mais soudain, la main, les doigts ne surgissent pas là où bébé s'y attend : c'est l'autre main, d'autres doigts qui subrepticement venant de l'autre côté le chatouillent à un endroit imprévu, là où bébé ne s'était pas préparé ! Avec un air surpris, perplexe et un peu désesparé, il regarde maman, laquelle rit très fort et semble heureuse du tour qu'elle vient de jouer ; devant l'air étonné de son bébé, elle le serre dans ses bras et lui lance, contente de ce qui vient de se produire, un « J't'ai eu ! » triomphant. Elle semble heureuse de l'avoir surpris, de l'avoir « eu » comme dit le sens commun, et le bébé, de son côté, passé l'instant d'une fugace perplexité, semble lui aussi ravi du tour que sa mère vient de lui jouer.

Pour d'autres mamans, le jeu de chatouilles et de surprise paraît s'organiser autour d'une variation de rythmes : après deux-trois chatouilles identiques, au moment où le bébé commence à bien anticiper leur surgissement, les doigts ralentissent, la chatouille traîne tout comme la voix de la maman qui s'accorde au tempo de ses doigts. Frétilant et impatient, bébé comprend vite que la prochaine chatouille sera retardée de deux ou trois secondes. Mais celle-ci vient encore un peu plus tard. Alors bébé a compris : il s'apprête à prendre son temps puisque le jeu consiste à différer

chaque fois d'une ou deux secondes supplémentaires la montée des chatouilles (les bébés ont assurément une grande compétence pour tout ce qui est des minimales variations de rythme). Mais voilà que soudain, au moment où il s'y attendait le moins, les doigts bondissent dans son cou : là encore bébé semble être saisi d'étonnement, paraît traverser un état d'incertitude mais il regarde intensément le visage de sa mère et celui-ci sourit, exprime le contentement et le plaisir, ce que confirme la voix de la maman qui d'une prosodie canaille lui dit de nouveau : « J't'ai bien eu ! », en même temps qu'elle se rapproche du visage du bébé, l'enlace, le serre contre elle et l'embrasse... Rapidement, le bébé en redemande : il cherche du regard sa mère, se trémousse et veut que le jeu continue : encore un tour⁹⁵ !

Nombreuses sont les mères qui jouent ainsi à ces jeux de surprises et de tromperies avec leur bébé, le plus souvent après le bain, au réveil, avant la promenade... À quoi servent ces jeux ? Comme le précise Daniel Stern⁹⁶ : apparemment à rien, ni à nourrir l'enfant, ni à le soigner, ni à son sommeil, ni même à « l'éduquer ». Ils n'ont pas d'autre objectif pour la mère que d'être avec son bébé et de dérober des moments de plaisirs partagés. Ils se produisent quelque temps après la naissance, dès l'âge de deux-trois mois mais se déploient pleinement au cours du second semestre de la vie, entre six et quatorze-seize mois, précisément à cet âge où le bébé semble si avide de s'approprier l'attention de l'autre (voir chapitre 5). Ils s'atténuent pour disparaître peu à peu avec le développement de la motricité, en particulier de la marche, d'une part, et celui du langage d'autre part.

Pourquoi toutes les mères aiment-elles ainsi jouer à ce genre de jeu avec leur bébé, jeu où il s'agit de créer une règle, de la faire comprendre et de la partager avec le bébé, mais dès que celui-ci semble l'avoir comprise, de tromper le bébé et le surprendre ? C'est la question qu'on peut, qu'on doit se poser dans ce qui apparaît comme un rapport de séduction où cette fois c'est l'adulte qui attire à lui son bébé, qui cherche à le séduire et non plus, comme nous l'avons décrit précédemment, le bébé qui cherche à capter le regard parental.

Retour à la séduction originaires

La séduction imprègne la relation amoureuse : on ne peut aimer que si l'on accepte d'être séduit, que si on en prend le risque, celui de se « faire avoir ». S'il y a une surprise dans les relations humaines, c'est souvent le surgissement imprévu de l'amour... Le scénario est-il écrit d'avance et, dans ce scénario de la séduction, les jeux de chatouilles et de surprise de la petite enfance ont-ils leur mot à dire ? La séduction est volontiers inscrite dans la relation entre un adulte et un enfant : la relation mère-bébé en est le paradigme. Et le modèle de la séduction ne se dévoile-t-il pas sous nos yeux au travers de ces jeux de surprise et de tromperie avec l'énigme qu'ils véhiculent ?

Il ne s'agit évidemment pas ici d'une séduction sexuelle au sens premier du terme, pas plus que d'une séduction traumatique même si, comme on l'a vu, le bébé traverse un moment de flottement, d'incertitude lorsqu'il est surpris. En revanche on a affaire ici de façon incontestable à ce qu'on nomme une séduction précoce, voire une séduction originaire selon les termes de Jean Laplanche⁹⁷. Rappelons que, selon Freud, la séduction précoce est inscrite dans la logique de la relation de soin entre la mère et son bébé. Mais si, dans cette séduction précoce, le bébé est bien séduit par les soins maternels, la mère apparaît comme une technicienne du soin dénuée de désir et d'inconscient. C'est, dit Laplanche, la limite de cette théorie : ce qui le conduit à décrire la « séduction originaire », laquelle repose sur l'asymétrie fondamentale des rapports entre un adulte qui en sait nécessairement plus et un jeune enfant qui en sait nécessairement moins.

Car, dans la relation de la mère avec son bébé, un troisième larron s'introduit : l'inconscient maternel. Cet inconscient fait commettre à la mère, parfois à son insu, sur le modèle des actes manqués ou des lapsus, des choses, paroles, actes ou simplement pensées, désirs que le bébé ne peut comprendre : il ne dispose évidemment pas de l'appareil psychique nécessaire à une mise en représentation de ces « actes manqués », traces qui ne peuvent prendre sens mais qui s'inscrivent néanmoins sous forme de « messages énigmatiques ». Il s'efforce alors de décrypter ces messages énigmatiques dans l'ensemble du comportement maternel et de l'adulte en général, sur le visage, les mimiques, à travers la prosodie, les paroles, dans la cinétique des gestes et la fluidité du tonus de son partenaire : que peut-il bien lui vouloir ? S'il en comprend une partie (une partie bien plus

importante qu'on ne l'a longtemps cru), une autre lui échappe nécessairement, comme d'ailleurs elle échappe aussi en grande partie au conscient de l'adulte.

En dehors de l'acte d'allaitement lui-même, au cours duquel la jeune mère peut éprouver une jouissance consciente, la grande majorité des soins primaires ne mobilisent pas directement chez elle ces affects de jouissance qui sont souvent recouverts par la sollicitude ou par l'inquiétude. S'il y a des messages énigmatiques dans l'ensemble du comportement maternel concernant les soins primaires, c'est bien évidemment à l'insu de la mère elle-même. Selon Laplanche, ces messages apparaissent alors comme des actes manqués, des lapsus relationnels, un « manquement », un raté véhiculant un sens refoulé.

En revanche, concernant les besoins affectifs de l'enfant, la capacité à prendre soin de ses besoins émotionnels, une profonde révolution s'est opérée en quelques années, rendant les mères et les pères bien plus attentifs qu'ils ne l'étaient auparavant. Il n'est pas question de dire ici que les parents de jadis y étaient indifférents mais, quand ils y répondaient, c'était souvent avec parcimonie, voire avec le sentiment de déroger à la règle. Ne disait-on pas qu'à trop répondre aux demandes de l'enfant, on risquait de le rendre exigeant et même capricieux, qu'à trop le caresser – surtout si c'était un garçon – on pouvait l'amollir, le rendre trop sensible... ? Il y avait toujours un écart entre la demande du jeune enfant et la réponse socialement admise de l'adulte.

Cet écart tend à s'estomper aujourd'hui et le souci des parents, dans ce domaine précis des soins relationnels et affectifs, serait plutôt de répondre le mieux possible et dans la plus grande adéquation aux sollicitations de l'enfant. Est-ce pour cette raison qu'ils éprouvent ce besoin de jouer aux jeux de chatouilles ? En effet, on peut rapprocher le « manquement » provenant de l'inconscient maternel de celui que nous venons de décrire dans la structure du jeu de surprise, manquement qui se caractérise par l'écart entre ce que le bébé attend et ce qui advient, entre la place anticipée de la main maternelle et son surgissement inopiné dans un autre endroit du corps, à un autre moment que celui attendu : dans ces jeux, cet effet de manquement est volontaire et conscient chez la mère même si, à l'évidence, elle n'en connaît pas les raisons.

Métis derrière le jeu

Revenons aux interactions de jeux entre la mère et son bébé. Où situons-nous ces jeux de surprise dans l'espace de séduction entre mère et bébé ?

De ce point de vue, ils auraient dû attirer plus qu'ils ne l'ont fait l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux conditions du développement psycho-affectif. Lorsque la mère a envie de jouer avec son bébé, elle sait qu'elle va y prendre plaisir : ce bébé est le sien, il est à elle, il est pour elle, elle souhaite, comme dirait le sens commun, « en profiter » ! Elle le cherche du regard, est attentive à le savoir disponible, mais lui ne sait pas encore ce qui va lui arriver. Il y a dans cette séquence comme un parfum de séduction infantile, une préforme d'un abus sinon sexuel du moins de position dominante. Quand le jeu commence, la main de la mère stimule le corps de l'enfant et si ce jeu ne procède pas à proprement parler des soins du corps, il participe en revanche de façon patente à l'érogénéisation de ce corps sur le modèle proposé par Freud. Certes, ce n'est pas l'« organe génital » que la mère stimule à travers ces jeux de chatouilles, de bisous, de petites lècheresses ou suçotements, mais l'ensemble du corps et la peau en particulier. Ces jeux-là apparaissent bien comme les prototypes d'une séduction précoce par les sensations de plaisir que la main ou la langue de la mère répand sur le corps de son bébé.

Mais la mère n'est absolument pas consciente de leur dimension sous-jacente très puissante : en effet, par le moment d'engagement puis de montée tensionnelle, par la période de relative incertitude sur le tempo ou le lieu du surgissement, par la surprise qui vient de l'autre et le sentiment de « s'être fait avoir », par l'embrassade heureuse qui clôt la séquence, la structure de ces jeux ressemble fortement à une sorte de « scène sexuelle » inconsciente pour la mère autant que son bébé. La séduction n'est pas loin ! Ces jeux de surprise nous paraissent en figurer un condensé dans lequel on trouve de l'infantile, du précoce et de l'originnaire : ne seraient-ils pas un point de passage obligé comme trace scénarisée du rapport à l'autre ?

Mais quel message la mère, à son corps défendant, livre-t-elle à son enfant ?

On l'a vu au début de cet ouvrage, dans le français du XII^e siècle, séduire signifiait emmener à l'écart, mettre à part, c'est seulement dans le cours du

xviii^e siècle que le terme séduction a dérivé vers son sens actuel, « moyen de plaire ». Quand la mère tire son enfant « à l'écart », quand elle joue à le surprendre et le tromper, quand elle lui propose l'énigme de ces jeux de chatouilles, n'est-ce pas pour l'éloigner des chemins de la socialisation et l'enclorre avec elle dans un lien dyadique ?

Mais encore : dans ces moments d'intimité où la mère se retrouve seule avec son enfant, ces moments où elle n'est pas accaparée par une tâche liée aux soins du bébé, et où elle se laisse aller à ces échanges riches en émotions, affects et plaisir et qui baignent dans un accordage affectif intense, non seulement, elle ne joue pas seulement à créer des règles puis à les violer. Elle le fait en exprimant une mimique, une prosodie qui a tout de la feinte ou de la tromperie : expressions de faux étonnement ou fausse surprise, froncement de sourcils faussement préoccupé, fausse voix inquiète, fausse colère, faux désir de dévoration, fausses grossièretés, etc. Quel théâtre relationnel énigmatique pour le bébé ! Quelles sont les significations possibles de toutes ces expressions en grande partie fallacieuses d'affects ?

Lorsque la mère joue avec son enfant, elle sait, elle, qu'elle le fait pour son plaisir et pour rien d'autre. Elle ne peut alors justifier ni masquer son éventuelle jouissance avec ce bébé au nom des soins du corps : par cette « activité », elle se découvre dans son plaisir, voire dans sa jouissance relationnelle, mais elle se doit de le cacher à son bébé comme elle se le cache en partie à elle-même. Cette dissimulation, encore une marque de Métis (voir chapitre 1), la protège et protège le bébé d'un excès de jouissance qui pourrait devenir traumatique. Cette dissimulation transforme aussi les messages que la mère adresse au bébé, transformation-traduction qui les rend énigmatiques à l'enfant : « Mais que me veut-elle ? » semble dire le visage du bébé concentré sur les mimiques et la prosodie de sa mère... Rapidement, il saura qu'elle veut jouer, même s'il ne sait pas encore ce que le jeu recèle. L'énigme dans les jeux interactifs mère-bébé permet donc à la mère de prendre du plaisir « sans en avoir l'air » et nous avançons l'idée que l'ambiguïté du message transmis à travers le bloc « mimiques-prosodie-mots-affects » caractéristique de l'interaction ludique permettra précisément les jeux ultérieurs de glissements métaphoro-métonymiques si importants dans le domaine des émotions et des affects.

La liberté de différenciation

Enfin, à propos de cette surprise qui prend l'enfant au dépourvu et dont la mère se réjouit ouvertement en lui déclarant : « J't'ai eu ! » et qu'il décrit minutieusement, Daniel Stern déclare : « L'énigme – le jeu de variations temporelles qui contrôlent l'état du bébé – a été résolue, et la mère et l'enfant ont partagé un moment merveilleux⁹⁸. » Même si Stern semble considérer l'énigme d'un point de vue surtout cognitif, nous considérons, nous, que rien n'a été vraiment résolu et que l'énigme reste entière pour le bébé : certes, il sait qu'il « s'est fait avoir » ; certes il « apprend » que l'excitation peut parvenir à sa résolution ; certes, il fait l'expérience qu'il peut être plaisant de se faire avoir, mais il continue d'ignorer la nature exacte de tout cela.

Pourtant, en surprenant son enfant, la mère lui a donné des clefs précieuses : elle lui a montré comment fonctionne l'énigme. Elle lui en a révélé les ressorts à défaut de l'énigme elle-même. Ainsi, grâce à la surprise, ce n'est pas l'énigme que l'enfant peut comprendre, mais sa structure : le jeu de tromperies, de décalages, de manquements, ce jeu de glissades d'un point à un autre, ces effets de transcription-traduction toujours susceptibles de vous prendre au dépourvu, de vous avoir ! En jouant ainsi avec son bébé, la mère lui ouvre le chemin de la *métis* humaine, ce monde qui ouvre à la communauté des émotions et des affects.

Elle le dégage en même temps de la menace d'une emprise relationnelle potentielle car, en le surprenant de la sorte, elle inscrit entre elle-même et lui un espace de différenciation dont ce dernier peut prendre conscience grâce, précisément, à l'effet de surprise. L'autre n'est pas toujours là où on l'attend ! Le monde n'est pas toujours comme on aimerait qu'il soit et ce qui arrive n'est pas toujours ce qu'on attend ! Il faut arriver à tolérer cet écart, faire en sorte qu'il ne soit pas persécuteur.

En réalité, en créant une attente, en jouant au moment ultime à « tromper son bébé », sans le savoir, alors même qu'elle lui dit « J't'ai eu », c'est elle aussi qui se fait avoir parce qu'elle introduit une différenciation entre elle et lui – une différenciation qui n'est pas une perte, un abandon mais au contraire la « surprise d'une rencontre » Pour jouer avec son bébé à ces jeux de chatouilles, de surprise et de tromperies, la maman doit être

suffisamment sûre d'elle-même, suffisamment tranquille, ne pas avoir peur de la réaction de son bébé, ne pas craindre cet effet de manquement. Elle lui dit implicitement : « Tu sais, mon chéri, je ne serai pas toujours là où tu m'attends. » Elle accorde en quelque sorte à son bébé la liberté de la différenciation. Pour cette raison, les mères en grande difficulté, gravement carencées dans leur propre enfance ou profondément déprimées, ou encore les mères avec d'importants troubles psychotiques de la personnalité sont le plus souvent incapables de jouer à ces jeux, soit parce qu'elles ne peuvent pas prendre le risque d'introduire cet écart entre elles-mêmes et leur bébé, soit parce que ce type de jeu est trop angoissant.

Il y a nécessairement, effectivement, de la séduction entre la mère et son enfant : séduction précoce éprouvée par la mère dans les soins qu'elle procure au corps de son bébé mais dont elle se protège en justifiant de cette nécessité, séduction inconsciente et originaire dans laquelle elle-même est prise « à son corps défendant » par les messages énigmatiques qu'elle adresse à son bébé, mais qu'elle peut continuer d'ignorer quand son inconscient lui laisse une paix suffisante, séduction enfantine dans le jeu érotisé auquel mère et bébé tacitement s'adonnent, mais qui grâce au masque trompeur du jeu peut introduire un espace de différenciation entre les deux partenaires dans la relation précoce. Et c'est cette différenciation qui leur permet de se dégager de la potentielle puissance attractive de cette séduction précoce, originaire et ontologique : le jeu introduit la différence et fait prendre conscience du lien. Cette prise de conscience est salvatrice : elle rend aux deux protagonistes une part de liberté.

Une mise en scène sexuelle

Deux personnes qui ensemble prennent plaisir à s'exciter en faisant des choses qui participent à cette excitation et la soutiennent, une tension qui monte peu à peu, puis soudain, comme venant par surprise, l'acmé d'un plaisir qui apporte la détente, résout la tension, suivie d'un bien-être au cours duquel ces deux personnes en profitent pour se serrer l'une contre l'autre : tel est le tempo de la relation sexuelle. Tel est aussi le tempo de la relation de jeu entre la mère et son bébé au cours des premiers mois, en

particulier avec les jeux de chatouilles et de tromperies. Cette analogie a-t-elle un sens ?

Deux partenaires dont l'un, la mère, est apparemment plus actif que l'autre, le bébé, se stimulent et s'excitent. Si on est attentif aux regards de celui qui semble subir, on se rend vite compte qu'il est un partenaire plus actif qu'on ne le croit de prime abord : ses regards, l'ouverture de son visage (les yeux grands ouverts, les sourcils relevés, la bouche entrouverte et la langue en légère protrusion : tous signes d'un engagement relationnel intense), ses trémoussements, son excitation motrice, relancent le plaisir pris par celui qui agit à maintenir ainsi l'excitation de l'autre. Un échange intense d'émotions et un climat de plaisir semblent baigner cette phase de montée tensionnelle que Daniel Stern a décrite comme l'expression d'un « accordage affectif » : les deux partenaires sont très proches l'un de l'autre dans un état de communion d'émotions. L'excitation monte et pourrait devenir débordante ou traumatique si elle ne prenait fin bientôt. Alors, un événement, sinon imprévu, du moins surprenant, semble venir de l'extérieur, créant une césure temporaire, un temps de suspens qui prend à l'improviste l'un d'eux. Ils se regardent dans les yeux, se mettent à rire, l'excitation décroît, ils s'embrassent et se détendent.

Quelle expérience vient de faire le bébé ? Que l'excitation est quelque chose qui se partage ; que la résolution de l'excitation vient nécessairement de l'extérieur et pas de soi ; que « se faire avoir » n'est pas une catastrophe, au contraire, c'est même une des expériences fondamentales de l'être humain ; que, malgré l'intense communion des émotions, vient toujours un moment où cela cesse ; que cette fin prend souvent le sujet par surprise et qu'il a le sentiment de ne pas en être le maître, c'est « l'autre » qui en a les clefs ; que cet abandon de soi et cet appel à l'autre contiennent les éléments du paradoxe relationnel : nos émotions les plus intimes et les plus privées ne viennent pas de nous mais de l'autre et cet état de dépendance, il nous faut l'accepter ; que la dimension de la subjectivité se fonde au travers de la perception de cette altérité.

Les jeux de surprise représentent pour l'enfant une véritable mise en scène sexuelle. Allant plus avant, nous pensons que ces jeux lui permettent de résoudre sa tension, son excitation et qu'ils sont en quelque sorte l'« orgasme » de l'enfant. Quand il est très jeune, chez le bébé ou l'enfant

d'avant le langage, il n'y a guère que deux manières de faire cesser la tension ou l'excitation : la voie de l'apaisement, la voie de la surprise. L'apaisement constitue le moyen habituel dans tout ce qui concerne les besoins physiologiques du jeune enfant : l'alimentation, le sommeil essentiellement, mais aussi le besoin d'être changé, lavé, etc. Cet apaisement est en lien avec la satisfaction des besoins et leur assouvissement. À l'opposé, la surprise est le moyen de mettre un terme, un temps en suspens à l'excitation qui surgit dans les interactions proximales, les échanges affectifs intenses : après le bain, un peu avant le repas, la mère s'amuse à augmenter le niveau d'excitation de son bébé, à lui faire vivre et éprouver des émotions contrastées, mais elle est aussi vigilante à ne pas dépasser un seuil qui serait susceptible de désorganiser le bébé. C'est pourquoi, après l'avoir excité, il faut le calmer, et le meilleur moyen de suspendre la montée de l'excitation, c'est la surprise. L'apaisement conforte l'assise narcissique de l'individu grâce à la satisfaction de ses besoins physiologiques, l'excitation inscrit le même individu dans la relation à l'autre, et la surprise est ce qui permet de ponctuer cette relation.

De ce point de vue, le scénario de la surprise peut être compris comme une sorte de formatage pour la pulsion sexuelle. Il représente l'armature qui se met en place dès l'enfance du scénario génital du futur adulte. Ce n'est ni l'histoire ni le script qui sont inscrits dans les traces mnésiques mais l'armature de ce script, c'est-à-dire la ponctuation, la prosodie.

Dans le rapport entre un adulte et un enfant, la dimension de l'excitation est susceptible d'apparaître rapidement pour peu que cet adulte commence à jouer avec l'enfant ; alors la surprise est ce qui vient « couronner » la relation, donnant une limite et un terme heureux à cette relation excitante. Par sa structure et son tempo, ce type d'échange ressemble à une scène sexuelle, ce dont ni l'adulte ni l'enfant n'ont conscience. Mais, au cours de ces séquences, un script relationnel peut s'inscrire dans l'inconscient de l'enfant, le préparant en quelque sorte à vivre ultérieurement de façon satisfaisante une sexualité d'adulte où les surprises ne manqueront pas. En particulier celle-ci : l'éprouvé orgasmique survient très souvent comme une surprise au moment où le sujet accepte le risque de se « laisser aller » et ne cherche plus frénétiquement à provoquer des sensations ! Le scénario de la surprise que chacun porte en soi au travers du souvenir confus de ces jeux

innocents, de ce plaisir à la surprise de l'enfance, permet à l'adulte de prendre le risque de « se faire avoir », c'est-à-dire le risque de la séduction.

Désormais, l'adulte saura intuitivement que c'est souvent ce par quoi il faut en passer pour rencontrer l'autre, une rencontre qui ne sera pas un affrontement mais d'abord un partage, une rencontre où il est possible de montrer sa vulnérabilité et pas simplement sa force, où on doit prendre le risque de sortir de l'emprise pour s'abandonner aux bras d'autrui...

Notes

95. Voir *La Surprise, chatouille de l'âme*, *op. cit.*

96. D. Stern, « Les bébés et la musique : réflexions sur les aspects temporels de l'expérience quotidienne d'un nourrisson », *Journal de psychanalyse de l'enfant*, 1998.

97. Voir, pour l'ensemble de ces types de séduction, le chapitre 2.

98. « Les bébés et la musique... », *op. cit.*

OceanofPDF.com

8.

Qu'y a-t-il de séducteur dans la sexualité infantile ?

Séduction et sexualité se tiennent par la main, oserons-nous dire ! Dès l'invention de la sexualité, soit la nécessité pour un organisme vivant d'en passer par la rencontre avec un autre de la même espèce pour se reproduire, la question d'une attirance de l'un par l'autre devient primordiale : s'il n'y a pas de rencontre, il n'y a pas de sexualité, pas de reproduction, pas de pérennité de l'espèce ! La séduction n'est certainement pas une spécificité de l'espèce humaine même si, accordons-leur cela, les humains ont donné au processus de la séduction une ampleur d'une subtilité et d'une complexité remarquables, débordant largement le seul domaine de la sexualité. Mais la séduction reste le point de départ, d'amorçage de cette chaîne aboutissant à la reproduction de l'espèce.

Une sexualité infantile ?

Aussi, l'immense majorité des ouvrages qui traitent de la séduction tournent plus ou moins directement autour de la sexualité, proposant souvent le catalogue des multiples manœuvres propices au rapprochement d'un homme et d'une femme, de deux hommes ou de deux femmes, etc. ⁹⁹. Plus difficiles et plus ambitieux, quelques ouvrages cherchent, au-delà de la sexualité, à poser la séduction comme un principe, une sorte d'essence antérieure à la sexualité proprement dite, une caractéristique structurelle en quelque sorte. Dans une telle perspective, la séduction n'est plus un principe qui opère entre deux individus, mais un principe qui appartient à une catégorie, par exemple celle du féminin – c'est ce que cherche à

développer, nous l'avons déjà évoqué au chapitre 1, l'ouvrage de Jean Baudrillard¹⁰⁰, position qui en assimilant la séduction à la catégorie du féminin nous paraît contestable mais qui pose de façon pertinente le problème pour ce qui nous concerne ici.

En effet, quand la séduction opère entre un enfant et un adulte, doit-on considérer la séduction comme un principe d'interaction entre deux individus ou au contraire doit-on la considérer comme appartenant à une catégorie, ici celle de l'adulte seulement ? La seconde proposition a l'avantage de maintenir l'enfant dans le paradis de l'innocence, mais elle fait fi de ce qu'on nomme couramment la « sexualité infantile ».

La première proposition apparaît scandaleuse, d'autant plus scandaleuse que pendant longtemps les adultes commettant des actes sexuellement répréhensibles sur des mineurs ont mis en avant l'attitude de l'enfant comme justification de leurs actes ! La « sexualité infantile » n'est pas le symétrique complémentaire de celle qui est impliquée entre deux adultes sur le modèle de la sexualité « complémentaire » entre une femme et un homme ou de la sexualité entre deux adultes de même sexe dont la place sociale est précisément symétrique. L'enfant n'est ni le complément ni le symétrique de l'adulte ! Parler de séduction et de sexualité infantile introduit une asymétrie dont il faut tenir compte. Précisons donc que nous essayons ici de dégager ce qui caractérise le rapport de séduction entre l'enfant porteur d'une sexualité infantile et l'adulte, avec sa sexualité d'adulte. Nous n'aborderons pas la question des abus sexuels d'un adulte sur un enfant. Sans méconnaître cette douloureuse problématique, cette question sort néanmoins du strict cadre de nos propos. Nous ambitionnons ici de nous centrer sur ce qui, entre un adulte et un enfant « fait séduction », avec en arrière-plan le problème de la sexualité infantile.

Depuis Freud, la « sexualité infantile » est une affaire bien connue du public cultivé, sexualité dont la réalité paraît confirmée chaque jour au cours du déroulement des cures psychanalytiques de patients adultes. Car cette sexualité infantile enferme souvent l'adulte dans sa névrose, ses troubles limites ou narcissiques, et il semble incapable de s'en dégager. Mais précisément dans ces cures d'adultes, la sexualité infantile est une histoire refoulée d'enfance ou plus exactement l'histoire d'un refoulement (ou d'un clivage) d'une partie de l'histoire infantile qui n'a pu être élaborée,

transformée, surmontée. Ce n'est pas une réalité d'enfant. D'ailleurs dans une récente parution de la *Revue française de psychanalyse*¹⁰¹ on préfère parler de « sexuel infantile » pour traiter de ce qui fait conflit sexuel dans la cure d'adultes plutôt que de s'en référer à la « sexualité », qu'elle soit « infantile » ou « de l'enfant ».

« Mais c'est oublier le petit Hans ! » s'indigne le lecteur cultivé. Drôle d'histoire que celle de ce petit garçon de cinq ans, racontée par un père complaisant si heureux d'offrir à Freud une histoire clinique exemplaire, celle de son fils, comme brillante confirmation des théories de son maître ; drôle d'histoire, celle d'une « maladie », le trouble phobique, qui envahit l'enfant ; drôle d'histoire, celle d'un modèle, le conflit œdipien et la névrose infantile ; c'est aussi l'histoire familiale d'une naissance, celle d'une petite sœur ; l'histoire d'une éducation où la mère menace son fils de lui couper son « fait-pipi » s'il continue d'y toucher. C'est enfin l'histoire silencieuse de multiples transferts emboîtés comme autant de poupées russes : celui de Freud et de la mère de l'enfant en analyse avec ce dernier ; celui d'un fils « analysé » par son père ; celui qui se noue nécessairement entre le disciple, le père de Hans, et « le professeur », Freud ; celui de familles qui se connaissent et se fréquentent¹⁰² ! L'éblouissante luminosité du cas a certes dévoilé la « sexualité infantile » et, de ce point de vue, « l'histoire du petit Hans » conserve toute sa pertinence. Mais est-ce pour autant l'histoire de la « sexualité d'un enfant » ? Ne serait-ce pas plutôt l'histoire du « sexuel infantile » de la psychanalyse, une histoire où s'enchevêtrent, s'emboîtent et se mêlent toute une série de conflits, individuels, familiaux, développementaux, structurels, éducatifs, culturels ?

Nombre de psychanalystes contemporains s'interrogent ainsi sur la pertinence de la notion de « sexualité de l'enfant ». N'y a-t-il pas là un abus de langage ? Certes, mis à part quelques exceptions¹⁰³, l'enfant se voit attribuer dès sa naissance un sexe et ses parents font en sorte qu'il se comporte ensuite selon l'usage propre à ce sexe : en ce sens, effectivement, il y a répartition sexuelle des rôles, y compris dans l'enfance. Certes une petite fille telle que Carmen, que nous avons rencontrée au chapitre 2, ne se prive pas de jouer avec son « fait-pipi » pour y découvrir une étrange sensation que d'ailleurs, fait social et culturel nouveau, elle relate sans gêne

à sa mère. Certes, un garçon de cinq ans est souvent très amoureux d'une fille du même âge (et réciproquement) : je me souviens d'un de mes fils à cet âge, garçon plutôt remuant, capable de rester immobile de longues minutes le pied tendu pendant que son « amoureuse » apprenait à faire les nœuds de lacets sur ses chaussures. Il était déjà transi d'amour ! Mais de quelle nature est cet amour : sexuel, érotique, libidinal ? Là est la question.

La sexualité infantile ressemble de nos jours à une caverne d'Ali Baba où chaque adulte rêve de trouver la réponse à l'énigme de sa propre sexualité (d'adulte), une sexualité pas toujours satisfaisante, parfois même ressentie comme une contrainte qui impose une inexorable finitude à des désirs d'infinie jouissance. Dès que sa sexualité devient insatisfaisante, ce même adulte a tendance à faire de tout ce qui avait trait au « sexuel de son enfance » un paradis perdu ! Pourquoi cette fascination ? Parce que l'enfant, libre de la contrainte liée à l'assouvissement génital, peut s'adonner sans retenue ni crainte à la curiosité du sexuel et au plaisir autoérotique : il n'y a apparemment pas de mal à ça. À condition toutefois qu'on ne le menace pas trop d'une punition, celle de lui « couper son fait-pipi » !

Alors, que met-on d'ordinaire sous le terme « sexualité infantile » ou même « sexualité de l'enfant », en acceptant dans un premier temps ces deux expressions comme équivalentes ? Deux composantes évoluent parallèlement pendant toute l'enfance, l'une essentiellement psychique, la curiosité sexuelle, l'autre essentiellement somatique, le plaisir d'organe.

La curiosité sexuelle

La toute première curiosité sexuelle concerne la différence anatomique des sexes. Dès la fin de la deuxième année, le jeune enfant se montre très curieux de cette « anomalie » : alors même qu'il vient juste de prendre conscience de son corps propre, voilà que ses yeux tombent sur cette différence. La petite fille est surprise de constater que le grand frère, le petit cousin ou papa ont entre les jambes un drôle d'appendice qu'elle-même ne semble pas posséder. Quant au petit garçon, il est contraint de voir que tout le monde n'est pas doté du même zizi que lui : où est-il donc passé ?

Il faut bien comprendre que cette perception arrive précisément au moment où l'image du corps commence à accéder à une relative unité, et

qu'elle la fragilise. Si tous les corps ne sont pas identiques, alors pourquoi le mien est ainsi fait ? Ne pourrait-il pas être autrement ? Il y a là une énigmatique fascination... Cette différence exerce donc une véritable « séduction » sur la vision de l'enfant : ses yeux n'ont de cesse d'y revenir et son regard, c'est-à-dire l'activité psychique accompagnant la vision, ne cesse de le pousser ! Ce n'est pas le hasard qui conduit les petits enfants à entrer dans la salle de bains, à aller presque sous la douche, à se pencher pour mieux voir quand le parent de l'autre sexe, le frère ou la sœur y sont. C'est en fait la puissance séductrice de cette vision qui attire l'œil du jeune enfant, mi-curieux, mi-inquiet, et stimule ses réflexions, ses songes, ses fantaisies.

Freud fait de la vue des organes génitaux et de la différence anatomique des sexes le modèle de la pulsion et l'aiguillon du complexe d'Œdipe. Pourquoi cet aiguillon ? Parce qu'il y a de la violence dans cette perception, violence qui contraint le jeune enfant à ériger une théorie susceptible de la contenir : « Quand le petit garçon voit les parties génitales d'une petite sœur, ses propos montrent que son préjugé est déjà assez fort pour faire violence à la perception¹⁰⁴. » Devant l'énigme de cette vision violente, il faut ériger une solide barrière. Le psychisme pousse : il se met au travail et cherche à effacer cette anomalie : « Quand le petit garçon aperçoit la région génitale de la petite fille... il ne voit rien ou bien par ce déni il atténue sa perception, cherche des informations qui permettent de l'accorder à ce qu'il espère¹⁰⁵. » La perception énigmatique et traumatique de la différence des sexes fascine l'œil et le persécute. Pour le rassurer le psychisme se met à l'œuvre et fabrique une théorie séduisante, fût-elle fausse, peu importe ! L'important est d'y croire et de s'en rassurer : c'est la fonction de toute croyance et l'essence du travail psychique¹⁰⁶.

Bien sûr, le destin évolutif de cette construction théorique initiale diffère chez le garçon et chez la fille. Le garçon effectivement « ne voit rien » et ce rien énigmatique le pousse au déni (« Non, il n'y a pas rien, il y a quelque chose ») ou à des théories défensives dont il n'est jamais complètement dupe : il y aura toujours pour un homme une énigme entre les jambes d'une femme. La fille de son côté voit quelque chose et ce quelque chose l'intrigue : il y a toujours pour une femme un désir de possession de la

chose. Aussi pour le premier, l'effroi de ce voir éveille la peur de ce manque et la crainte de la castration tandis que chez la fille la surprise de cette vision éveille l'envie du pénis. L'histoire ultérieure de chaque enfant maintiendra intacts ces premiers émois, les transformera en leur contraire ou les colorera d'ambivalence : la sexualité humaine a plus d'un tour dans son sac !

Ainsi, au moment où l'enfant accède à l'idée d'une unité de lui-même, au moment où il commence à se représenter lui-même en accédant au « je », brusquement son regard tombe sur le constat d'une différence anatomique des sexes qui vient menacer ce sentiment encore fragile d'unité, sentiment qui, à ce stade du développement, est encore dépendant de ce que le regard de l'autre lui procure. Cette réalité nouvelle assaille son regard, soulève une énigme et attire sa vision qui se focalise dessus : quel est le sens de cette différence dans l'autre ? Comment peut-il arriver à « réaliser » cette différence – ce qui, en rebond, questionne sa propre image. C'est pourquoi la différence des sexes condense tous les fantasmes liés à l'altérité et sa vision ouvre aux « réalisations » des divers scénarios fantasmatiques. Face à la réalité de la vision, l'œil cherche à voir pour mieux réaliser ce qu'il a vu, pour que l'objet de cette vision puisse combler le regard¹⁰⁷, l'apaiser par la médiation, véritable activité transitionnelle, du travail psychique de réalisation/transformation¹⁰⁸ : malheureusement ce qui saute aux yeux ne fait qu'accroître l'insaisissable, le mystère, la puissance séductrice de cette énigme. L'imaginaire de l'enfant se met au travail et « fabrique » des théories susceptibles d'y répondre au moins partiellement et temporairement.

Cette curiosité se focalise rapidement sur ce qu'on nomme la scène primitive : que font ensemble papa et maman dans la chambre ? Comment fait-on les enfants : par la bouche, en ouvrant le ventre, par l'anus... Mais, à côté de cette curiosité concernant la sexualité des adultes en général, des parents en particulier, l'enfant déploie une curiosité dans des secteurs qui s'en rapprochent. Le fantasme des origines mobilise la curiosité de l'enfant sur l'origine du monde et de la vie : d'où viennent les enfants, d'où viennent les êtres humains, comment le monde a commencé, pourquoi les dinosaures ont disparu ? Quant au fantasme de séduction, il imprègne le mouvement de curiosité pour tout ce qui a trait aux relations d'amour : mes

parents s'aiment-ils vraiment ? Qu'est-ce que mon père/ma mère peut bien trouver à ma mère/mon père ? Est-ce que ce sont bien mes vrais parents ? N'y a-t-il pas quelque part d'autres parents plus merveilleux qui m'aimeraient sans jamais me frustrer et que j'aimerais sans la moindre ambivalence, des parents qui ne m'auraient fait ni frères ni sœurs/ne m'auraient pas laissé enfant triste d'être unique...

Toutefois, si par l'œil collé au trou de la serrure ou grâce à l'oreille tendue, l'enfant peut entrevoir et entre-ouïr quelques fragments de la sexualité de ses parents, l'énigme reste le plus souvent entière... pendant un certain temps. Il lui faut patienter. Il imagine alors devenir grand et prendre la place de celui auquel il ressemble le plus : la curiosité sexuelle l'installe sur le char d'Œdipe.

Le plaisir autoérotique

L'autre composante de la sexualité infantile concerne le plaisir d'organe et le concept d'étayage. Le fonctionnement du corps apporte une satisfaction directe (boire du lait puis manger, faire pipi ou caca, s'entendre vagir, crier puis parler) ou indirecte (téter sa langue, se frotter le nez), voire détournée et perverse (se retenir et refuser de « faire » des selles, tirer sur ses cheveux, se cogner la tête, etc.) sans oublier bien sûr le « plaisir du sexe » car les organes sexuels sont richement innervés. Le contact de la main sur le sexe provoque une stimulation plaisante quel que soit l'âge...

Mais d'une façon générale, concernant le plaisir pris avec le corps, l'essentiel est d'admettre qu'un corps en action vaut mieux qu'un corps inerte, qu'une sensation quelconque vaut mieux qu'une absence de sensation. Le corps réclame une « excitation » et attire à lui la main de l'enfant (pouce dans la bouche, main sur le sexe...). Très tôt, le jeune enfant, garçon comme fille, découvre que des stimulations dans la zone des organes sexuels (se caresser le sexe mais aussi serrer ou frotter ses cuisses l'une contre l'autre...) apportent des sensations intenses et plaisantes. Carmen en est un exemple tout à fait banal¹⁰⁹.

Il est classique de dire que ce plaisir d'organe prend appui sur les premières interactions et les premiers apports extérieurs, en particulier alimentaires : en nourrissant son jeune enfant, la mère non seulement

satisfait un besoin, la faim, mais elle lui offre aussi une « prime de plaisir », celle que le fait de téter apporte en lui-même. Rapidement le bébé découvre qu'il peut prendre ce plaisir tout seul, en tétant sa langue d'abord (les mouvements de succion spontanée qui existent même quand le bébé est rassasié) puis en mettant son doigt en bouche. Très tôt dans ses écrits, Freud a proposé cette conception classique de l'étayage : le plaisir en général, le plaisir sexuel en particulier, s'étaye sur la satisfaction d'un besoin physiologique, il en constitue un détournement, une sorte de « déviation perverse ». C'est ce qui le conduira à décrire le jeune enfant comme un « pervers polymorphe », un petit pervers qui n'aurait pas encore « choisi » sa perversion.

Mais je serai tenté de remettre en cause cette notion d'étayage du plaisir, des pulsions et du fonctionnement psychique sur la satisfaction primaire d'un besoin physiologique¹¹⁰. En effet, le « plaisir » pris au fonctionnement du corps ne pourrait-il pas précéder la satisfaction liée à l'apaisement du besoin physiologique : ne voit-on pas sur les échographies de fœtus des pouces en bouche ? D'une certaine façon, la faim et les modalités de sa satisfaction forment un modèle privilégié qui par son apparente évidence tend à masquer l'en-deçà de cette interaction ! Car, en concentrant son regard sur le sein de la mère et la bouche du bébé (le fameux complexe mamelon/bouche), l'observateur méconnaît un élément essentiel à la relation : l'échange de regards mère/bébé qui accompagne ce moment privilégié. Ce croisement des regards au cours de l'alimentation apporte à l'enfant une expérience de base : la satisfaction provient d'un autre. Alors que son corps aurait tendance à lui montrer que sa bouche ou sa main seule pourrait suffire.

Quand un adulte nourrit un bébé, régulièrement il pose son regard dans celui du bébé, répond aux regards du bébé, laisse le bébé se reposer quand il ferme les yeux puis reprend cet engagement visuel. Ce faisant, cet adulte, le plus souvent la mère, mais pas obligatoirement ni uniquement celle-ci, instille, insuffle, transfuse quelque chose au bébé qui va bien au-delà de la nourriture ingérée. L'adulte instille des gouttelettes d'altérité dans le regard de ce bébé, lui insuffle le souffle de l'esprit, cet étrange organe qui se trouve à la jonction des deux partenaires, transfuse des fragments de sa propre subjectivité. Le bébé ne se nourrit pas que de lait, il se nourrit aussi

de ces regards, faisant de cette situation d'allaitement le prototype d'une expérience de plénitude, celle d'une satisfaction physiologique corporelle associée à une satisfaction psychique partagée.

Ce double ancrage simultané permet que la relation à l'autre trouve une place par rapport à la force du plaisir solitaire, celui que le jeune enfant peut s'octroyer en se stimulant tout seul. Mais pour que le plaisir pris dans la relation se substitue au plaisir solitaire, il faut que la satisfaction du besoin (alimentaire d'abord, de tout ordre ensuite) préserve le narcissisme de l'enfant, c'est-à-dire l'illusion d'en être l'auteur. Paradoxe absolu que Winnicott avait parfaitement souligné en déclarant que la mère (ou la personne qui s'occupe de l'enfant) devait apporter l'objet (le sein, le biberon) juste au moment où le bébé commençait à en éprouver le besoin, ni trop tôt (alors que le besoin n'existe pas encore, ce qui prive l'enfant de l'expérience d'un besoin puis d'une satisfaction), ni trop tard (ce qui peut conduire l'enfant à se désorganiser sous le coup de la voracité et de la rage et le prive de la possibilité de faire une bonne expérience d'apaisement). Quand l'objet arrive ainsi au bon moment, le bébé ne ressent pas les effets d'une dépendance douloureuse. Dans le cas contraire, la stimulation solitaire maintient le sentiment d'existence et préserve l'illusion narcissique. Ce plaisir d'organe ne peut mieux être décrit que par l'adjectif ancien « libidineux », terme qui désignait celui qui suit ses désirs, de *lubere* « avoir envie de... », et dans sa forme impersonnelle *lubet* (lubie), « il me plaît de... ¹¹¹ » Il plaît au corps que la main le caresse !

Mais ce faisant cet enfant libidineux peut développer le sentiment qu'il prend la place du parent et que celui-ci pourrait l'abandonner, ne pas revenir... Sucrer son pouce est bien plaisant mais aussi bien menaçant ! Que dire si de surcroît des menaces réelles accompagnent ce plaisir solitaire ?

Deux composantes parallèles

Ainsi, ce qu'on nomme couramment la « sexualité de l'enfant » est un mixte de ces deux grandes composantes que sont d'un côté la curiosité sexuelle (en englobant sous ce terme non seulement la curiosité sexuelle proprement dite, mais aussi les théories sexuelles infantiles, le fantasme des origines et celui de séduction) et de l'autre le plaisir d'organe. Mais, si l'on

voulait être très rigoureux, il serait plus exact de dire : la curiosité sur la différence des sexes et l'activité de reproduction des adultes d'un côté ; le plaisir pris à la manipulation active du corps de l'autre – ce qu'on pourrait plus justement résumer par l'« activité libidinale de l'enfant ».

Fait essentiel : ces deux composantes vont évoluer pendant la quasi-totalité de l'enfance indépendamment l'une de l'autre. Cette disjonction caractérise la « sexualité infantile » jusqu'à l'apparition de la puberté. L'enfant est curieux de la sexualité mais il ne construit pas véritablement de « scénario sexuel », fait de fantasmes sexuels où il serait l'acteur du scénario. La fantaisie la plus proche qu'on puisse retrouver chez un enfant a été décrite par Freud dans le fantasme « On bat un enfant¹¹² » : finalement, la vue d'un père qui bat un frère ou une sœur semble constituer une scène plus propice à ouvrir l'imaginaire d'un enfant que celle d'avoir devant ses yeux deux adultes ayant des relations sexuelles. Dans la scène dite de fustigation, l'enfant s' imagine aisément être un acteur (plus volontiers passif d'ailleurs) du scénario, alors que, face au coût de deux adultes, il ne semble pas développer si facilement que cela un scénario imaginaire, mais beaucoup plus une compulsion à revoir cette scène fascinante et captivante au sens où cette vision oculaire sidère l'activité psychique.

À côté de ce désir de voir, les activités autoérotiques et/ou autostimulantes de l'enfant se distinguent de celles de l'individu pubère par deux différences essentielles : elles ne paraissent pas être un support à fantasmer ; elles ne débouchent pas sur un orgasme¹¹³ et de ce fait n'ont pas de fin possible autre que l'épuisement. On le sait, les activités autostimulantes (termes ici préférables à autoérotiques) d'un enfant peuvent ne pas avoir de limites au point de mettre sa vie en danger ! D'aucuns appellent cela la toute-puissance infantile ! La maturité sexuelle et l'accession à la génitalité vont précisément, par la surprise de l'orgasme, lier entre elles ces deux composantes, scénario imaginaire et activité d'organe, lien orgasmique qui d'une certaine manière constitue une entrave pour la toute-jouissance de chacune de ces composantes dans leur indépendance : elles se font de l'ombre l'une à l'autre, d'autant que l'orgasme, véritable castration physiologique de la jouissance, vient y mettre un terme au moins temporaire dans la relation sexuelle accomplie. C'est probablement la raison pour laquelle nombre d'adultes semblent

préférer la jouissance orgasmique fantasmatique d'un scénario imaginaire, car celle-ci peut ne pas avoir de fin et, quand elle en a une, c'est par la volonté, le choix et sous l'emprise du sujet lui-même : l'orgasme en fantasme est « tout à soi » tandis que l'orgasme dans la relation sexuelle doit non seulement se partager mais en outre « surgit » précisément au moment où l'individu s'abandonne, renonce à la maîtrise...

C'est en ce sens que la « sexualité infantile » exerce un potentiel effet de séduction chez tout adulte, cela d'autant plus que sa sexualité n'est pas vraiment satisfaisante, au sens où le fait de dépendre d'un autre constitue une blessure intolérable ou honteuse. Ainsi la sexualité de l'enfant n'est pas un partage, elle est « toute à lui » mais avec cette réserve que curiosité sexuelle au sens large et activité autoérotique restent disjointes l'une de l'autre. Si l'enfant est *secre*, coupé, c'est au-dedans de lui-même et pas encore de l'autre. C'est à cela qu'au sortir de la latence, l'adolescent doit s'affronter en renonçant à la « toute-puissance infantile » d'une sexualité solitaire.

La période de latence

Mais s'il est assez facile de désigner ce qui clôt la latence, il est moins facile de repérer ce qui l'inaugure ! Au sortir de la période œdipienne, l'enfant doit-il aussi renoncer ?

Et à quoi ? Renoncer à obtenir dès cet âge une réponse à l'énigme que représente la sexualité de ses parents et des adultes en général, lesquels restent silencieux ou ne donnent que des réponses évasives pas vraiment satisfaisantes ? L'enfant en conclut qu'il est trop petit pour satisfaire l'un de ses parents, trop faible pour entrer en guerre avec l'autre et qu'il y a, malgré toutes les explications des adultes, un reste énigmatique qu'il ne comprend pas bien aujourd'hui mais qu'il découvrira probablement plus tard. Ce constat d'impuissance, douloureux en soi, est tempéré par un autre constat de la réalité : il y a les petits d'un côté, les grands de l'autre et, comme tout enfant « grandit », il suffit d'attendre. « Tu verras plus tard ! » lui dit l'adulte, et l'enfant se dit à lui-même : « Quand je serai grand. »

La latence, c'est essentiellement la reconnaissance et l'acceptation de la différence des générations. C'est aussi une mise en demeure : celle de se

taire et d'attendre. Comme toujours quand on attend, les distractions sont les bienvenues, d'autant plus appréciées qu'elles donnent le sentiment de s'approprier les objets des grands : savoir lire, compter, faire ceci ou cela, etc. L'enfant plonge avec délice dans la connaissance du monde, plutôt séduisant, à défaut d'avoir la réponse à ce qui le préoccupe au premier plan.

Mais il serait pour le moins naïf de croire que cet apparent silence sur le « sexuel » traduit un quelconque désintérêt : période de silence ou d'apparent mutisme plutôt que période de latence ! Ce n'est pas parce que certains ordres monastiques interdisent de parler que les moines y sont muets ou aphasiques ! En effet, s'il y a renoncement au moins partiel aux désirs œdipiens (le constat de la différence des générations), il n'y a en aucune façon renoncement à la curiosité des choses qui concernent le sexe et encore moins à l'envie d'obtenir de son corps du plaisir : l'une comme l'autre n'ont aucun terme spontané et l'enfant protégé par son impuissance orgasmique pourrait sans fin s'adonner à la curiosité sexuelle et aux plaisirs autoérotiques libidineux. Qu'est-ce qui est donc susceptible de mettre un frein aux activités de ce « petit pervers polymorphe » ?

Dans les décennies précédentes, la réprobation parentale et la condamnation sociale portant à la fois sur les questions trop « intimes » et sur les pratiques trop « malades » aidaient vigoureusement le surmoi dans son activité de refoulement. La désignation coupable et l'opprobre général sur la sexualité par les adultes faisaient comprendre ou sentir à l'enfant qu'il devait soigneusement cacher tout ce qui s'en approchait. Cela occasionnait de solides points de fixation névrotique (culpabilité en regard de la curiosité et des désirs voyeuristes, inquiétude par rapport aux pratiques masturbatoires et à leurs équivalents) mais favorisait dans les bons cas un déplacement vers d'autres curiosités et une sublimation bien étayée. Un « roman familial » un peu envahissant, une rêverie parfois compulsive, une résurgence phobique, une propension répétée au masochisme, une conduite isolée comme une énurésie rebelle, tout cela pouvait traduire le contre-investissement symptomatique et défensif d'une culpabilité difficile à refouler, mais laissait le champ relativement libre aux activités sublimatoires proposées en échange par les parents et la société. Cependant, cet interdit social, relayé par une vigoureuse réprobation parentale, renforçait l'illusion de la « latence », comme si rien de sexuel ne

se passait entre cinq-six ans et onze-douze ans ! Il n'est pas interdit de penser qu'il existait entre le fonctionnement psychique correspondant à cet âge et la pudibonderie sociale une connivence favorisant massivement le refoulement et par conséquent la névrose. Les dangers du sexuel nécessitaient une maison bien... close... et les névroses d'adultes les plus graves y trouvaient un fondement solidement cadenassé.

Il est pour le moins difficile d'ignorer les transformations majeures dans l'éducation des enfants au cours des récentes décennies ! La première, et de loin la plus importante, est le succès paradoxal de la psychanalyse : l'inconscient et les « pulsions » font de nos jours partie du patrimoine collectif. Chacun revendique à sa façon le droit de ses pulsions : il y a droit, et au pire ses pulsions sont son droit. Le constat est valable aussi bien pour les adultes que pour les enfants : ils ont eux aussi droit à leurs pulsions ! Désormais l'inconscient est en position de revendication victimaire et non plus d'ennemi détestable.

La deuxième, en lien avec la précédente, est le fantasme de transparence : la connaissance de l'inconscient se confond facilement avec l'illusion de pouvoir tout savoir de l'inconscient. Une transparence absolue qui permettrait à l'être humain de tout connaître de lui-même et de tout savoir de la société : l'ignorance d'un côté, le caché/refoulé de l'autre sont devenus l'ignominie majeure désignée par l'individu contemporain.

La troisième, conséquences des deux autres, concerne le discours social sur le sexe : il y est intronisé, chacun, enfant compris, ayant « droit à sa sexualité ». Aussi la part énigmatique de la sexualité doit-elle être dévoilée, d'où le succès de sa composante scopique. Dans notre société, voir et savoir, savoir et connaître ne semblent plus différenciables, peut-être grâce à, ou à cause de, la technologie envahissante de l'image (photo numérique instantanée, film internet effaçant la différence privé/public, télé-vision et omni-vision, etc.).

Pour faire bonne mesure, ajoutons que nos sociétés contemporaines sont pressées, l'urgence devient leur mode de fonctionnement favori, supporter la frustration et s'installer dans l'attente ne sont plus des valeurs ni reconnues ni positives. Et à ces changements dans les valeurs culturelles, il faut ajouter les changements dans le statut de l'enfance et peut-être plus encore de l'enfant lui-même. L'« enfant chef de la famille » et l'autorité de

l'infantile transforment, on l'a vu, cet enfant en pourvoyeur des besoins d'affection des adultes, ce qui participe à l'estompage de la différence des générations : le sexuel n'est hélas pas tout l'affectif, d'autant que le sexuel est une affaire d'instant alors que l'affection touche à la durée, ce que tout parent attend de son enfant. La demande affective récurrente des parents à l'égard de leur progéniture (« Je t'aime, mon chéri... dis-moi, tu m'aimes ? ») impose un contre-investissement social protecteur : les enfants deviennent « intouchables » dans toutes les acceptions possibles.

Tout concourt donc à faire de ce qu'on nommait jadis la « période de latence » un comble de paradoxalité. Plus que jamais, au nom de sa protection, l'enfant doit être exclu de la sexualité active des adultes, mais il est plongé comme il ne l'a peut-être jamais été dans l'exposition sexuelle (une récente exposition parisienne sur le « zizi sexuel » a rencontré un vif succès). Aujourd'hui sa curiosité (sexuelle) est plus en menace d'être saturée que d'être inassouvie, mais avec l'écrasante pesée de l'image, laquelle est supposée pouvoir donner la clef de l'énigme. Les scènes pornographiques viennent confirmer les théories sexuelles infantiles : conception orale et fellation, conception anale et sodomie, violences sexuelles et fustigation, rencontres tout à fait conformes à l'imaginaire de l'enfant qui de surcroît peut facilement mettre des éprouvés physiologiques sur ces « rencontres » alors que celle d'un pénis et d'un vagin lui reste énigmatique.

Curiosités réciproques

Enfance et sexualité exercent l'une sur l'autre une attraction mutuelle, un puissant effet de séduction réciproque. Du côté de l'enfance, tant que l'individu n'a pas accédé à la sexualité génitale, il y aura toujours un reste énigmatique qui échappe à sa compréhension. Qu'on lui raconte que les enfants naissent dans les choux ou sont déposés dans la cheminée, qu'on lui explique que le papa dépose la « petite graine » dans le ventre de la maman ou même qu'on lui précise, dessins à l'appui, que le « zizi de papa va dans la fente de maman », il restera toujours pour l'enfant une part d'énigme dans cette affaire : la sexualité ne peut pas s'apprendre d'un autre, elle ne

peut que s'apprendre par soi-même avec un autre. C'est son paradoxe absolu !

Mais pour l'enfant ce reste énigmatique exerce un puissant effet de séduction : il aimerait bien savoir. Aussi n'est-il jamais complètement satisfait des explications que peut lui donner l'adulte, explications qui, plus elles se font précises et anatomiques, plus elles finissent par exciter l'enfant, par brouiller son esprit et finalement le laisser perplexe. Car la sexualité génitale n'est pas seulement une affaire de reproduction (comment faire les enfants), elle est aussi une affaire de désir, de jouissance et d'orgasme, ce « reste » qui précisément lui échappe. Devant cette frustration, soit l'enfant cesse de poser des questions, soit il persiste, mais l'adulte en arrive alors toujours à cette déclaration rituelle : « Tu verras cela quand tu seras plus grand. » Ponctuation heureuse qui invite l'enfant à attendre et à détourner son intérêt sur d'autres choses, à « sublimer » cette curiosité en désir de connaissances diverses. Il est donc essentiel pour l'enfant que l'adulte sache poser une limite, laquelle certes peut varier selon les époques, les cultures ou les croyances, mais reste indispensable et le protège.

Sur l'adulte, cette curiosité sexuelle de l'enfant peut, hélas, exercer un puissant effet de séduction, effet d'autant plus puissant que cet adulte ne se sent pas épanoui dans sa propre sexualité, continue d'éprouver un sentiment de frustration ou d'incapacité. Comme nous l'avons vu dans ce chapitre, le propre de ce qu'on nomme la « sexualité infantile » est d'appartenir à l'enfant dans sa singularité : la masturbation (le plaisir d'organe) et la curiosité sexuelle sont « toutes à lui » et n'imposent pas la rencontre d'un autre ni son bon vouloir. Cette dimension solipsiste de la sexualité infantile est susceptible d'exercer un effet d'attrance chez un adulte qui ne parvient pas à un minimum de partage satisfaisant avec un autre. Nombre de pédophiles avancent comme justification à leur comportement le fait que l'enfant s'est montré curieux... Mais si eux-mêmes n'ont ni pu ni su respecter la limite que nous venons d'évoquer dans le paragraphe précédent, c'est précisément parce qu'ils sont dévorés par une curiosité insatiable concernant cette « sexualité infantile », temps d'une sexualité heureuse définitivement perdue pour eux ! Le surgissement de la sexualité génitale impose à l'individu de renoncer à cette « toute-puissance » infantile laquelle continue parfois de fasciner et de séduire ceux qui n'ont pu y renoncer...

Notes

99. Le récent ouvrage de W. Pasini en est un exemple type : *Les Armes de la séduction*, Paris, Odile Jacob, 2011.

100. *De la séduction*, *op. cit.*

101. Tome LXXII, n^o 3, 2008.

102. Voir « Graf Herbert (le petit Hans) », in E. Roudinesco, M. Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, *op. cit.*. Notons que des intrications de ce genre n'étaient pas exceptionnelles du temps des pionniers de la psychanalyse au début des années 1900.

103. Celles des ambiguïtés sexuelles en particulier.

104. S. Freud, « Les théories sexuelles infantiles » (1908), in *La Vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 19.

105. S. Freud, « Quelques conséquences de la différence anatomique entre les sexes », *ibid.*, p.127.

106. On comprend aisément que celui qui ne partage pas la même croyance puisse rapidement devenir lui-même un danger potentiel, un persécuteur nuisible, un ennemi à supprimer !

107. Voir chapitre 3.

108. Voir sur ce thème notre ouvrage avec N. Catheline, *Ces adolescents qui évitent de penser. Pour une théorie du soin avec médiation*, Toulouse, Érès, 2010.

109. Voir chapitre 2.

110. Voir *Ces adolescents qui évitent de penser*, *op. cit.*

111. *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, tome 1, p. 1124.

112. Sigmund Freud, « On bat un enfant », in *Revue française de psychanalyse*, tome VI, n^o 3-4, Paris, Denoël et Steele, 1933, p. 274-297.

113. Quelques enfants, plus d'ailleurs des filles que des garçons, connaissent peut-être l'équivalent d'un orgasme mais reconnaissons que c'est loin d'être le lot commun...

9.

L'adolescence ou le prix de la séduction

L'enfant se nourrit de la séduction qui circule entre lui-même et ses parents. Certes, comme toujours dans l'éducation, le trop peut nuire à sa qualité et renforcer à l'excès la tendance de cet enfant à en vouloir encore plus : les enfants ne sont pas différents des adultes sur ce point ! Phase d'opposition prolongée ou interminable, caprices, exigences incessantes, viennent gâter tout plaisir dans la relation parents/enfant et transformer le temps de l'enfance en une récrimination permanente. Parents et enfants en sont victimes mais, sauf cas assez exceptionnel d'extension à tous les secteurs de la vie de l'enfant, scolarité, camarades, activités sociales diverses signant la dimension clairement pathologique, dans la plupart des cas ce déplaisir reste cantonné à la vie familiale et l'enfant ne semble pas outre mesure pénalisé dans son développement et son adaptation sociale.

Certains même se nourrissent incontestablement d'une admiration parentale qui paraît ne connaître aucune limite et peuvent se montrer pleins de charme et de séduction auprès des autres adultes, surtout si, sans être nécessairement surdoués, ils font preuve d'une bonne compétence dans un domaine ou un autre : ils chantent plutôt bien, ou jouent très correctement d'un instrument, sont habiles dans tel ou tel sport, dessinent avec élégance, se montrent précoces au plan intellectuel, s'expriment avec aisance... Ils rencontrent en général des adultes bienveillants qui reconnaissent volontiers leur talent naissant, reconnaissance qui « ne coûte rien » en dehors du plaisir de faire plaisir à un enfant et accessoirement à ses parents ! L'enfant, porté par ce narcissisme parental admiratif, s'épanouit. Les petits grincements qui empoisonnent la vie familiale, incapacité à respecter certaines règles de vie, bouderies un peu envahissantes, difficulté récurrente à se faire des amis, climat persistant d'insatisfactions chroniques, sont mis

au compte d'un caractère un peu difficile, d'un léger manque de maturité, d'un cadet envahissant, avec l'espoir que cela s'améliore en « grandissant » : il a tellement d'autres qualités !

La surprise des parents est grande quand, à l'adolescence, ces petites manifestations sur lesquelles il n'était pas trop difficile de passer se transforment en véritable harcèlement : exigences matérielles croissantes et coûteuses, refus de toute limite dans les sorties, besoin exponentiel d'argent, incapacité à avoir des amis, etc. Ils se trouvent contraints de mettre le holà, de donner un coup d'arrêt. Mais ils risquent d'être rapidement débordés, surtout si l'adolescent déploie des stratégies de séduction envers l'un ou l'autre parent, stratégies d'autant plus efficaces que père et mère ont souvent avec cet enfant, et à cet âge particulièrement, des positions éducatives différentes, voire divergentes. L'adolescence est un âge où la séduction peut se révéler particulièrement délétère...

La rencontre entre adolescence et séduction

Une double problématique rend compte du potentiel explosif de cette rencontre entre adolescence et séduction : d'une part, le regard que la société porte non pas tant sur l'adolescent lui-même que sur l'adolescence, étape de la vie supposée fastueuse ; d'autre part, les changements majeurs dans les conditions de l'éducation, avec, en arrière-plan, les effets incontestables du rapport de séduction parents/enfant.

La profonde ambivalence du regard social posé sur ces jeunes, grands enfants, adolescents, jeunes adultes ne va pas sans soulever de multiples problèmes. D'un côté, la société idéalise volontiers l'adolescence à l'aune de la nostalgie oublieuse de chaque adulte ; de l'autre, elle vilipende l'adolescent comme si chacun d'entre eux allait commettre les mêmes méfaits que ceux complaisamment rapportés par des médias avides de faits divers. Tirailés entre cette idéalisation irréaliste et cette dévalorisation humiliante, les jeunes oscillent souvent entre espoir et colère, tout aussi démesurés l'un que l'autre.

Cette double séduction, idéalisante et attractive, stigmatisante et répulsive, crée les conditions d'une fascination réciproque entre la société et le jeune, peu propice à l'établissement d'une distance raisonnable : tour à

tour ils se collent l'un à l'autre pour mieux se rejeter violemment ensuite... Ce ballet séduction/répulsion – les deux pôles de cette fascination ambivalente – entretient une excitation généralisée, véritable carburant dont l'adolescent comme la société semblent avoir un besoin vital. On parle volontiers d'une société devenue adolescente, dans la mesure où elle tend à prendre comme modèle la classe d'âge des « jeunes », là où jusque dans les années 1960 les anciens représentaient les modèles à suivre et auxquels il était bon de s'identifier. Renversement de perspective dont les effets continuent de se faire sentir ! Certains sociologues ont parlé de société « postmoderne » : pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, la classe d'âge des plus anciens (les adultes) a pris comme modèle la classe d'âge des plus jeunes (les adolescents). Ces derniers, dont la caractéristique développementale est précisément d'être en recherche de modèle identificatoire, deviennent un modèle pour ceux-là mêmes qui sont censés être, ordinairement, historiquement, culturellement, le modèle de référence ! Cette accumulation d'adverbes cherche à éviter celui qui pourrait venir spontanément au bout des doigts : « naturellement » ; il n'y a rien de « naturel » dans ces rapports d'une génération à l'autre et même l'universalité du phénomène ne peut servir de prétexte à sa « naturalisation ».

Quoi qu'il en soit, dans ce renversement de perspective et cette fascination à rebours, il y a de quoi développer une certaine confusion. Il faut reconnaître que l'adolescence possède par elle-même nombre de caractéristiques correspondant à l'idéal sociétal actuel, du moins à ce qui est présenté comme un objectif à atteindre : la capacité de changement, la remise en cause des habitudes, l'attrait pour la nouveauté, la capacité à faire fi du passé, un constant sentiment d'urgence, la recherche de l'originalité, l'importance donnée au corps et à son image, la prévalence du narcissisme, etc.

Quant à la place de la séduction dans l'éducation des enfants – cette séduction que j'irai jusqu'à nommer « séducation », sorte d'éducation par la séduction –, elle a été largement abordée déjà dans les chapitres précédents. Vers la fin du xx^e siècle, on l'a vu, l'enfant a été définitivement reconnu dans ses désirs, désirs que les parents, dans leur écrasante majorité, ont pour souci de satisfaire comme marque de l'épanouissement auquel désormais ils

« travaillent » ; en effet, reconnaître les désirs de l'enfant et de préférence les satisfaire, c'est lui permettre de déployer ses compétences grâce au surcroît de motivation que cette reconnaissance et cette satisfaction apportent !

Mais, avec la transformation du corps, l'arrivée de la sexualité et l'émergence de la pulsion sexuelle, cette relation basée sur la satisfaction du désir sur fond de séduction réciproque confronte l'adolescent à une butée irréductible : celle du désir de l'autre et de son altérité. Cette altérité inéluctable du désir de l'autre introduit un écart que précisément la posture de séduction parents/enfant avait presque gommé au temps de l'enfance. L'adolescent contemporain est-il préparé à tolérer cet écart entre ce qu'il désire et ce que l'autre est prêt à lui donner ?

L'adolescence, ce qui ne change pas

Il est de bon ton, parlant d'adolescence, de commencer par une tirade sur le changement : il y a pourtant bien de choses qui ne changent pas d'une génération d'adolescents à l'autre. Dans la quasi-totalité des sociétés du monde et depuis fort longtemps, l'adolescence – ou son équivalent quand ce mot n'avait pas encore été inventé – a été caractérisée par l'existence de rituels d'initiation en lien avec l'émergence de la puberté. En effet, toutes les sociétés se sont montrées soucieuses de marquer ce passage d'un corps d'enfant, impubère, à un corps d'adulte, porteur d'un pouvoir orgasmique et de reproduction. Puberté, dans sa composante somatique individuelle, et sexualité, dans sa composante nécessairement sociale et culturelle, ont de tout temps constitué le socle de cette période d'entre deux. De ce point de vue, il apparaît illusoire de chercher à savoir si l'adolescence est un phénomène individuel, social ou culturel : pour paraphraser Winnicott, je dirai volontiers que l'adolescence est un phénomène à la fois individuel, social et culturel dans la mesure où la tâche qui attend l'adolescent participe de ces trois composantes.

L'adolescence est un processus individuel dans la mesure où il s'agit pour l'individu d'intégrer dans son psychisme une image nouvelle de son corps et une sexualité nouvelle. Quoi de plus individuel que ces remaniements ? Mais l'adolescence est aussi un processus social dans la

mesure où l'individu, avec ce corps pubère habité par une génitalité devenue efficiente, doit impérativement remanier ses relations au groupe familial, les parents au premier chef, et accepter – parfois difficilement – le regard nouveau que les autres posent sur ce corps. Quoi de plus social que ce nouveau regard ? Enfin, devenant femme ou homme, l'adolescence est aussi un processus culturel dans la mesure où aucun individu ne peut échapper à la contrainte d'une identité de genre masculin ou féminin, axe de différenciation qui parcourt toutes les cultures du monde sans exception. Quoi de plus culturel que cette alternative à laquelle nul ne peut se soustraire ? On comprend que les discours sur l'adolescence soient multiples et parfois difficiles à accorder !

Il reste une réalité pour l'individu : l'émergence de la puberté et de la sexualité confronte cet « encore enfant » à un surcroît d'excitation qui l'expulse de la relative tranquillité d'enfance pour le propulser vers ce « bientôt adulte », lequel devra apprendre à gérer cette excitation alors même qu'il ne sait pas encore dire « je gère » ! Cette excitation, le jeune pubère en cherche l'apaisement en se tournant d'abord vers ceux qu'il aime et connaît bien, ceux qui jusque-là le comprenaient et en général trouvaient la solution, ses parents. Hélas pour lui, ces derniers sont impuissants pour l'apaiser et même, comble d'infortune, ne font que l'exciter à mesure qu'ils tentent vainement de le calmer ! En se tournant ainsi du côté parental, l'adolescent ne reçoit qu'une prime d'excitation l'obligeant à prendre le large. Car l'excitation pubertaire ne peut pas trouver son objet de satisfaction dans la figure des parents ; au contraire même, celle-ci ne fait qu'éveiller le dégoût de l'inceste ou la crainte d'une envie meurtrière... À partir du moment où l'individu devient pubère, il oscille dans le rapport à ses figures parentales entre ce désir d'inceste et cette envie de meurtre : l'adolescent qui aime ses parents doit en conséquence les protéger tout en se protégeant lui-même de ces deux dangers : il lui faut prendre ses distances.

Dès lors il a besoin de s'éloigner aussi bien concrètement (aller voir ailleurs) que symboliquement (décidément mes parents ne me comprennent pas). L'émergence de la génitalité a une double conséquence : les parents ne peuvent plus être les objets de satisfaction immédiate, l'individu doit se tourner vers un inconnu dont le désir reste une énigme. Car si la sexualité

peut apparaître comme un gain, celui de la nouvelle puissance reproductrice, elle est d'abord et avant tout la découverte d'une douloureuse confrontation à une inéluctable altérité, celle de la dépendance au désir d'autrui : sexualité, on l'a dit, provient de *secare* qui signifie « coupé ». De l'instant où l'individu est porteur d'une sexualité active, il doit accepter de n'être que femme ou homme, et pas homme et femme à la fois ou ni homme ni femme. La sexualité confronte l'être humain à sa douloureuse finitude, elle introduit un écart entre soi et autrui, écart toujours énigmatique, ce que les psychanalystes nomment l'altérité du désir de l'autre.

Comment cet écart peut-il être reconnu puis accepté par le jeune pubère ? Envahi par ses hormones et par son excitation pulsionnelle, il doit pouvoir supporter la non-satisfaction immédiate de son besoin/désir, tolérer cette frustration et être capable d'attendre. Comme le disaient jadis les aînés : il faut savoir prendre son mal en patience !

Un discours social contradictoire

Or ce même jeune vit aujourd'hui dans une société qui prône l'urgence, disqualifie le fait d'attendre, valorise la satisfaction immédiate et l'acte de consommation... Les adolescents sont à l'écoute du discours social : ils y sont particulièrement sensibles et en sont même un des plus puissants relais.

De plus, en devenant adolescents, ils ont changé leurs critères de jugement. Du temps de l'enfance, leur jugement, en termes de bien ou de mal, se calait sur la parole de l'adulte, celle des parents et des adultes de confiance. Avec la puberté, l'adolescent décide de faire confiance à lui-même plutôt qu'à l'adulte. Désormais son critère de jugement sera le vrai ou le faux : vrai quand il y a cohérence entre ce que dit l'adulte ou la société et ce qu'il ou elle fait ; faux ce que l'adulte ou la société dit tout en faisant le contraire !

À ce discours social ambiant, où les contradictions ne manquent pas, viennent s'agréger les habitudes éducatives : enfant, il a été reconnu dans ses désirs et, plus souvent que de raison, satisfait. Brusquement cette pulsion qui l'habite ne peut pas trouver de satisfaction immédiate et ses proches sont incapables de l'apaiser ! Double souffrance donc, l'une interne

et l'autre externe qui se font écho et s'amplifient réciproquement. Du moins est-ce le risque !

De tout temps, l'adolescent a disposé de deux stratégies pour ne pas passer à l'acte impulsivement, pour ne pas abuser de l'autre comme instrument de son plaisir : attendre ou s'intéresser à autre chose. Soit en termes plus techniques : la capacité à différer l'excitation pulsionnelle ou à déplacer ses investissements. Différer, c'est attendre, prendre son mal en patience, souffrir que le temps passe (une lettre en souffrance, c'est une lettre en attente), en un mot être capable de s'ennuyer. Les premiers psychiatres d'adolescents¹¹⁴ ont beaucoup mis en exergue l'intérêt de l'ennui à l'adolescence en tant que capacité à habiter l'épaisseur du temps, à développer sa rêverie, à investir le monde interne et à construire une certaine forme d'intériorité... L'imaginaire est fils de l'ennui ! D'une certaine façon, pouvoir investir cet imaginaire, c'est se rendre indépendant des stimulations environnementales, c'est accéder à une forme essentielle de liberté. Toutefois, pour attendre, l'adolescent doit s'appuyer sur un système de contraintes internes afin de réprimer ses pulsions et refouler son désir, en un mot, sur une autorité intériorisée. Le corps y est tenu à l'écart. Cette capacité d'attendre repose aussi sur l'espoir d'une reconnaissance, d'un futur bienveillant : il ne sert à rien d'attendre si demain est pire qu'aujourd'hui !

L'autre stratégie consiste à aller voir ailleurs, s'intéresser à autre chose, mettre ses sens en action. L'adolescent se saisit de ce qui est à sa portée pour y mettre son énergie, ses pulsions : il se passionne pour la musique, le sport, l'informatique, les jeux en ligne, les images réelles ou virtuelles, les sites internet, etc. Bien évidemment, certains de ces déplacements procèdent de ce qu'on nomme une sublimation, d'autres plus trivialement d'un exutoire et souvent d'un mixte des deux. Mais le corps est au centre de cette activité, il en est le ressort principal, même s'il s'agit là d'un corps « non sexuel ». Plus l'activité rencontrée est séduisante, plus son pouvoir de captation est grand, plus sa fonction de déplacement est efficace. La passion caractérise le temps de l'adolescence et le sujet s'y investira d'autant plus que, d'une part, il se montre assez doué dans cet exercice et que, d'autre part, il rencontre le regard approbatif des autres. Le génie créatif de l'adolescent¹¹⁵ s'en trouve puissamment stimulé.

On le comprend aisément, la société contemporaine offre à l'adolescent une multitude de rencontres possibles, non seulement réelles mais aussi virtuelles, au potentiel d'attractivité décuplée : la séduction joue à plein ! Inversement, le discours de l'abstinence, de l'attente, de la frustration ne fait plus recette et ne séduit qu'un nombre limité de jeunes, ceux qui sont solidement arrimés à un surmoi d'enfance bien établi ou qui, lucides, décident de rompre avec ce qu'ils ressentent confusément comme une attraction aliénante. Si les enjeux de l'adolescence ne changent pas, l'adolescent élevé depuis son enfance d'une façon radicalement différente évolue dans une société qui a radicalement changé. Comment pourrait-il rester le même ?

L'adolescent, un séducteur narcissique ?

Invité dès sa plus tendre enfance à montrer ce qu'il sait faire, exhorté à s'exprimer, l'adolescent pénètre dans un monde où l'image règne sans partage au point que certains ont pu parler de la tyrannie de la visibilité¹¹⁶. Il faut se montrer, se faire voir et le regard des autres devient le garant de son existence... Convenons que non seulement cela n'est pas nouveau, mais qu'en outre le jeune enfant est précisément animé par ce besoin qui le constitue¹¹⁷. Le regard d'autrui est un ingrédient indispensable à la construction de l'identité, laquelle est toujours inscrite dans un rapport social.

Revenons un instant à l'enfance avec l'exemple suivant :

Alors qu'il porte Agathe, âgée de cinq ou six mois, dans ses bras, le parent passe devant un miroir. Il s'arrête et se regarde la portant. Il la nomme : « Oh ! Regarde. Agathe ! » Il est surpris car Agathe ne se regarde pas elle-même mais regarde la personne qu'elle connaît et voit régulièrement : son parent. Alors, tout en souriant de ce qu'il considère comme une méprise, il cherche dans le miroir les yeux de l'enfant puis pointe du doigt sur son reflet et le nomme : « Tu as vu là ! C'est Agathe. » Celle-ci détourne alors son regard du reflet parental pour le reporter sur sa propre image.

L'identité procède d'une double « tromperie » : la nomination par un autre sur une image de soi qui n'est pas soi ! Mais, dès lors, en invitant son

enfant à se regarder lui-même, le parent instille sans le savoir les germes du narcissisme dans le processus d'identité sociale.

Si l'identité est toujours affaire d'altérité et de parole, le narcissisme se voudrait une image spéculaire, silencieuse, purifiée de toute altérité. Et si l'établissement de l'identité consiste à mieux observer les autres pour mieux savoir qui l'on est, la provision narcissique consiste à mieux capter le regard d'autrui pour mieux avoir conscience d'exister. La construction de soi est un équilibre fragile où ces deux mouvements sont dans un constant rapport, soit de complémentarité et de renforcement réciproque, soit au contraire de rivalité et d'opposition plus ou moins aliénante.

Là encore, dans cette construction, la société a son mot à dire. Jadis, le lien social et la parole d'autrui y étaient valorisés, pour l'enfant ou l'adolescent il convenait de se taire et d'écouter ; aujourd'hui l'affirmation et l'exposition de soi en deviennent les piliers, chacun doit pouvoir s'exprimer et être écouté à défaut d'être entendu. On comprend que, arrivés à l'adolescence, ces jeunes s'inscrivent quasi « naturellement » dans cette logique d'affirmation de soi, laquelle passe d'abord par une exigence de reconnaissance : l'adolescent contemporain veut s'approprier le regard et l'oreille d'autrui. Il s'organise principalement autour d'une problématique narcissique où il s'agit à la fois de s'affirmer, de faire preuve de créativité, mais aussi et peut-être surtout d'être reconnu des autres, d'obtenir d'eux ce qui est nécessaire pour parvenir à ce bien-être narcissique. Aujourd'hui, pour la majorité des adolescents, leur désir est légitime et l'entrave à l'expression de ce désir, la chose qu'ils doivent combattre. Ce renversement de perspective modifie le rapport de l'adolescent à ses proches, à ses parents en particulier mais aussi à l'ensemble de son entourage, à sa place dans la société.

Clef de voûte de ce narcissisme, la capacité de créativité devient pour tout adolescent une véritable obsession : il faut être créatif ! En effet, ce potentiel de créativité devient la marque de la singularité de chacun et la mesure de sa valeur. C'est dire combien les adolescents se lancent à corps perdu dans ces actes de créativité, qu'il s'agisse d'activités culturelles, dont la musique est l'exemple le plus évident, sportives (découvrir en soi le geste nouveau, singulier qui fait signe de reconnaissance) ou sociales. Quand, enfant, il a montré un don particulier suscitant l'admiration des adultes,

alors maintenant il peut déployer cette créativité en s'appuyant sur les multiples possibilités que la société met à sa disposition. Mais il reste douloureusement tributaire du besoin de reconnaissance (narcissique). Quand elle lui est accordée, cette créativité peut librement se déployer : il y a effectivement du génie dans l'adolescence, selon l'heureuse expression de Philippe Gutton¹¹⁸. Mais, hélas pour l'individu, tous les adolescents ne sont pas géniaux ! Quand il ne rencontre pas la reconnaissance, l'approbation, voire l'admiration des autres, la déception, le sentiment de dévalorisation (inversement proportionnel à l'intensité du besoin de reconnaissance), le mépris puis la colère ou la rage peuvent emporter ce jeune dans des conduites destructrices plus souvent retournées contre soi que contre autrui. Le « génie » de l'adolescence peut alors déployer ce pouvoir destructeur dans un autosabotage sans freins¹¹⁹, lequel est une garantie de reconnaissance : les adultes ne peuvent pas rester indifférents à ces adolescents qui se détruisent !

Fort heureusement, les adolescents dans leur majorité mettent cette créativité au service de leurs relations sociales : le réseau social, le/la « meilleur(e) ami(e) » est une véritable création, caractéristique de cet âge. Là encore la technique moderne (internet, Facebook, Twitter, etc.) se met d'ailleurs au service de ce besoin juvénile. Avec le « meilleur ami », l'adolescent se dote d'un double spéculaire rassurant : chacun reconnaît dans l'autre ce qu'il a d'unique, chacun exhorte l'autre à exprimer ce potentiel créatif. S'il ne faut pas méconnaître la richesse potentielle de cette créativité, il faut aussi considérer l'intensité du besoin de séduction qui la sous-tend : il y a dans tout adolescent un séducteur potentiel.

On l'a dit, la vulnérabilité du narcissisme est de se nourrir de l'approbation et du regard d'autrui. Ainsi, si jadis l'adolescent était entravé par son désir, aujourd'hui, il est aliéné par ce besoin de reconnaissance. C'est la raison pour laquelle il oscille constamment entre fragilité et arrogance¹²⁰, fragilité liée à ce besoin éperdu, arrogance pour s'en défendre. Le corps, cette part visible de chaque individu, particule qui signe sa singularité, devient le vecteur privilégié de ce besoin de reconnaissance et la captation du regard des autres en est la mesure. Il est en apparence plus facile de se distinguer par son corps que par ses idées ! Dire « non » comme

seule stratégie de différenciation révèle vite ses limites. De nos jours, l'adolescent exprime de façon privilégiée son besoin et ses difficultés en se servant de son corps : corps exposé, exhibé dans sa beauté juvénile, corps alangui et ralenti de l'adolescent qui s'ennuie, corps explosif et impulsif de l'adolescent impatient, corps couvert de piercings et de tatouages de celui qui veut en faire une autocréation singulière, corps malmené, agressé, scarifié, voire attaqué par une tentative de suicide chez ces adolescents qui s'enfoncent dans l'autosabotage, corps maîtrisé, discipliné, ascétique des adolescents anorexiques refusant de se laisser emporter par le maelström des émotions, etc.

Le regard persécuteur

Énoncé d'une affligeante banalité, les adolescents sont particulièrement sensibles à leur image (leur look). Constatation clinique tout aussi banale mais à la formulation plus complexe : les adolescents entretiennent avec le regard, le leur comme celui des autres, un commerce paradoxal. Ils font tout pour attirer le regard d'autrui sur eux mais, quand ce regard se fait trop insistant, ils sont vite mal à l'aise. Quand on ne les regarde pas, en « mal de regard » en quelque sorte, ils se sentent abandonnés, inexistants ; dès qu'ils sont regardés, ils s'inquiètent et protestent de ce « mal-regard » : « Il m'a mal regardé ! » La « carence » de regard se transforme rapidement en manque de considération, mais l'insistance d'un regard menace tout aussi rapidement de devenir intrusive et les deux fonctions symboliques du regard organisent les rapports sociaux des jeunes entre eux : la relation de dominance/agressivité, la relation de séduction/sexualité.

Dans les banlieues difficiles, les éducateurs savent bien qu'il suffit parfois d'un regard jugé mal placé, insistant, trop curieux, « provocateur », moqueur ou méprisant pour déclencher une bagarre, une agression, qui parfois peut même dégénérer en affrontement entre deux bandes. Cela sans compter sur la place des filles : le jeune caïd peut attaquer un autre mâle qui a regardé avec quelque insistance sa copine ou sa sœur, comme il peut menacer cette même copine ou sœur s'il estime qu'elle a trop complaisamment laissé son regard traîner sur un « étranger ». Si entre mâles règne l'affrontement des regards, pour les filles le moindre croisement de

regards dans l'espace public peut prendre le sens d'un engagement sexuel irrémédiable. Dans ces conditions le mâle faible et isolé a plutôt intérêt à longer les murs et la fille pubère à baisser les yeux ou voiler son regard !

Pourquoi cette extrême sensibilité au regard chez ces jeunes originaires des zones périurbaines défavorisées ? Deux phénomènes se renforcent mutuellement, faisant de ces banlieues un laboratoire d'étude de la fonction du regard. D'un côté, dans toutes les sociétés du monde, le regard est un organisateur constant et d'autant plus prégnant que le lien social conserve son caractère traditionnel. D'un autre côté, le regard est chez les jeunes, adolescents et adultes, un objet permanent de souci. Par leur dimension paroxystique, ces constatations révèlent quelque chose de la fonction du regard dans toute relation humaine et peut-être encore plus à l'adolescence, période au cours de laquelle chaque individu semble retrouver le besoin de ce regard qui l'a constitué dans sa petite enfance ¹²¹.

Artifice technique des temps modernes, le miroir permet un « dés-accordage relationnel », autorisant en quelque sorte l'individu à s'extraire de la dépendance au regard de l'autre pour quêter son identité dans le réfléchissement du miroir : le narcissisme devient une affaire personnelle là où l'identité était une donnée sociale. Parce que l'identité était précisément une donnée sociale procurée par le regard des autres, le contrôle social sur ces mêmes regards devait apparaître comme une impérieuse nécessité. Inversement dans une société où l'identité se voudrait non plus sociale mais individuelle, le regard sur soi devient le critère indispensable du narcissisme de chacun : pour tout adolescent, l'image de soi reflétée par le miroir est un puissant attracteur énigmatique.

Et, précisément, comme le miroir ne lui répond jamais, ce regard sur soi, de soi sur soi ou de l'autre sur soi, se transforme vite en inquisition persécutrice quand l'énigme se fait envahissante : elle « prend la tête » de l'adolescent, lui « bouffe » l'encéphale. Aussi, quand le doute est trop fort, quand le reflet devient persécuteur, le miroir peut, d'un coup, être brisé et, dans un geste de scarification, son éclat faire sourdre le sang, trace rassurante de vie. Par l'artefact du miroir, l'individu peut croire en l'existence d'un regard individuel : rien n'est plus faux ! Il n'y a pas de regard solipsiste : tout regard est un partage et un échange, avec un autre

souvent et initialement, avec l'autre en soi parfois et secondairement. Le regard introduit le poison de l'altérité au cœur de chacun.

De là viennent le besoin du regard et le sentiment de persécution par le regard : double contrainte qui aliène possiblement l'adolescent. Le regard est une construction familiale et sociale qui à la manière des poupées russes englobe successivement les pellicules protectrices du moi. Le bébé d'abord doit bénéficier d'un regard de reconnaissance qui fonde son sentiment d'existence, l'enfant ensuite s'élève grâce aux regards parentaux sur lui, véritables tuteurs de croissance, l'adolescent enfin se reconnaît par le truchement des regards sociaux. Chaque défaillance lors d'une étape rend d'autant nécessaire l'apport de l'étape suivante mais en augmentant la vulnérabilité et la dépendance de la personne humaine en cours de construction à ces regards. On conçoit aisément que l'exigence du travail de subjectivation, qu'on pourrait décrire comme un travail de redéploiement du regard sur soi-même (« se regarder soi-même comme un autre », pour paraphraser Paul Ricœur¹²²) sollicite ces enveloppes successives du moi. Lorsque l'une d'elles a laissé des trous, l'adolescent ressent le besoin de cette reconnaissance comme une contrainte aliénante, ce qui par projection transforme le moindre regard dirigé sur sa personne en une insupportable intrusion ou une intolérable menace. En quelque sorte le regard retrouve la fonction prédatrice de la vision avec le risque d'être vu sans être regardé !

Regard et séduction adolescente

Si la vision est une fonction neurologique, le regard est une fonction psychique : il faut avoir été l'objet d'un transport/transfert de subjectivité bienveillante aux différentes étapes de la vie pour que la fonction prédatrice de la vision soit neutralisée. C'est ce que nous montrent de façon caricaturale nombre d'adolescents des banlieues mais aussi ces jeunes errants installés à même le sol dans les lieux de passage et hall de gare. Par leur vêtue (vêtements guerriers de camouflage), piercings et autres tatouages, ils réalisent d'ailleurs un excellent compromis entre le besoin d'être regardé, d'attirer sur soi le regard d'autrui pour s'en sustenter et la nécessité de se protéger du risque d'intrusion d'un regard trop pénétrant : l'armure dont ils se parent attire automatiquement le regard du passant mais

l'arrête aussi à la surface des choses. Si par malheur le passant croise un peu trop longtemps le regard de ce jeune, l'interpellation sur un mode provocateur, si ce n'est injurieux, surgit rapidement.

Ce paradoxe réalise pleinement ce qu'on appellera une séduction haineuse. L'adolescent ne peut supporter le regard social des autres et tolérer en soi le besoin de ces regards que s'il est lui-même habité par la trace d'un regard antérieur qui a reconnu son appel et lui a répondu de façon « suffisamment bonne ». Voilà pour la dimension narcissique du regard.

Malheureusement pour l'adolescent la sexualité vient compliquer l'affaire ! Le regard est une allumette qui met le feu au corps. Bien qu'on ne puisse attraper ni grossesse ni maladie sexuellement transmissible en se regardant, le regard, subtile perversion humaine, est un organe sexuel de première classe. Confronté à l'excitation pubertaire, à la différence des sexes, à leur nécessaire complémentarité et à la radicale altérité du désir, l'adolescent quête un regard susceptible de répondre à ces énigmes. Avant même l'accomplissement d'une relation sexuelle, il recherche la correspondance d'un regard et le sentiment de complétude que ce regard partagé procure. Avec la puberté, le regard se charge d'émois qui risquent à chaque instant d'envahir le jeune et de le plonger dans un état de dépendance : la volonté de maîtriser les échanges de regards, en particulier celui des jeunes filles et des femmes dans de nombreuses sociétés, correspond au fantastique pouvoir fantasmatique de séduction de ce regard. Car ce regard risque aussi de rencontrer la beauté du corps de l'adolescent.

Le piège d'une beauté trop séduisante

Des images surgissent : celles de trois tableaux du Caravage représentant des corps d'adolescents : son *Narcisse* halluciné par la vision de sa propre beauté, que l'auteur a d'ailleurs habillé d'un drapé protecteur comme s'il avait voulu se protéger de la fascination de son modèle ; bien plus encore son *Saint Jean-Baptiste au bélier*, véritable apologie d'un corps exhibé enlaçant dans un geste à la tendresse provocatrice un bouc à la toison frisée et au regard amoureux ; ou encore son *David avec la tête de Goliath*, adolescent au visage lisse et glabre mais dont le bras soulève un glaive

pesant. Trois images d'adolescents dont la beauté conduit à une folie qu'on nommerait volontiers le figement narcissique, le dessèchement anorectique et la violence parricide.

Raymond Cahn parle de « la folie à l'adolescence¹²³ », folie qu'il prend soin de distinguer de la maladie mentale – et incontestablement la « beauté juvénile » est une source de dérèglement des passions, de leur exacerbation et d'une certaine folie tant chez l'adolescent lui-même que dans l'entourage proche (la famille) ou élargi (la société). Pédopsychiatre, je suis bien évidemment interpellé plus souvent pour les dérèglements familiaux que pour des « dérèglements sociaux », mais il m'arrive de parcourir les hebdomadaires, en particulier féminins, et je suis toujours perplexe devant l'utilisation du corps de mannequins qui de toute évidence sont plus souvent proches de l'adolescence que de la maturité...

L'histoire d'Agnès montre assez comment la beauté peut se révéler dangereuse à l'adolescence :

Agnès a seize ans lorsque je la vois pour la première fois. Depuis l'âge de treize ans, elle a présenté quatre graves épisodes délirants imaginatifs, interprétatifs mais surtout hallucinatoires, où dominent les thèmes de mort, de filiation, de persécution. Ces épisodes sont survenus tous les huit-dix mois environ. Ils durent et résistent de plus en plus aux traitements proposés, obligeant le médecin à une augmentation des doses qu'il commence à trouver inquiétante. Il me sollicite pour un avis clinique et thérapeutique car les parents posent avec insistance la question de la schizophrénie, souhaitent le retour à la maison de leur fille et – surtout la mère – demandent à ce que celle-ci soit mise sous un traitement médicamenteux ordinairement réservé aux malades psychotiques chroniques (des neuroleptiques dits « retard¹²⁴ »), comme elle le voit faire dans une institution où elle travaille en tant qu'agent de service. Je n'avais jamais encore rencontré une telle demande car, d'une façon générale, les parents sont plutôt réticents à l'idée que leurs enfants prennent des médicaments psychotropes.

Lors de cette première consultation, au décours de son quatrième épisode délirant qui a duré plus de deux mois, une question pratique se pose : celle de savoir si Agnès pourra retourner dans son internat scolaire à une centaine de kilomètres du domicile de ses parents, internat qui correspond à une demande et même un souhait d'Agnès en raison de son choix d'orientation scolaire. En effet, malgré ces épisodes pathologiques, Agnès a eu jusque-là des résultats scolaires satisfaisants, a pu passer son BEPC avec succès et a choisi une section de seconde technique qui lui impose une solution d'internat. La mère, pour sa part, s'oppose à son retour dans cet établissement.

Agnès est une adolescente très mignonne, incontestablement une « jolie jeune fille ». Elle a des traits fins, des gestes gracieux, elle est séduisante sans chercher à être séductrice. Elle fait de la danse et participe avec plaisir à un atelier théâtre, ce qui explique certainement l'aisance relationnelle qu'elle manifeste. Lors de l'entretien, le contact avec elle est de bonne qualité, le dialogue assez facile, à une ou deux reprises elle prend même l'initiative de la parole. Toutefois elle paraît de temps à autre absorbée dans ses pensées au point que l'échange semble comme suspendu (ce qu'en psychiatrie on

appelle un « barrage » de la pensée). Au cours de cette première rencontre, c'est l'élément le plus inquiétant. L'autre concerne sa manière de parler de ses épisodes délirants en disant « mon délire », comme une sorte de fait « objectif », extérieur à elle : est-ce une identification au monde médical et plus encore au discours de la mère qui, quant à elle, s'exprime d'une manière très « médicale » pour parler de sa fille ?

Quoi qu'il en soit, Agnès raconte fort bien ses deux premiers épisodes pathologiques qu'elle rattache assez facilement à des difficultés rencontrées avec des garçons. Le premier, à l'âge de treize ans, est survenu sur le ferry-boat lors du retour d'un séjour linguistique en Angleterre, première séparation d'avec les parents. Pendant ce séjour, elle avait été l'objet de moqueries de ses camarades françaises parce que sa correspondante anglaise était naine, ce qu'elle-même ignorait. Au retour sur le bateau, elle s'était donc un peu isolée du groupe des filles. C'est alors qu'un garçon a cherché à flirter avec elle : elle a refusé maladroitement ce qui était pour elle une « première avance », chose encore inconnue, et de nouveau ses camarades se sont moquées d'elle. Le premier épisode délirant est survenu deux jours plus tard ; Agnès n'avait cessé pendant cet intervalle de ressasser ces événements. Le deuxième épisode s'est produit lors de la première sortie d'Agnès dans une discothèque un an plus tard. De nouveau, un garçon a cherché à flirter avec elle, elle a accepté et l'a embrassé, à la fois inquiète et excitée. Étant allée au bar avec ce garçon prendre une consommation, elle a alors eu la conviction que le barman mettait dans son verre un produit pour la droguer. Le lendemain elle est restée mutique, repliée, les thèmes délirants sont apparus rapidement.

Agnès se souvient moins bien de ce qui a pu déclencher les deux épisodes suivants, mais ils sont toujours survenus à l'occasion de moments passés avec d'autres jeunes et se sont déroulés de façon assez stéréotypée : les périodes pathologiques sont toujours précédées de troubles du sommeil (insomnie), de l'alimentation (hyperphagie), d'anxiété croissante avec hyperactivité : Agnès est très énervée, marche beaucoup ; elle se sent brusquement envahie par des idées noires, a le sentiment que rien ne va, que tout est mauvais. Elle a l'impression d'être abandonnée, que personne ne peut rien pour elle et elle perd sa gaieté naturelle. Puis, au bout d'une semaine environ, il se produit un déclic : « Tout est beau, tout est magnifique », mais en même temps les thèmes délirants surgissent.

Plusieurs phases qu'on peut sans crainte de se tromper dire « dépressives » se sont ainsi succédé, suivies à deux reprises d'un état délirant, mais il y en a eu d'autres qui se sont résolues spontanément. En raison de ces oscillations d'humeur, on propose une modification du traitement médicamenteux à Agnès et à ses parents, en accord avec le premier psychiatre consultant qui y était tout à fait favorable (soit un traitement thymo-régulateur conjugué à l'arrêt progressif des neuroleptiques). Mais on insiste aussi pour qu'Agnès ne retourne pas à la maison, tout en donnant acte à la mère qu'un retour dans l'internat de son établissement scolaire serait prématuré ! Une admission dans un « foyer thérapeutique » est proposée, ce qu'Agnès accepte rapidement sans réticence, contrairement aux parents.

Il est temps de donner quelques indications sur le contexte familial. Agnès est l'aînée d'une fratrie de quatre : la famille se présente comme très unie, les enfants sortant souvent avec leurs parents. Il a d'ailleurs fallu qu'Agnès soit âgée de treize-quatorze ans pour qu'elle ait l'autorisation de sortir seule en ville, les deux parents mettant en avant le fait qu'on ne laisse pas sortir seule une aussi jolie petite fille. En effet, selon eux, Agnès a toujours été très belle et ils en sont très fiers. Je perçois une légère rougeur

sur le visage du père au moment où il dit cela, bien que cette rougeur soit cachée derrière une barbe épaisse. Depuis qu'Agnès est adolescente, un ami photographe a fait d'elle un portrait particulièrement beau qui est installé sur le dessus de la cheminée du salon. Les parents ont eux-mêmes abonné Agnès à une revue qui s'appelle *Jeune et jolie*, qui donne aux adolescentes des recettes pour devenir belles et séduire les garçons, et dans laquelle il est aussi beaucoup question de « la première fois ». Pendant ses hospitalisations, elle passe le plus clair de son temps le regard fixé sur cette revue.

Le mythe de la famille unie repose sur deux lignées parentales contrastées. Le père, aîné de deux, présente sa famille comme sans problème. Ses propres parents sont issus de fratries réduites à un ou deux enfants. Peut-être est-ce ce qui explique pourquoi lui-même et ses parents ont insisté pour que la mère d'Agnès interrompe sa quatrième grossesse – ce que celle-ci a refusé, mais qui, dit-elle, l'a déprimée et l'oblige à prendre un traitement.

Cette femme assez élégante présente une discrète anomalie à l'une de ses mains, ce qu'elle essaie manifestement de cacher. Elle est, de son côté, fille d'une mère célibataire ayant déjà un garçon d'un autre père. Sa propre mère était issue d'une abondante fratrie dont elle ne connaît pas exactement le nombre. Elle a le souvenir de conflits permanents avec elle, qu'elle a quittée impulsivement à l'adolescence. Elle se souvient qu'avant ce passage à l'acte elle tenait grâce à la rêverie récurrente de partir chaque fois que celle-ci la faisait souffrir. Quelques années plus tôt, elle faisait encore un rêve où elle quittait sa mère. Il faut noter ici que, dès le premier entretien, Agnès a raconté faire un cauchemar répétitif en miroir de celui-ci : ses parents meurent dans un accident et toute la fratrie est séparée, placée à droite ou à gauche.

Après ce premier entretien, Agnès présente une amélioration remarquable. Admise dans le foyer, elle s'y adapte sans difficulté puis reprend sa scolarité, terminant son année scolaire... En revanche, nous sommes pendant dix-huit mois confrontés à une prise en charge chaotique. Malgré les efforts de l'équipe soignante, les parents, dans une soumission apparente, s'opposent en réalité à toute possibilité d'évolution. Par exemple, au début du séjour, ils ont tendance à envahir le foyer, occuper la chambre d'Agnès, faire des remarques sur sa décoration. Soucieuse de préserver l'espace personnel de celle-ci, l'infirmière responsable doit leur demander de moins pénétrer dans le foyer tout en les invitant au groupe de parents. De ce jour, ils restent dans la voiture, n'adressant pratiquement plus la parole aux soignants, sans bien sûr se rendre au groupe de parole. Le père refuse

de signer l'autorisation permettant à sa fille d'aller le soir à un groupe d'expression théâtrale et de rentrer en vélo vers 20 h 30-21 heures – précisons qu'il s'agit d'un quartier calme et que le centre culturel est à moins d'un kilomètre du foyer.

Dès la rentrée scolaire suivante, Agnès est en proie à une vive anxiété. Quelques jours après, croyant être suivie, elle se sauve du lycée, saute d'un mur, se fracture le fémur. Les parents considèrent qu'on ne l'a pas surveillée correctement. Agnès est hospitalisée en chirurgie puis en unité d'hospitalisation pour adolescents. Elle présente alors un état complètement figé, « catatonique » dont elle sort peu à peu. Puis, soudainement, son apparence est à nouveau normale : elle veut reprendre la scolarité, mais tout aussi rapidement on voit réapparaître les manifestations anxieuses.

Il faut décrire Agnès pendant ces phases : elle est figée, manifestement très angoissée ; mutique, elle ne demande rien, refuse de boire et de s'alimenter. Elle urine et défèque sous elle, ne se lave pas, laisse ses longs cheveux emmêlés. Quand on la nourrit, liquide et aliments se répandent sur son visage, elle recrache ou vomit et ne fait aucun geste pour s'essuyer. À deux reprises, il nous semble que ces épisodes coïncident avec la venue des règles dont bien sûr elle ne parle pas. Même quand elle va moins mal, son hygiène reste pour le moins douteuse et tous les quinze jours, dès qu'elle arrive chez ses parents, ceux-ci, peut-être encore plus le père que la mère, la déshabillent de force, malgré ses protestations la lavent énergiquement puis passent de longs moments à la peigner : Agnès est alors calme. Il nous faudra intervenir directement pour que le père cesse ces intrusions sur le corps de sa fille et que seule la mère s'en occupe.

Pour couronner le tout, à chaque retour à la maison, le premier geste qu'Agnès accomplit est de retourner le cadre de sa photo sur la cheminée en déclarant : « Ce n'est pas moi. » La photo reste ainsi retournée tout le week-end, mais les parents la réinstallaient dans le « bon sens » dès le départ de leur fille. Ce sont eux qui parlent du « bon sens » ! Mais ils n'ont pas un instant le « bon sens » de ranger cette outrageante photo.

Dix-huit mois plus tard, les parents sont assis face à moi. Ils viennent de récupérer leur fille à Paris après une fugue de l'unité d'hospitalisation où elle avait de nouveau été admise. Ils nous avaient menacés de procès pour faute de surveillance si Agnès n'était pas retrouvée rapidement... Ils exigent l'arrêt de la prise en charge, parlent de reprendre Agnès chez eux mais aussi de l'hospitaliser en psychiatrie adulte. Agnès est âgée de dix-huit ans, son visage est bouffi, elle est grosse, pâteuse, mal coiffée, la peau est grasse, suintante : elle est laide et même repoussante.

À la fin de l'entretien, le père me regarde et d'une voix douce, radieuse avec une expression souriante d'une extrême douceur il me dit : « Alors, docteur, finalement, vous aussi vous vous êtes trompé ! »

La beauté d'Agnès était-elle trop excitante pour cette famille, trop lourde pour l'adolescente, trop menaçante pour le lien parent-enfant ? Prise dans un lien paradoxal, Agnès, que ses parents avaient eux-mêmes abonnée à cette revue dont le contenu est centré sur la « première fois » (le premier baiser, le premier petit ami, le premier flirt, et, cerise sur le gâteau, la « première fois »), devait aussi rester auprès de papa et maman, fillette réparant les conflits d'enfance de sa mère... La puberté, la pression des pairs, filles (les moqueries) comme garçons (leur attirance), la menace d'une possible relation, tout cela a fait exploser le fragile barrage de

l'enfance. Agnès s'est trouvée dans la nécessité de détruire cette beauté, d'attaquer ce corps, de le rendre répugnant tandis que ses parents pouvaient garder sur la cheminée l'icône d'un temps révolu, un enfant d'une beauté idéale à jamais perdue.

La beauté de l'enfant n'est pas dangereuse en soi. Il est normal qu'elle soit protégée par les parents qui veillent sur elle. Leur narcissisme s'en nourrit sans crainte ni menace. Cette beauté de l'enfant peut même réparer un investissement narcissique défailant de l'image de soi chez les parents, comme c'est probablement le cas pour la mère d'Agnès. Certes, cela peut susciter une confusion d'identité entre le ou les parents et l'enfant. Mais cette confusion d'identité est protectrice pour l'enfant et silencieuse, latente dans son expression psychopathologique. Cependant, à l'adolescence, les dangers guettent : le drame pour certains adolescents, c'est que ces dangers sont aussi bien internes qu'externes. Agnès est un exemple de cette confusion interne/externe.

Les dangers sont internes car l'excitation côtoie l'inquiétude quand un garçon l'embrasse. Elle a envie de partir loin, mais elle fait des cauchemars de mort parentale, puis d'abandon. En même temps, les parents, surtout le père, ne sont plus ces parents bienveillants, gentils, heureux et satisfaits du temps de l'enfance mais deviennent soupçonneux, intrusifs, insatisfaits. Au moment où Agnès en avait le plus besoin, elle perd le soutien parental qui se transforme même en relation agressive, persécutive et menaçante. Les dangers externes ne sont qu'une projection de ces menaces internes : il est sûr que certains garçons devaient parfois regarder avec insistance et envie cette belle adolescente, voire l'interpeller, la siffler, mettant Agnès mal à l'aise. Cette envie confuse (qui avait envie et de quoi ?) était menaçante : il fallait impérativement la faire cesser.

Louise, qui souffre d'une anorexie avec épisodes de boulimie et vomissements, contrôle son poids afin que ses cuisses ne se touchent pas, ce que chaque matin elle vérifie en y passant la main. Le simple contact de ses cuisses l'une contre l'autre produit un état d'énervement, de malaise intense. Elle porte uniquement des jeans très serrés. Chaque fois que l'on s'approche de la prise de conscience d'une excitation sous-jacente, Louise interrompt la thérapie pendant plusieurs séances pour ensuite demander de façon pitoyable à la reprendre. Elle a honte de son corps, qu'elle laisse sale, ses culottes souillées de matières traînant dans son armoire.

Louise a déjà entrepris deux psychothérapies analytiques qu'elle a chaque fois interrompues. Lors du premier entretien, le père m'avait raconté combien il avait été fier de sa fille âgée de quinze-seize ans avec laquelle il faisait du canoë ; il m'avait décrit avec émotion sa beauté lorsque, dans un mélange d'élégance et de vigueur, elle portait puis mettait à l'eau son embarcation. Pendant l'entretien, il avait même fait le geste de porter l'embarcation (ce passage à l'acte *a minima* témoigne d'un quasi-débordement émotionnel). Leur médecin m'avait confié un encombrant secret : ce père quelques années auparavant avait été condamné pour détournement et abus sexuel sur plusieurs mineures. Depuis l'entrée dans la boulimie-anorexie, la fille a honte de son corps, honte devant son père qui lui-même dit haut et fort combien l'état actuel de sa fille lui répugne. Deux ans d'entretiens réguliers aboutiront simplement à une stabilisation de l'état pondéral, à l'acceptation d'une séparation familiale et d'une autonomie relative.

Une autre adolescente, elle aussi anorexique mentale, en psychothérapie depuis deux-trois ans, se souvient de cet épisode en tout début d'adolescence qui l'avait fortement marquée et avait précédé de quelques semaines les conduites de restriction alimentaire : dans la rue, cette toute jeune fille, à la poitrine naissante, se fait siffler par un homme qu'elle identifie comme un « adulte ». Elle en est gênée mais elle reconnaît aussi en elle un sentiment confus de contentement ou de fierté. De retour à la maison, elle raconte cet épisode à sa mère : elle est alors sidérée et angoissée par la réaction de cette dernière. En effet, sa mère, en colère et méprisante, la traite de « traînée » et la menace : « Si tu commences comme ça, où finiras-tu par aller ? » De cet instant, elle change de vêtue, déteste son corps, ne supporte pas le regard des autres, etc.

Le pubertaire des parents

Heureusement pour eux, la majorité des adolescents ne sont pas pris dans des conflits familiaux aussi serrés, dans des rapports de séduction aussi envahissants ! La plupart des parents acceptent de voir leur adolescent s'approprier sa vie amoureuse puis sexuelle sans y mettre d'entrave majeure. Ils auraient même plutôt tendance à se montrer trop curieux ! Cette mère, très proche de son fils aîné, au demeurant fort beau garçon, se précipite dans sa chambre dès qu'elle l'entend parler avec sa petite amie et s'immisce régulièrement dans la conversation. Pour faire bonne mesure,

elle lui procure régulièrement les grandes affiches d'une célèbre publicité pour lingerie féminine¹²⁵ qu'elle colle au mur situé au pied du lit de son fils : elle sait à quoi il rêve !

En effet, les parents sont eux aussi confrontés à la transformation du corps de leur adolescent, laquelle éveille en eux des émotions, des souvenirs (par exemple quand l'adolescent ressemble étrangement au parent du temps de sa jeunesse) qui peuvent les déborder. Avec Alain Braconnier¹²⁶, nous avons décrit cette « crise parentale » susceptible de conduire les parents comme l'adolescent dans des affrontements délétères, des conflits majeurs ou des fuites éperdues (prendre un amant ou une maîtresse de l'âge approximatif de leur adolescent) ! Philippe Gutton¹²⁷ évoque, lui, le pubertaire des parents. On peut le suivre pleinement lorsqu'il déclare parlant de la puberté : « Le traumatisme serait en même temps le fait des parents et du corps pubère... L'enfant serait jeté dans le drame pubertaire par ses propres parents réagissant au fait même du changement introduit par sa puberté. »

Il est vrai que cette excitation doit être reconnue par le ou les parents de la même façon que l'excitation du pubertaire doit être identifiée par l'adolescent. C'est de cette double reconnaissance que pourront venir l'écart et la prise de distance précédemment évoquée, sans rupture ni cassure. Un père me disait avec nostalgie que quand sa fille adolescente s'installait sur ses genoux pour lui faire un câlin, cela le troublait, le mettait mal à l'aise ; la fille percevait elle aussi cette contracture défensive et regrettait de ne plus pouvoir faire un câlin innocent avec papa. Freud¹²⁸, résumant l'évolution de l'adolescence, précise qu'elle se fait par le renoncement aux objets sexuels inadéquats, c'est-à-dire les objets œdipiens, et Philippe Gutton¹²⁹ insiste sur le travail que « doivent faire ces parents pour se laisser transformer en objets inadéquats, nous dirons en séducteurs délaissés... ». Parents et adolescents ont donc à renoncer à cette séduction réciproque remontant à l'enfance. Mais ce renoncement est loin d'être aisé !

En effet, les progrès de l'hygiène et de l'alimentation, les soins médicaux, le rôle de la prévention font que les adolescents actuels sont probablement plus beaux dans leur ensemble qu'ils ne l'ont jamais été. Ils sont grands, bien bâtis ; ils ont leurs dents blanches et alignées ; ils savent

bouger, courir, plonger, nager ; ils disposent d'habits colorés ; ils n'hésitent pas à montrer leur corps sans honte ni gêne pour un grand nombre d'entre eux, même si pour quelques-uns cela est loin d'être évident ! D'autre part, les parents n'ont nulle envie de mourir, ne serait-ce que symboliquement, en tout cas nulle envie de vieillir ! Ils font tout eux aussi pour garder un corps séduisant, affirmer une sexualité qui s'épanouit, disent-ils, avec la maturité.

Le corps objet de dévotion

Ainsi, du côté de l'adolescent comme du côté des parents, le corps semble envahi d'une excitation débordante. Cette concomitance transgénérationnelle explique en partie le fait que le corps soit désormais l'objet des attaques privilégiées des adolescents. En effet, au corps dévoilé, à sa beauté exposée, surexposée, correspondent en négatif les attaques du corps : attaque directe et destructive dont la tentative de suicide est le modèle, à un moindre degré dans les scarifications ; attaque indirecte dans un contrôle des sensations comme chez les boulimiques-anorectiques ou chez les toxicomanes ; attaques plastiques qu'il s'agisse de se fabriquer un néocorps grâce au culturisme ou de recourir à la chirurgie pour satisfaire un fantasme d'autoengendrement et de perfection narcissique rompant ainsi la relation à l'autre.

Si la pathologie à expression somatique et la pathologie addictive utilisant le corps comme vecteur de sensation augmentent autant à l'adolescence, n'est-ce pas parce que notre société prend précisément le corps comme objet de dévotion, un corps qui n'est plus un corps divin ou mythique mais celui du voisin, le nôtre ou celui de nos enfants ? Le père d'Agnès offre à sa fille la revue *Jeune et jolie* mais lui interdit d'aller à l'activité théâtre à cause des rencontres qu'elle pourrait faire, rencontres que sa beauté rendrait d'autant plus dangereuses. Agnès n'a d'autre solution que d'attaquer son corps et son désir. Toute sa pathologie à expression comportementale est une destruction programmée de ce corps : fracture, souillure, salissure, bouffissure... Toute sa pathologie à expression psychique est une destruction de son désir : ne plus penser à la séparation, se taire et rentrer chez les parents.

Il est toutefois plus difficile de détruire le fonctionnement psychique que le corps puisque Agnès nous laisse ce mot avant sa fugue, juste après notre dernière rencontre : *Monsieur Marcelli, je vous emmerde, je fais une belle fugue sans vous ; c'est la liberté et je ne ferai pas de psychothérapie, je parlerai à mon copain. Quant à vous Monsieur C., vous avez une belle coupe de cheveux et vous étiez plutôt sympa* – C. est le psychiatre hospitalier qui s'occupait d'elle lors des phases de régression-repli. On peut craindre, compte tenu du dispositif de soins recherché par les parents, en particulier la revendication d'une unité psychiatrique fermée, qu'il s'agisse pour Agnès avant longtemps de la dernière « belle fugue ».

L'observation d'Agnès nous montre au moins à deux reprises de façon caricaturale comment la folie banale et ordinaire de tout adolescent peut basculer dans la pathologie mentale. Quand Agnès, dans la discothèque, embrasse pour la première fois un garçon, elle est excitée et inquiète. Excitée, parce qu'elle est envahie de l'intérieur par l'exigence pulsionnelle, de l'extérieur par le rapprochement de l'objet : ce garçon qui veut obtenir d'elle quelque chose. Inquiète, parce que, en l'embrassant, elle actualise la trace d'un lien œdipien qui est menacé par cette excitation. Ce lien devient, de ce fait, source d'angoisse et donc menaçant parce qu'il risque d'être perdu. Tout adolescent est un jour ou l'autre de son adolescence pris dans les rets de cette excitation-folie : le désir génital d'un côté, la menace incestueuse de l'autre. Agnès ne peut supporter dans son propre espace intrapsychique cette excitation/folie : elle la projette sur l'extérieur dans la figure paranoïde persécutive du barman qui lui a peut-être versé une drogue. La drogue est, parmi bien des craintes, ce que redoutent aussi les parents pour leur fille.

Agnès s'engage là sur le chemin du fonctionnement psychotique. Quand elle entre de nouveau au lycée, lieu investi par elle comme symbole de la « normalité-guérison », mais plus encore comme justification de l'éloignement du domicile parental pour une bonne cause, celle de l'acquisition d'un métier, et enfin comme endroit de toutes les rencontres possibles avec « les garçons », Agnès est envahie d'une angoisse/excitation/confusion qui la pousse à fuir. Par la suite, elle oscillera dans son récit confus entre un sentiment persécutif d'avoir été suivie et un vécu d'effondrement dépressif. Quoi qu'il en soit elle saute d'un mur élevé

et casse son corps : fémur brisé, elle est alitée, impotente. Son désir d'autonomie est du même coup brisé.

La « beauté » des adolescents ne date certes pas d'aujourd'hui. Elle a toujours existé. Mais désormais elle s'exhibe à tous les coins de rue. La liberté des mœurs et des corps récemment acquise la rend ostensible et préhensible : beauté exhibée sur les affiches publicitaires, dans les magazines, dans les salles de cinéma. Depuis plus de vingt ans, chaque année, une « actrice » est révélée, jeune adulte ou encore adolescente, offerte à la concupiscence des regards du spectateur. Elle disparaît presque aussi vite, parfois engloutie dans un repli dépressif pour être remplacée par la suivante. Seules les plus solides y survivent ! Cette résonance sociale est assez récente, du moins dans sa crudité. Elle peut provoquer une séduction, une excitation réciproque qui risque de déborder. Cette « beauté » est susceptible de fonctionner comme un amplificateur de l'excitation-folie ordinaire. Quand elle a été narcissiquement investie par les parents, elle risque de devenir intolérable au moment où le corps social, les autres, posent sur cette beauté un regard troublant.

La conjonction de l'émoi pubertaire, de l'investissement narcissique du corps (tant par les parents que par l'adolescent lui-même) et du regard troublant d'autrui produit une folie c'est-à-dire une excitation que l'adolescent est contraint d'absorber ; il peut le faire par deux chemins, celui du psychisme transformant cette excitation en émotion, celui du somatique transformant cette excitation en sensation. Pendant longtemps le corps social, les parents, les pairs ont favorisé, par le modèle culturel proposé, une transformation du premier type. De nos jours, les modèles sociaux incitent tous l'adolescent à une transformation du deuxième type : de l'excitation à la sensation car la sensation se nourrit de stimulations matérielles que les progrès des « images » et des diverses techniques de communication ne cessent de faciliter. Aujourd'hui l'adolescent n'est pas seulement, comme Narcisse, penché sur sa propre image, il est aussi captivé, capté, par la technologie envahissante des images...

Adolescence et images : une séduction réciproque...

Depuis l'aube de l'humanité, l'être humain s'intéresse aux images, au point qu'il était capable de passer de longues heures dans des cavernes obscures pour y dessiner sur les parois des silhouettes d'animaux et de mains¹³⁰. Dans le monde du vivant, seul l'être humain dessine... Tout dessin suscite chez le spectateur une tentative d'interprétation. Le dessin est une mise en forme, une concrétisation matérielle de la théorie de l'esprit, cette capacité, particulièrement développée chez les humains, à reconnaître chez l'autre une pensée propre, une pensée différente de la sienne en fonction de l'expérience de chacun. Bien avant de représenter la réalité, le dessin cherche à exprimer un regard.

Longtemps ce regard connut une liberté certaine, n'étant pas encore assujéti à l'exigence technique de la perspective, en quoi le dessin s'est très tôt distingué de la sculpture. Avec l'arrivée de la perspective puis de la photographie, l'image, dessin, peinture ou photo, s'est mise à prétendre reproduire la réalité : rien n'est plus faux et l'on sait aujourd'hui que même la plus banale des photos n'est jamais neutre. Elle reflète inéluctablement une « vision », le regard de celui qui se tient derrière l'« objectif ». La seule photo « objective » est celle qui n'a pas encore été prise, celle où la main humaine et l'œil qui la dirige n'ont pas encore saisi l'« objectif » ! Toute image est séductrice car elle est un appel pour les yeux de celui qui la regarde, elle sollicite son regard, l'invite à un partage...

Presque tous les enfants aiment dessiner. Leur ignorance de la perspective les protège d'abord : ils peuvent sans crainte façonner le monde selon la fantaisie de leur regard. Les adultes, leurs parents bien sûr, aiment interpréter leur dessin : dès les premières traces, le moindre gribouillis peut prendre sens, un sens dont ils discutent avec l'enfant sachant à peine parler. Il n'est pas rare d'ailleurs que les formes graphiques et verbales se constituent de concert. La lecture de livres pleins d'images les y aide.

Malheureusement, un jour, l'œil de l'enfant devient « objectif ». Dès lors, il raréfie ses dessins car son regard supporte de moins en moins les « imperfections » graphiques. Seuls les plus doués, ceux qui ont le sens de la perspective, continuent de dessiner, et seuls les très doués, ceux qui acceptent de faire l'effort d'un apprentissage technique difficile, continueront encore à l'adolescence... Quelques-uns pourront un jour oublier la technique pour retrouver l'innocence du regard.

Mais la force de l'image, dessin, peinture ou photo, est d'activer une perception sensorielle, celle de la vision, de faire croire qu'il s'agit là d'un fragment du réel, de la réalité vraie ! L'image se donne à voir, sans effort psychique ! Dans la parole, si les mots sont formés par une trace perceptive (sonore ou visuelle), le « sens » qu'ils véhiculent est immatériel, non perceptible par les « organes des sens », ce sens qui est littéralement l'« essence » du mot, son sublimé. Le découvrir exige un effort psychique ! Le langage trouve sa puissance polysémique dans cet écart entre le signifiant et le signifié, mais au prix d'une constante incertitude, d'une possible dissimulation, d'une éventuelle tromperie.

Or, à l'adolescence, chaque jeune, comme nous l'avons vu, se met en quête de la vérité, de ce qui est vrai. La ligne de partage n'est plus entre le bien et le mal, système de valeur dépendant de la parole d'autrui, mais entre le vrai et le faux, système perceptif dépendant de soi. De ce point de vue, on pourrait dire qu'en première intention il y a dans toute image un potentiel de vérité et dans tout discours un potentiel de tromperie. Spontanément, naturellement, oserons-nous dire, la vérité penche du côté de l'image même si dans une culture judéo-chrétienne « heureux sont ceux qui croiront sans avoir vu¹³¹ ». Croire une parole, c'est croire ce qui vient d'un autre ; croire ce qu'on voit, c'est ne croire que ce qui vient de soi !

L'adolescent met en doute la parole de l'adulte, ses parents en premier. Dans cette prise de distance nécessaire pour fonder sa subjectivité, c'est-à-dire sa capacité à se représenter auteur de ses pensées et propriétaire de son corps comme de sa sexualité, l'adolescent ne veut croire que ce qu'il voit. Le monde des images est fait pour lui. Il y a entre l'adolescent et le monde des images une séduction réciproque !

Connexions et narcissisme

Aussi se plonge-t-il avec délices dans ce nouveau monde fait d'images... Car ce pouvoir d'attraction séductrice est d'autant plus fort que l'image s'anime. Si l'image fixe attire l'œil, l'image mobile – le cinéma, la vidéo – saisit le regard. L'image mouvante réalise une véritable capture psychique car elle ajoute à la fixité attractive de toute image la saisie anticipatrice du rythme, l'attente de l'image suivante et de la surprise. Dès lors la technique

se met au service de ce jeu de séduction, venant au secours de l'adolescent grâce à l'assistance graphique que les divers logiciels peuvent offrir. L'adolescent n'a même plus à craindre une éventuelle incompetence : il peut laisser libre cours à son inventivité, son imaginaire, sa créativité. La technique permet non seulement de donner à voir le réel, un réel qui serait plus vrai que le vrai, mais en plus de rendre réel l'imaginaire, les rêveries et les fantasmes par la puissance évocatrice de cette mise en image.

Friands de nouveauté, les adolescents sont aux premières loges dans cette consommation des techniques nouvelles qui allient à la fois les techniques de l'image fixe ou mobile et les techniques de la communication, tout cela pouvant dès à présent être tenu dans une seule main grâce aux portables de dernière génération. En effet se conjuguent étroitement l'utilisation de signes ou mots (sms, Twitter, blogs) et d'images (animations des plus diverses, jeux en ligne, films), chaque individu pouvant être successivement simple joueur ou spectateur, mais aussi réalisateur, metteur en scène, acteur ou comédien de sa propre vie, journaliste ou créateur d'événement, etc. La technologie de ces TIC (technologies de l'information et de la communication) semble hors de toute limite, accompagnant les adolescents et jeunes adultes dans une inventivité, une créativité littéralement explosives : « Facebook » en est un modèle emblématique.

Rendant virtuellement réel l'imaginaire et virtuellement imaginaire le réel, ces diverses techniques exercent un pouvoir illimité de séduction sur l'adolescent. Le besoin de reconnaissance a toujours existé, il est partie constituante de ce qui nous fait humains : les TIC ne l'ont pas inventé ! Elles l'ont en revanche démultiplié et matérialisé. Le jeune internaute peut désormais communiquer avec la planète entière, les antipodes sont devenus son voisin ; le temps y est quasiment aboli, en particulier le temps social tissé des rythmes quotidiens y compris celui de l'alternance veille/sommeil, mais en outre ce temps subit une véritable dissolution, l'écran phosphorescent, luminescent ayant par lui-même une puissance de stimulation visuelle intemporelle ; le branchement est instantané, nul besoin d'attendre que l'autre soit disponible ; le débranchement est tout aussi immédiat si la curiosité, l'intérêt, le plaisir ne sont pas satisfaits, tous les interlocuteurs étant peu ou prou interchangeables, il suffit de zapper ; le flot des informations, des images, emporte avec lui, de surprise en surprise,

l'attention de l'internaute dont les lobes frontaux pulsent quasiment au même rythme dissolvant encore plus la conscience du temps ; l'unicité de soi, qui impose une nécessaire limite et une insatisfaction potentielle, peut être contournée par l'adoption d'une multiplicité d'« avatars » selon sa fantaisie ; chacun peut changer d'âge, de sexe, de statut social, de famille, de passion, de métier et, dans cette nouvelle identité, dialoguer avec d'autres internautes qui, dans cet échange, le considèrent pour ce qu'il veut être et non pas pour ce qu'ils en perçoivent, (enfin l'identité procède de soi et pas des autres !) ; acteur de soi-même, le jeune internaute peut s'offrir aux regards des autres avec un avantage considérable sur la « vraie » vie : ici on peut mesurer la taille de son narcissisme grâce au nombre de clics et de connexions obtenues.

Avec internet, le narcissisme, ce graal derrière lequel court tout adolescent, a enfin trouvé sa mesure, ce n'est plus une affaire de mythes, fables ou racontars, c'est une simple affaire de nombre de connexions ; curiosités de tous ordres, intellectuelle comme sexuelle, violence, agressivité, désir d'exhibitionnisme comme de voyeurisme peuvent y rencontrer un exutoire, libérées du regard d'autrui, de son jugement, etc. L'internaute face à son écran jouit d'une liberté quasi infinie ! Comment ne pas être séduit !

Le pouvoir séducteur de l'image

Les yeux sur son écran, l'adolescent embrasse le monde mais oublie facilement ses proches, sa famille et tout ce qui lui pèse : il y a là les germes d'une puissante addiction dont on commence à percevoir les effets délétères sur un nombre croissant de jeunes. Car ce fantastique potentiel séducteur de l'image et des TIC n'a qu'un seul antidote : la capacité à se déconnecter ! Comment dire : « J'arrête », « Ça suffit ! » quand le système est conçu pour ne pas rencontrer de limites ! De plus en plus de parents désemparés, souvent des mères seules, ne trouvent pas d'autre solution pour décrocher leur adolescent (ou jeune adulte) de l'écran sur lequel il est fixé depuis vingt-quatre, trente heures ou plus que de couper l'électricité ! Attitude certes maladroite mais qui illustre bien d'un côté le désarroi de l'adulte et de l'autre la puissance attractive de l'écran. Brusquement coupé de cet objet

d'envoûtement, l'adolescent réagit souvent par une crise de rage qui peut l'entraîner dans des comportements violents, rage qui témoigne de la véritable « rupture » narcissique subie du fait de cette interruption.

Le jeune fait « un » avec l'écran ! Comment dès lors pouvoir dire : « Ça suffit » ? Même l'ennui ne suffit pas à se déconnecter : le zapping est une stratégie efficace de lutte contre l'ennui. Ouvrir son écran et laisser les images imprégner la rétine, sans but précis, à l'aventure, au gré de ce qui surgit, de telle ou telle discussion sur l'un ou l'autre forum, de tel jeu ou nouveau blog, etc. Le voyage sur internet dissout le temps et trompe l'ennui... Pour parvenir à se déconnecter, il faut désinvestir l'espace sensoriel avec l'excitation de l'immédiateté pour réinvestir l'espace psychique interne : c'est une affaire d'intériorité. Une intériorité faite d'attente, de rêveries, de relatif repliement sur soi, de renoncement aux stimulations perceptives et sensorielles de toute nature. Accepter de fermer les yeux, laisser les pensées aller au fil de l'eau, sans idée préconçue, s'abandonner à ce cours incertain, renoncer à une quelconque maîtrise, écouter sa musique interne. Il y faut un accord suffisant avec soi-même pour que cette rencontre ne devienne pas confrontation insupportable, grincement irritant, impatience insatisfaite.

On le conçoit : l'adolescent n'est pas le mieux pourvu pour accepter facilement de se déconnecter, lui dont l'excitation pubertaire naturelle cherche constamment un objet de complétude, un exutoire ! En outre, rien dans l'éducation qu'il a reçue, ni dans la société où il vit, ne l'invite à cette démarche de retour en soi, à ce « débranchement ». La prolifération des écrans et des images n'est que la part la plus évidente de ce qu'on pourrait nommer une « séduction permanente du monde ». Les individus de nos sociétés, les adolescents en particulier, sont constamment sollicités, invités, exhortés, poussés à des actes de consommation dont la fonction principale réside dans une stimulation des sens. La rêverie individuelle ne participe que très médiocrement à l'augmentation du produit intérieur brut ! Il y a quelques décennies à peine, elle était un des moyens les plus efficaces pour permettre à l'individu de se sortir d'une condition humaine douloureuse ; aujourd'hui le comblement des sens promet une existence intense et la rêverie apparaît comme une perte sèche de temps, cet objet immatériel si précieux qu'il est interdit de gaspiller...

Avec les écrans, le « multitasking », c'est-à-dire faire plusieurs choses en même temps¹³², est la règle : ces écrans offrent aux yeux une pluralité de stimulations concomitantes. Bien sûr, ces stimulations ne sont pas gratuites, elles nourrissent le chiffre d'affaires des sociétés de la « net-économie » ! Avec les TIC, notre société a su transformer en activité commerciale et économique ce qui était le bien le plus naturel de l'être humain : sa capacité à communiquer gratuitement avec ses proches...

Notes

- 114. P. Blos, P. Male, M. Laufer, R. Cahn, P. Jeammet, etc.
- 115. Ph. Gutton, *Le Génie adolescent*, Paris, Odile Jacob, 2008.
- 116. N. Aubert et C. Haroche (sous la dir. de), *Les Tyrannies de la visibilité, être visible pour exister ?*, Toulouse, Érès, 2011.
- 117. Voir chapitre 3.
- 118. *Le Génie adolescent*, *op. cit.*
- 119. Ph. Jeammet, *L'Énigme du masochisme*, Paris, PUF, 2001.
- 120. G.-P. Charmet, *Arrogants et fragiles, les adolescents d'aujourd'hui*, Paris, Albin Michel, 2011.
- 121. Voir chapitre 3.
- 122. P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil, 1990.
- 123. R. Cahn, *Adolescence et folie : Les déliaisons dangereuses*, Paris, PUF, 1991.
- 124. Cette observation clinique s'est déroulée avant l'introduction des médicaments dits antipsychotiques.
- 125. Les « leçons » d'Aubade !
- 126. D. Marcelli, A. Braconnier, *Psychopathologie de l'adolescent*, Paris, Masson, 1992.
- 127. Ph. Gutton, *Le Pubertaire*, Paris, PUF, 1991.
- 128. S. Freud, « Les transformations de la puberté », in *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1923), Paris, Gallimard, 1962.
- 129. *Le Pubertaire*, *op. cit.*
- 130. Voir mon ouvrage *Les Yeux dans les yeux*, *op. cit.*
- 131. Saint Jean, 20.
- 132. H. Rosa, *op. cit.*

OceanofPDF.com

10.

Quand la séduction menace l'autorité

On dit couramment d'une personne qui exerce l'autorité avec discernement qu'elle a « naturellement » de l'autorité. Cette expression, qui dans le langage courant est d'une grande banalité, se révèle en réalité d'une redoutable ambiguïté. On pourrait trouver des dizaines de citations évoquant ce supposé caractère « naturel », mais on se limitera à celle-ci qui non seulement est récente mais qui est aussi le fait d'un philosophe contemporain connu et ayant beaucoup écrit sur les questions de l'éducation et de l'autorité. Il s'agit de Marcel Gauchet, lequel dans un de ses derniers ouvrages écrit : « L'autorité suppose l'incarnation dans une personne... elle se loge dans ce qui n'appartient qu'à elle... elle est en quelque sorte native, elle se communique peu ou mal¹³³. »

Précisons, pour limiter le champ de nos propos, que Marcel Gauchet parle ici de l'éducation des enfants, en famille ou à l'école. Il ne se réfère pas à l'autorité inhérente à une fonction sociale ou un grade particulier, qu'il s'agisse du cas d'un magistrat, d'un commandant de bord ou d'un général d'armée... Concernant donc l'éducation des enfants, ces propos paraissent aller de soi mais ils exigent cependant une analyse minutieuse !

En supposant que l'autorité s'incarne nécessairement dans une personne, ce qui reste à démontrer, est-ce que le fait pour cette personne « d'avoir de l'autorité », comme la langue le dit ordinairement, appartient à la « nature » même de cette personne ? Cette autorité serait donc « native », comme le précise sans hésitation Marcel Gauchet, ce qui signifie indiscutablement qu'elle siège dans le patrimoine héréditaire de cette personne, qu'elle est déjà là dès sa naissance, qu'elle fait partie intégrante de son bagage génétique. Elle naît et disparaît avec cette personne... Ainsi, il y aurait ceux

qui, par nature, ont de l'autorité et ceux qui, par nature, en seraient dépourvus ?

Quelle est alors cette « nature » qui répartit ainsi le don d'autorité et sur quels critères se ferait cette répartition ? Et si, « par nature », il y a ceux qui ont reçu le don d'autorité, pourquoi n'y aurait-il pas « par nature » également ceux qui ont reçu le devoir de se soumettre ou d'obéir ? Faire de l'autorité un principe qui s'incarne dans la personne, et de surcroît se communique peu ou mal, conduit en outre à lier l'exercice de l'autorité à la qualité propre de cette personne, assujettissant ceux qui en seraient dépourvus à une sous-classe défavorisée. On le comprend aisément, une telle définition paraît totalement incompatible avec le principe d'égalité des citoyens dans l'espace démocratique de nos sociétés !

Mais elle pose de tout aussi redoutables problèmes dans le champ de l'éducation : ainsi, il y aurait des parents qui « par nature » pourraient avoir de l'autorité sur leurs enfants et les autres qui en seraient dépourvus ? En ce cas, pourquoi n'y aurait-il pas des enfants qui, dès la naissance, ont de l'autorité sur leurs parents ? À moins que ce soit la nature même d'être parents qui donne à ces derniers à l'instant où ils le deviennent le don d'autorité ? Les parents ont-ils « par nature » autorité sur leur(s) enfant(s) et les enfants ont-ils par nature la qualité d'obéir sinon de se soumettre ? Cette dernière proposition a au moins l'avantage de son absurdité : l'expérience quotidienne le montre. Les enfants ne sont pas « par nature » programmés ni pour se soumettre ni pour obéir ! Il est clair en revanche que cette citation d'un auteur contemporain s'appuie sur une longue tradition...

Du pouvoir à l'autorité : le défi démocratique

On le sait, les Grecs ne différenciaient pas la notion d'autorité de celle du pouvoir et, pour eux, ce pouvoir était clairement un attribut de la nature, lequel permettait de contraindre l'autre en usant de la force, de l'expérience ou de la ruse : celui qui possédait cette capacité de contrainte avait le pouvoir ! Aristote le déclare sans ambages : « C'est la nature qui donne pouvoir, au père sur ses fils, aux générations précédentes sur celles qui suivent et au roi sur les sujets de la royauté¹³⁴. » Pendant des siècles, cette citation, où les traducteurs remplacent très souvent le mot « pouvoir » par

celui d'« autorité », a servi à cautionner l'origine supposée naturelle de l'autorité¹³⁵.

Jusqu'à nos jours donc, ce modèle d'une « nature » donnant pouvoir à l'adulte sur l'enfant, au père sur son fils est resté le pivot inaltérable de la compréhension de l'autorité dans l'éducation, d'abord, puis, par extension métaphorique, dans la société ensuite ! Subtilement cette « nature » entrecroise le don de la force, de l'expérience, de l'ancienneté ou du savoir pour justifier de la différence entre celui qui détient le pouvoir et celui qui doit s'y soumettre. Car si un père est par nature doté d'une plus grande force ou de plus de savoir et d'expérience que son fils, si un ancien a plus d'expérience ou de connaissances qu'un jeune adulte, tout comme un roi par rapport à la majorité de ses sujets, comment, sinon par le seul recours à l'idée de la force ou de l'ancienneté (la tradition), justifier du constant « pouvoir » de l'homme sur la femme, cet être qu'on peut, toujours selon Aristote¹³⁶, considérer comme « incomplètement développé » ?

Même dans le monde grec, les ressorts intimes du « pouvoir » sont particulièrement ambigus : certes la nature est rituellement convoquée pour en rendre compte, mais la nature de cette fameuse « nature » varie de façon bien complaisante pour toujours conforter celui qui détient le pouvoir ou qui a le pouvoir d'en parler... Le concept de pouvoir est toujours rattaché à l'idée de possession. Dans l'étymologie complexe du mot pouvoir on retrouve en effet *potere* qui se rattache à l'adjectif *potis*, « maître de..., possesseur de... » Or il existe aussi une seconde racine au terme pouvoir descendant de l'ancien verbe *poteo*, lequel fournit le parfait *potui* et le participe présent *potens* : il est possible. Le pouvoir¹³⁷, c'est aussi ce qui offre la possibilité, ce qui reconnaît le « potentiel ». De ce pouvoir-là, il n'est pas question dans les écrits des auteurs anciens.

En inventant le concept d'autorité, les Romains ont voulu se dégager du poids de cette nature et lui donner une origine culturelle et anthropologique, liée au passé. Hannah Arendt a repris cette distinction entre le pouvoir et l'autorité en proposant cette définition devenue célèbre pour caractériser l'autorité dans la société traditionnelle : « La relation d'autorité entre celui qui commande et celui qui obéit ne repose ni sur une raison commune ni sur le pouvoir de celui qui commande ; ce qu'ils ont en commun, c'est la

hiérarchie elle-même, dont chacun reconnaît la justesse et la légitimité et où tous les deux ont d'avance leur place fixée¹³⁸. » L'autorité ne siège plus dans la nature de la personne ; elle doit être distinguée du pouvoir (*potestas*) que confère la force ou la capacité d'argumentation (grâce à l'expérience, au savoir, à la ruse...). Pour Hannah Arendt, l'origine de l'autorité est à rechercher du côté du passé, sur le modèle de la Rome antique : l'autorité y était détenue par les *majores*, les descendants des fondateurs de la ville, les membres du sénat. Ce n'est donc plus le patrimoine naturel, quasi génétique, qui définit l'autorité mais le patrimoine historique : le passé fait autorité, c'est lui qui « augmente » son détenteur de cette part énigmatique susceptible de transformer le pouvoir en autorité, en faire ce que Alain Renaut nomme un « sur-pouvoir ».

L'antériorité, qui fait donc autorité, inscrit naturellement la hiérarchie dans la tradition. La société en conserve la trace historique au travers des croyances que partage la communauté soit, en d'autres termes, la religion, cette croyance qui relie (*re-ligare*) entre eux les membres du groupe social. Ainsi l'autorité participe d'un trépied qui stabilise la société tout en en assurant sa pérennité : le trépied « autorité/tradition/religion ». Chaque terme de cette triade est conforté par les deux autres dans une justification en boucles autorenforcées : l'autorité se nourrit de la tradition comme de la religion, et vice versa !

De l'autorité démocratique à l'autorité parentale

Mais, ajoute aussitôt Hannah Arendt, dans une société démocratique cette définition de l'autorité ne tient plus : par principe, les individus d'une démocratie sont égaux entre eux et les privilèges issus du passé n'y font plus autorité. D'où la « crise de la culture », car l'autorité qui faisait partie de ce trépied fondateur et stabilisateur de l'équilibre social se dérobe, vulnérabilisant du même coup les deux autres ! L'autorité démocratique ne peut pas plus trouver sa légitimité dans le passé que dans la tradition ou dans la religion. Cette dernière en effet n'est plus une croyance collectivement partagée ni garantie par l'autorité sociale (la constitution, le gouvernement, etc.), elle est devenue une affaire privée, privatisée : chacun dans l'intimité de son foyer peut adopter la religion qui lui convient...

Une nouvelle définition s'impose, une définition qui se révèle être aux antipodes de la définition traditionnelle puisque désormais l'autorité provient du consensus, de la capacité à argumenter, à dégager une règle commune, à élaborer ensemble des principes qui ne seraient plus imposés « *ex ante* », comme le dit Hannah Arendt, une autorité démocratique respectueuse de l'égalité entre les individus quels que soient leur condition sociale, leur origine ethnique, leur couleur de peau et leur âge. Mais une telle définition conduit inéluctablement à une remise en cause radicale des principes mêmes de l'autorité dans l'éducation et à sa profonde crise.

En effet, « depuis des temps immémoriaux notre tradition de pensée politique nous a habitués à considérer l'autorité des parents sur les enfants, des professeurs sur les élèves, comme le modèle qui permet de comprendre l'autorité politique¹³⁹ », modèle qui se trouve déjà chez Platon et Aristote. Ce modèle ne peut plus être utilisé aujourd'hui car il se fonde « sur une supériorité absolue », celle de l'adulte sur l'enfant qui, du point de vue de la dignité humaine, n'a plus cours et sur « une supériorité purement temporaire » pendant le temps de l'enfance tandis que les relations sociales entre gouvernants et gouvernés relèvent de la permanence. Aussi, « parce que le choix des valeurs de l'égalité et de la liberté ouvrirait sur une société qui ne reposait plus ni sur la reconnaissance de hiérarchies naturelles entre les êtres humains, ni sur l'autorité mécanique de la tradition, remarque Alain Renaut¹⁴⁰, il ne pouvait que fragiliser intrinsèquement des dispositifs qui, comme ceux de l'éducation, s'étaient structurés bien plus tôt selon les valeurs mêmes de la hiérarchie naturelle et de la tradition ».

L'articulation, longtemps considérée comme « naturelle » entre l'autorité dans la société et l'autorité dans l'éducation, ne fonctionne plus aujourd'hui. Faut-il alors « sanctuariser » le domaine de l'éducation des enfants et « séparer fermement ce domaine des autres domaines, et surtout celui de la vie politique et publique », ainsi que semble s'y résoudre Hannah Arendt¹⁴¹ ? Il y aurait ainsi une autorité politique et démocratique d'un côté et une autorité éducative et conservatrice de l'autre, une autorité reconnue au parent parce que c'est dans sa nature de parent d'avoir antériorité sur l'enfant.

Hannah Arendt n'hésite pas à cautionner cette position par un paradoxe dont le côté brillant ne doit pas masquer l'aspect peu convaincant : « C'est justement pour préserver ce qui est neuf et révolutionnaire dans chaque enfant que l'éducation doit être conservatrice¹⁴² » ! Mais le mot « autorité » peut-il avoir deux définitions radicalement opposées selon son champ d'application : d'un côté, une définition faite de consensus et de négociation quand on se situe dans l'espace social, politique, lorsqu'il s'agit des relations entre adultes, d'un autre côté, une définition qui ferait appel à la nature même de l'état de parent et qui serait faite de hiérarchie et de tradition quand on s'intéresse à l'éducation des enfants ? À juste titre, Alain Renaut s'y oppose en reconnaissant qu'« une sanctuarisation de l'espace éducatif équivaldrait à exposer nos existences et nos consciences à d'incessants conflits internes entre les valeurs dont nous nous inspirons dans la grande société et celles sur lesquelles nous nous réglons dans la microsociété familiale et scolaire¹⁴³ ».

Un même mot ne peut pas signifier à la fois la chose et son contraire, sauf à entraîner un état permanent de confusion : c'est cette confusion dans laquelle se débattent actuellement les parents et les éducateurs, d'où cette « crise de l'autorité ».

Pour faire bonne mesure quant aux interrogations soulevées par ce grand écart, ajoutons cette remarque : la relation parents-enfant peut-elle être assimilée à une relation hiérarchique ? Comment cette « autorité parentale » – qui est venue, on l'a vu, remplacer légalement la « puissance paternelle » – peut-elle s'exercer en pratique, dans la quotidienneté des relations parents-enfant à une époque où les enfants ne sont plus des êtres inférieurs aux adultes du seul fait qu'ils sont enfants et où les parents n'ont plus systématiquement raison du seul fait qu'ils sont des adultes ?

Nous voici au pied du mur : une définition de l'autorité qui pourrait être identique dans l'espace social comme dans celui de l'éducation des enfants est-elle envisageable ? C'est le défi qu'il nous faut affronter.

L'autorité de l'infantile : l'augmentation du potentiel

Autorité vient de *auctoritas*, terme latin qui lui-même trouve sa racine dans le terme indo-européen *augeo*, lequel signifie augmenter : l'autorité, c'est ce qui augmente. Quelle est donc cette part énigmatique qui peut transformer et augmenter le pouvoir en quelque chose qui s'appellerait l'autorité ?

Alors que, de tout temps, on a analysé l'autorité à partir de celui qui est censé la détenir, d'où l'idée d'une autorité naturelle, et que, de tout temps également, l'autorité s'est adossée au passé, à l'antériorité, deux changements de perspective doivent nous aider à la considérer autrement.

Le premier concerne la temporalité : on sera d'accord pour considérer que, dans nos sociétés démocratiques, ce n'est plus le passé qui, du seul poids de la chose passée, peut avoir autorité. Tous les sociologues le reconnaissent, ce qui « fait autorité » aujourd'hui est beaucoup plus tourné du côté du futur, de la capacité à anticiper. C'est ce que j'ai nommé l'autorité de l'infantile¹⁴⁴, c'est-à-dire l'autorité du potentiel de développement. Aujourd'hui les parents dans leur grande majorité se consacrent corps et âme à ce potentiel développemental, et c'est particulièrement vrai dans les deux à trois premières années de la vie du petit enfant. Cette exigence « fait autorité » sur eux et un néologisme concrétise cette révolution dans l'éducation de l'enfant : le terme parentalité. Par ce terme, d'un côté, les psychanalystes désignent le travail psychique que l'adulte attendant un enfant entreprend nécessairement et, d'un autre côté, les professionnels de l'enfance désignent la capacité des adultes à répondre de façon satisfaisante aux besoins de l'enfant faisant en sorte que son potentiel, c'est-à-dire ses possibilités, se déploie sans entrave. Si de nos jours l'adulte détient un pouvoir sur l'enfant, ce n'est pas de le posséder mais bien de faire en sorte que ses possibilités adviennent. En un mot, si le parent fait l'enfant et a autorité sur lui car il le précède, à l'inverse, l'enfant fait la parentalité de son parent et a symboliquement autorité sur celle-ci. La manière dont les besoins de l'enfant sont respectés sert aujourd'hui de critère pour juger la parentalité !

Le second changement de perspective s'attache à décrire l'autorité non pas du point de vue de celui qui est censé la détenir mais au contraire selon le point de vue de celui auquel elle s'adresse. Peut-être est-ce un reste de la confusion entre pouvoir et autorité qui conduit systématiquement à

appréhender l'autorité à partir de celui qui semble en être le dépositaire. Car le pouvoir se possède là où l'autorité semble plutôt affaire de reconnaissance ou de partage. Pour comprendre le sens de ce partage il est utile d'adopter le point de vue de celui auquel cette autorité s'adresse.

Si on accepte cette double rotation de perspective, deux séquences de la vie quotidienne nous serviront à dégager une définition nouvelle de l'autorité. La première, je la nommerai « le square », la seconde « le couteau ».

L'exemple du square

Voici un enfant âgé de douze-quatorze mois, il marche depuis peu et un de ses parents l'emmène au square pour lui permettre de découvrir les jeux d'enfants et le parc, c'est-à-dire d'augmenter son espace d'exploration. Heureux d'y retrouver un ami, le parent s'installe sur le banc et engage une discussion. L'enfant, sa main posée sur le genou parental, regarde le spectacle du monde pendant quelques minutes puis intéressé par le bac à sable, le tourniquet ou d'autres enfants, il s'éloigne lentement. Arrivé à proximité de ce spectacle intéressant, il s'arrête, cherche du regard son parent. Ce dernier qui a senti que l'enfant s'éloignait et l'observait « du coin de l'œil », lui rend ce regard et poursuit par ce partage de regard une séquence relationnelle fondamentale. Parce que le square est protégé, parce qu'il n'y a pas de danger, le parent, tout en regardant l'enfant, ouvre grand son regard, déplisse le front et d'un geste de la main allant de son corps vers l'extérieur lui dit : « Oui ! Tu peux y aller, tu ne risques rien ! » Rassuré par ce qu'il perçoit à juste titre comme une exhortation, l'enfant poursuit son intention, s'approche de ce qui l'intéressait et d'une certaine façon entreprend sa découverte du monde.

Par ce partage de regard le jeune enfant s'est senti autorisé à s'éloigner, à aller au-devant du monde. L'autorité autorise avant d'interdire !

Comme l'enfant se sent régulièrement autorisé à aller de l'avant, à découvrir le monde, quand parfois le propos parental s'inverse : « Non, reviens ici tout de suite, attention ne va pas là ! », il prend alors tout son sens. Parce qu'il est installé dans un lien de dépendance confiant, parce qu'il a lui-même interrogé son parent du regard, l'enfant répond à sa proposition. En quoi revenir auprès de son parent serait-il une punition ? Dès qu'il revient, l'enfant, en prime, reçoit des explications, un commentaire sur la situation : « Regarde, là, tu vois, il y a un gros chien », ou : « Les grands se lancent du sable. » L'enfant est enrichi d'une meilleure

compréhension sociale qui lui permet ultérieurement de mieux discerner les éléments pertinents pour ajuster sa conduite¹⁴⁵.

Pourquoi l'enfant, spontanément, interroge-t-il du regard son parent ? Parce qu'à peu près à la même période, avec son parent, il passe beaucoup de temps à « jouer » à ce jeu du pointage que nous avons déjà décrit¹⁴⁶ où adulte et enfant s'amuse à partager des intentions et des intérêts communs, ce pointage proto-déclaratif, véritable clef d'entrée pour la communication humaine : l'adulte interpose des mots entre l'objet désigné et le doigt tendu, offrant à son enfant le gain d'un mot qui cependant représente une sorte d'inter... diction symbolique, car si l'objet est parfois donné à l'enfant après avoir été nommé il arrive aussi qu'on lui dise : « Non, tu ne touches pas, c'est dangereux (ou fragile). » Dans ce contexte, l'enfant fait confiance au parent et ne se sent pas outre mesure blessé par son incompetence et par le fait qu'il dépend de la bonne volonté d'un autre : cet autre n'est pas là pour lui nuire ni pour l'entraver, il est là pour le guider utilement et lui permettre de comprendre la complexité du monde.

Dans cette séquence du square entre l'enfant et l'adulte, qui débute l'engagement relationnel ? Il s'agit de toute évidence de l'enfant, lequel interroge du regard le visage parental. Certes cet enfant ne parle pas encore, pour autant il n'est pas sans communication et par cet appel du regard il formule une demande. Le parent est dans l'obligation de répondre à cette demande qui d'une certaine façon « fait autorité » sur lui. Par sa position d'adulte et de parent il a une obligation de veiller aux actions de l'enfant, ce que dans un précédent ouvrage¹⁴⁷ j'ai appelé la « bonne veillance ». S'il s'en désintéresse, s'il continue de bavarder avec son voisin sans veiller à son enfant « du coin de l'œil », il y a fort à craindre que ce dernier ne recevant aucune réponse à son appel du regard poursuive son exploration qui peut le mettre en péril (renversé par le tourniquet, bousculé par les grands...) ou se transformer en errance (il s'éloigne, sort du parc, risque de se perdre, d'avoir un accident...). Le parent soudain inquiet devra courir après son enfant, manifester une colère, le menacer et le tirer par la main en l'admonestant, en un mot user des arguments du pouvoir du fait de la défaillance de la relation d'autorité.

L'exemple du couteau

Abordons maintenant l'exemple du couteau lequel prolonge les remarques sur le pointage et le square.

Peu avant le repas, un parent (père ou mère peu importe !) constate que son petit garçon âgé de deux ans-deux ans et demi environ – appelons-le Léo – vient de prendre sur la table un couteau pointu. Le parent s'immobilise afin de ne pas effrayer l'enfant et provoquer un geste inapproprié. Il le regarde et lui dit, le visage plutôt neutre, mais les sourcils légèrement froncés, sur un ton ferme mais calme, en pointant du doigt sur la table : « Léo, pose ce couteau ! » Il ajoute éventuellement « s'il te plaît ». L'enfant regarde son parent et ne bouge pas. Quinze à trente secondes se passent, puis le parent répète sur un ton légèrement plus ferme en accentuant le froncement des sourcils : « Tu le poses tout de suite ! » Une dizaine de secondes se passent encore avant qu'il complète : « Tu as compris ! » Le petit garçon pose enfin le couteau sur la table ! Il a obéi.

Le visage du parent se détend, sa voix devient plus douce et il lui dit : « C'est bien ! » Puis il lui raconte qu'on peut se couper ou se faire mal avec ce couteau pointu, que lui Léo a son petit couteau pas dangereux et que quand il sera grand...

On notera qu'il s'agit à la fois d'une séquence bien banale de la vie quotidienne et qu'elle représente à peu près la situation inverse de celle du pointage. Dans cette séquence, les deux partenaires se regardent et se considèrent l'un l'autre. Le parent parle à l'enfant et sollicite sa compréhension (ce qu'il ne faut absolument pas confondre avec une explication : dans le cas présent le parent n'explique rien, le temps de l'explication viendra après). Pendant ces paroles, il n'y a pas d'action, on pourrait dire que le procès est suspendu, un minimum de temps s'écoule. Enfin l'enfant décide d'obéir, d'ouvrir la main et de poser le couteau. Il est actif dans cette séquence : c'est lui et personne d'autre qui a choisi de détendre les muscles fléchisseurs de ses doigts¹⁴⁸ ! Cette décision lui appartient et elle participe de la prise de conscience de sa capacité motrice propre : il en retire un sentiment d'autonomie sur son corps. Nul autre que lui-même n'a agi à sa place. L'obéissance conforte la conscience de soi et le sentiment d'autonomie.

L'enfant a donc obéi, son parent le remercie mais sans excès, l'enfant reconnaît son autorité... Pour que cette séquence advienne, il y faut des mots, du temps et de la patience, une reconnaissance réciproque. Le jeune enfant gardera en souvenir le fait qu'il a choisi d'obéir car c'est lui qui a décidé d'ouvrir la main et qu'un couteau c'est un objet dangereux. Il a

gagné dans cette brève interaction un sentiment de liberté et une meilleure connaissance du monde.

On connaît la séquence inverse : le parent, inquiet, incapable de se contrôler, se précipite sur l'enfant, saisit son bras, lui retire plus ou moins vigoureusement le couteau de la main, éventuellement en levant lui-même une main menaçante. L'enfant a été contraint, il a subi cette séquence de façon passive, sans activité propre ; sur le moment, il ne comprend pas grand-chose, sinon que l'adulte a crié et que lui-même a eu peur. Dans cette séquence il y a eu surtout des gestes, peu de paroles sinon des cris, la soumission comme expérience, la peur ou la crainte comme émotion. Soit l'enfant continuera de se soumettre à cette peur au prix d'une inhibition et d'une incompréhension durable. Soit, curieux, il n'aura de cesse de chercher à comprendre en quoi le couteau est un objet si particulier qu'il a pu mettre son parent dans cet état d'excitation. Par conséquent il cherchera à s'en emparer dès que celui-ci aura le dos tourné... Il n'obéit pas, provoque la colère parentale quand on le découvre, accompagnée du besoin de lui retirer le couteau des mains, précisément puisqu'il n'obéit pas ! Rapidement, cet enfant ne comprendra que la soumission.

Entre la soumission et l'obéissance, la liberté de désobéir ?

Arrivé là, il nous faut approfondir la différence entre obéissance et soumission¹⁴⁹. C'est une évidence, l'obéissance est peu prisée : tout le monde réclame une restauration du principe d'autorité, mais personne n'a vraiment envie d'obéir ! En outre dans le discours savant, nombre de philosophes ou de sociologues évitent de parler d'obéissance et préfèrent parler de soumission.

Cet évitement généralisé tient certainement à l'imprégnation profondément religieuse du terme « obéissance ». Pour autant est-il une propriété exclusive de la religion ? Hannah Arendt l'avait bien précisé : « Puisque l'autorité requiert toujours l'obéissance... » Ce préambule est souvent passé sous silence quand on la cite. Cette occultation tient certainement à deux motifs : le premier, je l'ai dit, concerne la connotation religieuse du terme, mais le second est lié à la précession par

l'adverbe temporel « toujours ». Si l'autorité requiert l'obéissance, n'est-ce pas l'autoritarisme qui requiert toujours l'obéissance ?

Poursuivons l'exemple du couteau.

Quelques mois plus tard, même scénario, le parent met la table et Léo est très curieux de ce couteau que les grands ont le droit d'avoir et pas lui. Alors que le parent est sorti de la pièce, il s'approche de la table, avance son petit doigt et touche prudemment ce couteau. Bien sûr, il fait attention car il se souvient de ce qu'on lui a dit !

Quand le parent revient, il y a plusieurs possibilités. Si Léo ne s'est pas aperçu que son parent était revenu dans la pièce, ce dernier peut faire lui aussi comme s'il n'avait rien vu, ce que je nomme l'hypocrisie sociale bien tempérée. Pourquoi ? Parce que Léo, certes en désobéissant légèrement (il touche doucement le couteau), ne se met pas en danger et cherche prudemment à découvrir le monde. Est-ce que l'éducation consiste à protéger l'enfant sans qu'il puisse faire lui-même aucune expérience ou est-ce que l'éducation consiste à transmettre à l'enfant la capacité de se protéger lui-même tout en l'autorisant à faire ses propres expériences ?

Admettons maintenant que Léo a vu son parent revenir dans la pièce. Le silence n'est plus de mise et le parent ne peut pas faire comme s'il n'avait rien vu. Il peut alors lui dire sur un ton légèrement contrarié : « Léo, tu sais qu'il ne faut pas toucher ce couteau ! Bon, pour cette fois, tu as été prudent je ne te dis rien, mais ne recommence pas... » Par ces propos, le parent reformule certes l'interdit mais surtout il connote positivement le comportement prudent de Léo et laisse sous silence le modeste acte de désobéissance. D'une certaine manière Léo reçoit une double reconnaissance : il est validé dans sa curiosité et validé dans la prudence avec laquelle il l'exerce.

Prenons la situation inverse. Que Léo n'ait pas vu son parent revenir ou qu'ils se soient tous les deux regardés, ce parent mécontent de voir son fils désobéir l'interpelle vigoureusement : « Léo, je t'ai déjà dit de ne pas toucher ce couteau ! » L'enfant se trouve rappelé à l'ordre et seulement désigné dans sa conduite de désobéissance. Il peut se sentir honteux d'avoir désobéi et coupable d'avoir été curieux... L'inhibition le guette ! Lorsque comme le dit Hannah Arendt « l'autorité requiert toujours l'obéissance », ce qui est toujours pris en compte, c'est l'obligation de se soumettre avec une

absence de prise en considération de ce en quoi un acte de désobéissance peut aussi grandir celui qui le commet. Cette vision réduite, avec des œillères, provient soit de la propre rigidité du parent qui confond l'autorité et la soumission, soit d'une jouissance malsaine à dominer le plus faible et à avoir systématiquement raison. Il ne s'agit donc pas d'autorité mais d'autoritarisme, sorte d'autorité pervertie, forme peu différente du pouvoir.

L'exemple du couteau le montre bien : la caractéristique de la demande d'obéissance est de respecter l'autonomie motrice de celui qui obéit. Paradoxalement, en acceptant d'ouvrir la main, en ayant la maîtrise volontaire de ce geste moteur, le sujet qui obéit garde une part d'autonomie même si effectivement à l'instant où il pose le couteau, il le fait en réponse à la demande d'un autre, demande qu'il accepte d'entendre même s'il n'en comprend pas encore complètement la pertinence : obéir signifie précisément « tendre l'oreille » (*ob oedire*). L'enfant se souviendra : c'est lui qui a posé le couteau, on ne le lui a pas arraché des mains et il a la liberté de penser qu'il aurait pu ne pas le poser... Cette liberté de penser lui sera précieuse quand, ayant grandi, devenu grand enfant ou adolescent, il se demandera ce qui arriverait si... s'il n'obéit pas.

Mais on ne peut désobéir que si on a appris auparavant à obéir. Le paradoxe de l'éducation consiste à obtenir des enfants non pas qu'ils se soumettent mais qu'ils obéissent, pour les laisser parvenir à ce moment particulier où ils vont désirer être les auteurs de leurs propres décisions, en choisissant d'obéir ou de désobéir. Psychiatre d'adolescents, je le constate tous les jours : l'acte de désobéissance est souvent un acte de santé mentale. Malheureusement, l'inverse n'est pas vrai : il ne suffit pas de désobéir pour être en bonne santé mentale !

Une dernière précision : quand le sujet désobéit, il sait qu'il désobéit et se prend lui-même comme objet de surveillance ; il redouble d'attention, ce qui fait qu'en général rien de grave ne se produit, contrairement à la conduite de révolte. Enfin, en désobéissant, le sujet cherche à obtenir quelque chose pour lui mais sans nécessairement s'en prendre à celui auquel il désobéit : contrairement à la révolte, l'acte de désobéissance n'est pas un acte de violence dirigé contre l'autre. D'ailleurs, pour celui qui est réputé avoir de l'autorité, cela signifie qu'il est capable de juger la part

d'autonomie voire de liberté dans l'acte de désobéissance du sujet sans se sentir nécessairement bafoué dans sa position d'autorité.

La désobéissance et l'autonomie sont les contreparties du couple autorité/obéissance ! Mais pour avoir de l'autorité, il faut avoir appris à obéir dans l'enfance et s'être autorisé à désobéir à l'adolescence : l'autorité s'acquiert, il n'y a rien de naturel en elle.

L'autorité, un principe de frustration

Que nous apprennent ces deux exemples, celui du square et celui du couteau ? Premièrement, l'autorité doit s'inscrire dans un lien de confiance : pas d'autorité sans confiance réciproque. Deuxièmement, l'autorité autorise, même racine, avant d'interdire ; une autorité qui ne ferait qu'interdire, c'est de l'autoritarisme, une emprise par le pouvoir d'interdire, ce n'est pas de l'autorité. Troisièmement, l'autorité passe nécessairement par la communication humaine, le regard mais surtout le langage, elle implique une demande et une écoute. Quatrièmement, l'autorité exige un temps de latence, de réflexion pendant lequel l'action est suspendue, la demande est évaluée, jugée. Cinquièmement, enfin, l'autorité s'articule à l'obéissance tandis que le pouvoir s'articule à la soumission.

Obéissance, soumission : deux mots simples en apparence mais compliqués dans leur usage contemporain, car l'un des deux, l'obéissance, par l'assourdissant silence dont il est l'objet, fait véritablement symptôme, le symptôme d'un refoulé que notre société veut ignorer. Comme on l'a vu, Hannah Arendt avait en son temps, il y a déjà presque un demi-siècle, clairement articulé l'autorité et l'obéissance allant jusqu'à déclarer que « l'autorité requiert toujours l'obéissance ». L'idée même d'autorité a probablement subi le contrecoup de cette définition abusive : si les auteurs contemporains glosent volontiers sur l'autorité, ils sont étrangement silencieux sur l'obéissance. Ils préfèrent d'ailleurs parler de soumission. Ce faisant, ils confondent l'une avec l'autre et se privent d'un argument essentiel pour distinguer le pouvoir de l'autorité. Dans un ouvrage précédent¹⁵⁰ j'ai essayé d'approfondir les différences essentielles entre ces deux couples d'opposés, pouvoir/soumission d'un côté, autorité/obéissance de l'autre. Je dirai simplement ici que le couple pouvoir/soumission

appartient au domaine de la nature : on le retrouve comme régulateur principal chez les animaux vivant en société. C'est le cas en particulier des primates supérieurs tels que les chimpanzés ou les bonobos.

Toutefois il convient d'être attentif au fait que le pouvoir utilise toujours deux stratégies bien différentes pour obtenir la soumission. D'abord la force à laquelle on pense spontanément. Mais il y en a une seconde, plus subtile et tout aussi efficace : la séduction. Que cette séduction déploie directement ses charmes ou avance sous les atours d'un beau discours, ce fameux discours du maître, elle cherche à enjôler l'autre, à réduire son autonomie, sa pensée, sa liberté. Force ou séduction sont constamment utilisées dans la nature pour qu'un congénère impose à l'autre son besoin, son désir ou sa loi, la loi du plus fort, du plus expérimenté ou du plus malin. Nous n'entrerons pas dans plus de précision : il suffit de se reporter aux nombreux travaux des éthologues sur ce thème.

Tout autre est le couple autorité/obéissance qui précisément paraît être un couple hautement culturel, un couple qui n'existe pas dans la nature. Quelle est alors son essence ? L'enfant, celui qui obéit, doit accepter de tendre l'oreille en écoutant la demande qui lui est adressée ; il doit par conséquent laisser en suspens son action ou son intention pour répondre d'abord à cette demande. Il doit en quelque sorte prendre sur lui. Par exemple chez le petit enfant, on lui dit : « Tu demandes avant de prendre ! » Autrement dit : « Avant d'agir, entre l'objet de ton désir et ta main, tu interposes le langage, tu demandes à un tiers... » Il y a bien évidemment de la frustration dans le fait d'obéir ! Cela est vrai et l'on entend régulièrement les pédagogues dire qu'il est utile de confronter l'enfant à la frustration comme on vient de le préciser. Mais on en oublie trop souvent son corollaire. Car, du côté du parent et plus généralement du côté de celui qui est en position de pouvoir, que faut-il pour être reconnu comme « ayant de l'autorité » ? Un ingrédient essentiel mais particulièrement contraignant : la capacité à se frustrer soi-même de l'exercice du pouvoir soit par la force, soit par la séduction.

Naturellement, oserais-je dire, un plus fort ou un plus malin est toujours tenté d'utiliser ces arguments pour obtenir ce qu'il veut de l'autre, d'autant qu'il y a une profonde jouissance à faire de cet autre l'instrument de son désir (lequel peut se cacher derrière l'objectif claironné de donner une supposée « bonne éducation »). Mais il s'agit là d'un rapport de

pouvoir/soumission, en aucun cas d'une question d'autorité. D'où provient alors l'autorité ?

L'essence même de l'autorité se cache dans ce principe de retenue, de frustration. Jadis déjà, du temps de la puissance paternelle dont tout père se voyait doté de par sa nature de père, celui qui utilisait cette puissance avec discernement, celui qui n'en abusait pas, de celui-là précisément on reconnaissait qu'il avait de l'autorité ! Mais le regard étant figé sur ce père, on attribuait l'autorité à cette seule catégorie, le fait d'être père, ce qu'on appelait la Loi du Père (avec ou sans majuscules), la fonction paternelle, etc. On ne percevait pas qu'en réalité le concept d'autorité n'appartient pas, par nature, à une catégorie mais relève des particularités d'une relation où celui qui en avait le pouvoir s'est abstenu d'utiliser la force ou la séduction pour soumettre celui qui était dépourvu de ce pouvoir. L'autorité est un « non-acte », une attitude de retenue et de reconnaissance réciproque : parce qu'il n'a pas été contraint de se soumettre, ni par la force ni par la tromperie séductrice (se faire avoir), le plus faible ou le plus démuné accorde à celui qui a reconnu le potentiel dans la faiblesse et a été capable de se frustrer de ces arguments ce supplément si énigmatique ¹⁵¹ qu'on nomme l'autorité. En se frustrant du pouvoir de séduire ou de contraindre, le plus fort est grandi, augmenté d'une reconnaissance d'autorité par le plus faible, seul à même de reconnaître qui a de l'autorité. Car l'autorité est affaire de reconnaissance, elle ne se décrète pas. En ce sens on ne peut véritablement la comprendre qu'à partir du point de vue de celui auquel elle s'adresse et non pas à partir de celui qui est censé l'exercer.

L'autorité, c'est le lien qui unit un plus fort, lequel respecte en l'autre sa faiblesse, reconnaît un potentiel inhérent à cette faiblesse en lui accordant le temps de sa propre détermination, et un plus faible, lequel reconnaît que ce plus fort a su renoncer à son pouvoir de contrainte ou de soumission par la force ou par la séduction. Si le pouvoir s'inscrit automatiquement dans une relation de hiérarchie, il n'en va pas de même de l'autorité ; celle-ci caractérise une relation certes asymétrique où l'un est en position de pouvoir et l'autre en position de faiblesse mais où l'un et l'autre se reconnaissent et se respectent. Voilà une définition du lien d'autorité qui peut s'appliquer aussi bien au domaine de l'éducation dans les rapports entre un adulte et un enfant qu'au domaine de la politique dans les rapports

des individus entre eux et pourquoi pas, avec un peu d'utopie, dans les rapports des États entre eux...

D'où provient le pouvoir de se frustrer soi-même ?

Il nous reste encore à comprendre d'où peut provenir cette capacité de retenue, de frustration dans l'exercice du pouvoir pour qu'il se trouve sublimé en reconnaissance d'autorité. En fonction de quoi celui qui détient un pouvoir peut-il se frustrer des avantages qui y sont liés, bénéfices matériels au minimum, bénéfices de jouissance au pire ? Car il convient de le répéter sans cesse : il y a de la jouissance dans l'exercice du pouvoir, de la jouissance à faire de l'autre l'objet de son désir, de la jouissance à rester le maître quand l'autre cherche à se dérober ou persiste à s'opposer... L'autorité, principe de frustration, est donc un principe antipulsionnel. Probablement est-ce pour cette raison que la métapsychologie psychanalytique n'est pas vraiment à l'aise avec le concept d'autorité, confondant elle aussi le pouvoir et l'autorité ! Car peut-on continuer à faire de l'autorité un principe paternel ?

Depuis le début de ce chapitre, le lecteur a pu constater que, pas une seule fois, il a été fait référence à la loi du père, à l'autorité du père, au symbole paternel et autre métaphore faisant de la parole du père/Père, qu'on l'écrive avec un petit « p » ou un grand « P », le pivot de l'autorité. Dans une société qui pose comme principe l'égalité entre hommes et femmes, il serait grand temps de cesser de répéter ces antiennes maintes fois entendues ! Telle qu'elle a été définie, l'autorité est affaire de privation, d'inhibition temporaire à l'action et de frustration aussi bien du côté de celui qui a à obéir que du côté de celui qui doit assumer la position d'autorité. Du côté de l'autorité comme de celui de l'obéissance, il convient d'inhiber l'agir et d'y substituer un temps de réflexion. Cela n'a rien à voir avec le sexe. Mais il est vrai que si l'on part du postulat que les mères ont comme désir de séduire leurs enfants et de les garder pour elles, à leur seul profit, alors les pères ne sont-ils pas justifiés à se servir de la force pour extraire leurs enfants de ces bras maternels trop complaisants¹⁵² ?

En fait, dans cette affaire, où est l'œuf, où est la poule ? Les pères doivent-ils exercer la force parce que les mères veulent séduire leurs enfants

ou inversement les mères doivent-elles séduire leurs enfants parce que les pères sont violents et doivent disposer d'alliés face à cette violence ? Violence et séduction se renvoient dos à dos et se justifient réciproquement ! On le constate aisément, cette supposée théorie n'explique rien d'autre que le rapport de pouvoir/soumission entre les sexes, autre forme d'exercice de la jouissance, laquelle n'a rien à voir avec le couple autorité/obéissance. Mais il ne faut pas oublier que, pour accéder à une position d'autorité, l'adulte doit se priver de l'usage de la force comme de la séduction : c'est le prix à payer pour obtenir le gain de l'autorité.

Or les enfants ne sont pas des anges, ils savent eux aussi provoquer les adultes et s'y opposer¹⁵³, chercher à capter leur attention¹⁵⁴, développer une efficace séduction¹⁵⁵ et, d'une certaine manière, recourir au pouvoir paradoxal de leur apparente faiblesse, cette « séduction ontologique » dont nous avons parlé¹⁵⁶. Pas plus qu'il n'y a d'autorité naturelle chez le parent, pas plus il n'y a d'obéissance et de reconnaissance naturelle de l'autorité du parent par l'enfant !

Hélas, pour le parent comme pour l'enfant, l'autorité se mérite et se gagne du côté du parent, elle s'apprend progressivement du côté de l'enfant. Pour résister à la tentation de recourir à la force ou à la séduction face à cet enfant plus ou moins récalcitrant, l'adulte a besoin d'un point d'appui car il n'est pas « naturel » de se frustrer ! Cet appui, il le trouvera dans son passé et dans ses propres expériences. Quand lui-même était faible ou vulnérable en face d'adultes investis de leur pouvoir d'adultes, il n'a pas été contraint de se soumettre par l'usage soit de la force, soit de la séduction. Jadis, il a été respecté dans sa vulnérabilité et, accordant à cet adulte une posture confiante d'autorité, il a pu faire l'expérience de cet absolu paradoxe éducatif : celui d'accéder à la « liberté d'obéir ».

Bien entendu, plus ces interactions sont précoces et régulières, plus elles s'intériorisent comme des modèles relationnels stables. C'est à l'adolescence d'abord qu'on peut mesurer les effets de cette intériorisation. Avec la puberté, la transformation physique et l'accession à la vigueur ou à « la beauté » du corps¹⁵⁷, l'individu doit pouvoir « garder la main » et conserver un minimum d'autorité sur ses pulsions ; il ne peut obtenir de satisfaction ni dans l'instant ni dans l'ignorance du désir de l'autre. Il doit

parvenir à un pouvoir sur lui-même, la capacité à se frustrer. Or pour y arriver il ne suffit pas d'avoir connu la frustration dans l'enfance. Il y faut un ingrédient supplémentaire ! Tous les pédagogues, de quelque obéissance que ce soit, insistent à l'envi sur la nécessité pour l'enfant d'avoir rencontré la frustration. Certes ! Mais quand cette expérience s'est déroulée dans un climat de soumission, si ce n'est d'humiliation, quand l'enfant a dû plier systématiquement devant un plus fort ou un plus malin, quand de surcroît celui qui avait ce pouvoir semblait en jouir à tout propos, que fait cet enfant lorsqu'il parvient enfin à l'adolescence et qu'il commence à être pourvu lui-même de ce pouvoir de force ou de séduction ? À l'évidence il cherche à l'utiliser à son profit ! Dans l'enfance il n'a appris ni l'obéissance ni l'autorité. Devenu adolescent, c'est à son tour, estime-t-il, de connaître la jouissance du pouvoir et de la soumission/humiliation.

Pour parvenir à se frustrer, l'adolescent doit s'appuyer sur des modèles internes : lorsqu'il était petit et faible, les adultes se sont eux-mêmes frustrés de cette infinie jouissance potentielle, celle de soumettre un plus faible ! Ce « modèle interne » opère comme un espace tiers entre l'adolescent et l'objet de son désir, surtout si cet objet est faible, vulnérable ou simplement à sa portée. Quand ultérieurement, devenu un adulte désormais en position de pouvoir, il se trouvera en face d'un enfant qui est, lui, dans cet état de vulnérabilité, la représentation de l'interaction ancienne viendra là comme écran protecteur permettant de contenir la tendance au passage à l'acte, d'éviter le recours « naturel » aux arguments du pouvoir.

Ces représentations intériorisées, ce que certains auteurs appellent des « modèles internes opérants¹⁵⁸ », fonctionnent comme un espace tiers qui s'interpose entre celui qui possède les instruments du pouvoir et celui qui en est dépourvu. Le principe d'autorité repose sur l'existence de cet espace tiers, contrairement à la relation de pouvoir où nul espace n'existe entre le sujet et l'objet, où l'objet est à la merci de la pulsion du sujet, où le faible devient le jouet du puissant ou du plus malin. Et la figuration de cet espace tiers dépend de l'expérience de chacun : assimiler systématiquement cette fonction tierce à une fonction paternelle relève de ce que je nommerais volontiers un abus de position dominante ! Car du temps de l'enfance tout adulte capable de ne pas utiliser les arguments du pouvoir, afin d'obtenir de cet enfant une conduite d'obéissance et non pas de soumission, peut servir

de modèle et préfigurer le contenant d'autorité ultérieur. De même si les représentations intériorisées sont d'autant plus stables et fiables qu'elles l'ont été de façon précoce et répétée, pour autant rien n'est définitivement fixé et des expériences plus tardives (chez le grand enfant, le jeune adolescent) peuvent laisser quelques traces bénéfiques dans le fonctionnement psychique.

L'éducation : entre interdire et forcer ou exhorter et séduire ?

On le sait, dans l'éducation tout excès produit ses propres toxines ! La difficulté tient au fait que, dénonçant un excès après en avoir perçu ses effets délétères, la propension à basculer du côté de l'excès inverse est habituelle ! En à peine une génération les principes sur lesquels reposait l'éducation des enfants ont subi un changement radical. Longtemps l'éducation consistait à rendre l'enfant conforme aux exigences de la société : un enfant « bien élevé » savait « se tenir » et se comporter d'une façon telle qu'il respectait la tradition, la coutume, le cadre familial et social d'appartenance, etc. Les interdits étaient assez nombreux, souvent bien plus nombreux que les choses autorisées ! Certes, il y avait des enfants qui apprenaient à respecter ces interdits dans un contexte d'obéissance et d'autorité bien tempérée. Mais pour nombre d'autres, le contexte éducatif se rapprochait beaucoup plus d'une soumission au pouvoir des adultes, l'essentiel étant de « faire céder » l'enfant, de lui inculquer les bonnes habitudes ou manières, de faire qu'il prenne le « bon pli » !

Car quand un mauvais pli était pris, il risquait de laisser une marque définitive dans le fonctionnement psychique, ces irréductibles mauvaises habitudes ! Il fallait alors porter le fer (de préférence bien chaud si ce n'est brûlant) pour arriver à l'effacer : le sadisme éducatif trouvait là ses justifications les plus perverses ! Et, pour éviter ces « mauvais plis », les recommandations pédagogiques ne manquaient pas, y compris le recours à la force ou à la violence. Alice Miller¹⁵⁹ a appelé cela « la pédagogie noire » et en a montré brillamment les effets délétères sur les enfants ! Quand le jeune enfant ne se soumettait pas immédiatement, quand il n'obéissait pas assez vite « au doigt et à l'œil », quand il renâclait,

contestait ou s'opposait, le parent pouvait recourir à deux stratégies pour que ce petit rebelle « entende raison » : la peur ou la honte.

« Faire peur », stratégie éducative tout à fait banale il y a seulement quarante ou cinquante ans, consistait à menacer l'enfant soit directement d'un châtement corporel (la main levée, puis la fessée, le martinet ou la ceinture... et la suite), soit indirectement par l'évocation d'un être maléfique susceptible d'enlever l'enfant, de le dévorer ou de l'anéantir (selon les pays ou les régions, il s'agissait d'un étranger, romanichel ou tzigane par exemple, d'un individu porteur d'une disgrâce tel qu'un bossu, du diable ou de tout être imaginaire dangereux comme une sorcière ou un père fouettard). Cette menace sur l'intégrité physique de l'enfant avait pour pendant une menace morale : faire honte. « Faire honte », cette ombre noire projetée sur la conscience naissance de soi, amputait l'enfant d'une partie de lui-même, le rapetissait pour qu'il se fasse encore plus petit, qu'il disparaisse sous terre (« Je ne veux plus te voir ! »), qu'il se rabaisse. Peur et honte étaient les principales armes éducatives très prisées par nombre de pédagogues et de parents qui se voyaient ainsi « autorisés » dans cet usage de la menace physique ou morale. Mais la peur et la honte « diminuent » celui qui en est la victime, elles rabaissent l'enfant et en aucun cas ne l'élèvent. De plus la peur et la honte poussent au désir de revanche, de vengeance¹⁶⁰.

L'éducation contemporaine a pris le contre-pied de ces anciens principes même si, ne l'ignorons pas, ceux-ci continuent à sévir dans certaines familles ou contextes culturels et ne demandent parfois qu'à resurgir ! Aujourd'hui, comme nous l'avons dit à plusieurs reprises dans le cours de cet ouvrage, l'éducation d'un enfant repose sur l'idée qu'il faut beaucoup autoriser, car le potentiel de l'enfant est d'autant plus stimulé qu'il est autorisé à agir de sa propre autonomie. D'une certaine façon, les parents n'ont plus cessé d'exhorter leurs enfants, surtout quand ils sont jeunes, à montrer ce qu'ils savent faire. Et que voit-on ? Des enfants, surtout de jeunes enfants, qui sont beaucoup plus « ouverts » que ceux des générations précédentes. Ils n'ont plus peur des adultes et entrent en relation avec eux de façon « naturelle ». Ils se montrent curieux, peu inhibés, plutôt entreprenants, s'appropriant l'espace et les objets à leur portée dans un enthousiasme conquérant : le monde leur appartient, il est leur maison. En

revanche, ils ont souvent quelques difficultés à comprendre le sens des limites et à les accepter : face à cette limite ils insistent, persistent, recommencent, mettant alors l'adulte en difficulté¹⁶¹.

Confrontés à ces jeunes enfants conquérants, en pleine découverte motrice (et plus tard à ces mêmes adolescents tout aussi conquérants !), les parents se trouvent vite débordés ! Comment réagir ? Quelle parade inventer ? Ils sont d'autant plus démunis qu'ils savent tous, sans exception, que le recours à la force, à la menace, à la contrainte et plus encore aux gestes physiques proprement dits (fessée, gifle et autres brimades) est désormais sinon interdit, du moins vigoureusement dénoncé comme nocif¹⁶². Ils ne se sentent plus justifiés pour faire appel à ces méthodes et même ils éprouvent souvent une culpabilité non négligeable à la seule idée de les envisager.

Certes, les parents qui, comme le dit le langage courant, « ont de l'autorité¹⁶³ », parviennent encore à donner des limites au bambin même si celui-ci joue sa propre partition, récrimine, insiste, fait le malheureux ou se met en colère. Ils arrivent à tenir bon, mais c'est un peu comme s'ils devaient résister à une pente naturelle et ils se demandent régulièrement s'ils ont raison de faire ainsi. Le maniement de l'autorité, même bien tempéré, ne fait plus consensus probablement à cause des imprécisions dans sa définition traditionnelle ! Mais pour tous les autres, ils sont très nombreux, bien plus nombreux que les précédents, tous ceux qui confondaient jadis l'autorité avec le recours à la force, tous ceux qui, dans leur enfance, ont dû se soumettre, quelle est la solution ?

Ne se sentant plus justifiés dans l'usage de cette force, ils recourent à ce qui leur reste : le pouvoir de la séduction. Ils supplient l'enfant, se lancent dans de grandes explications pour tenter de convaincre le bambin, voire pour s'excuser de ce qu'ils lui demandent, en appellent à l'amour, aux « je t'aime », aux « si tu m'aimes », ou encore achètent son consentement au moyen de diverses gratifications, récompenses, cadeaux, etc. Il est vrai qu'un enfant, d'autant plus qu'il est jeune, cède assez facilement aux arguments de la séduction !

Ainsi s'installent sous nos yeux deux nouveaux standards éducatifs : l'exhortation et la séduction. Ils remplacent l'interdit et la menace. Mais, de

même que les excès dans l'usage de l'interdit et de la menace produisaient de graves toxines éducatives¹⁶⁴, de même les excès d'exhortation et de séduction produisent eux aussi divers désordres développementaux (voir ci-dessous). Certes, ces effets négatifs sont moins massifs et évidents que ceux du couple interdits/menaces. Ils sont plus subtils et surtout décalés dans le temps : ils sont beaucoup moins perceptibles du temps de l'enfance proprement dit et se révèlent plus volontiers à l'adolescence ou au début de l'âge adulte.

Car cette conjonction éducative exhortation/séduction, tout en procurant à l'enfant un sentiment de toute-puissance et une sorte de « narcissisme triomphant » auquel il n'a, à l'évidence, aucune envie de renoncer, lui donne aussi de façon paradoxale un manque fondamental de repères et un besoin constant d'aller au-delà des limites¹⁶⁵ pour avoir confirmation de cette toute-puissance. C'est une conjonction profondément anxiogène. Tant que l'enfant reste contenu et protégé par ses parents, ses éventuelles difficultés restent cantonnées à l'espace familial. Mais, avec l'adolescence, le corps pubère donne à ce jeune individu un nouveau pouvoir qui l'exhorte, le pousse à user de sa force ou de sa séduction et à refuser toute limite à son besoin comme à son désir. Il lui faudra parfois l'épreuve (mais aussi les preuves) de la vie en société pour se cogner douloureusement aux incontournables limites et faire l'expérience, elle aussi douloureuse, d'une réponse sociale qui n'hésite pas à recourir à son pouvoir de coercition et de contrainte ! Adolescent et jeune adulte, il développe alors le sentiment rageur d'avoir été trompé, sentiment dont on peut remarquer qu'il se répand actuellement chez les individus des sociétés contemporaines à la vitesse de l'éclair ! « J'ai la rage ! » disent-ils, quand précisément une limite s'impose. Que faire de cette rage sinon la retourner contre soi... ? Les conduites autoagressives sont devenues, elles aussi, en moins d'une génération, extrêmement fréquentes, témoignant d'une quasi « épidémie » sociale ! La rage en est leur moteur principal.

Sentiments de tromperie et de rage, si fréquents chez les adolescents et les jeunes adultes actuellement, résultent des excès de ce que j'ai nommé ailleurs un « narcissisme assertif¹⁶⁶ », lui-même résultat des excès d'exhortations et de séduction.

Et Dieu dans cette histoire ?

Ni force ni séduction : l'autorité repose au contraire sur la capacité de celui qui détient les clefs du pouvoir de s'abstenir de l'usage de la force ou de la séduction sur un plus faible, lequel accorde une reconnaissance d'autorité à celui qui, ainsi, ne l'a pas contraint. L'image du père, du seigneur ou de Dieu n'a donc aucune place « de droit » dans cette définition !

Toutefois, pour ne pas heurter à l'excès la conviction des croyants, il nous paraît utile d'apporter quelques précisions.

Quand nous définissons l'autorité comme un principe de retenue, d'abstinence, en ajoutant que l'image du Père pas plus que celle de l'homme n'ont quoi que ce soit à faire dans sa définition, nous avons conscience d'attenter non seulement à la place de l'homme dans la société mais bien plus à l'image traditionnelle de Dieu le Père, l'une servant de caution à l'autre et réciproquement ! Pourtant cette définition de l'autorité correspond assez bien à l'idée qu'on pourrait se faire de ce Dieu. En effet, quel qu'il soit, Dieu ne dit ni ne fait jamais rien. Il n'a jamais montré son pouvoir, ni celui de sa force ni celui de sa séduction. En toute occasion, Dieu se tait, n'impose jamais rien ni ne cherche à séduire quiconque. De ce point de vue, on peut considérer que l'essence même du divin, ce qui le symbolise le mieux, est précisément ce principe d'abstinence. Dieu s'abstient. Ce sont les êtres humains qui lui font dire quelque chose !

Cet énoncé, cruel en soi car il laisse l'être humain dans son absolu dénuement, appelle quatre remarques complémentaires :

1) Si on admet que l'essence du divin, c'est son abstinence, alors cette abstinence fonctionne comme une transcendance fondatrice. Fondatrice de quoi ? Fondatrice de ce qui nous rend humains, cette étonnante capacité de l'être humain à prendre soin, durablement et collectivement, d'un plus faible, d'un plus vulnérable, d'un plus démuné – capacité qu'en d'autres termes on peut nommer empathie. Durablement, car ce soin va largement au-delà de la période de vulnérabilité physiologique du petit d'homme ; collectivement, car cela ne se limite pas aux seuls géniteurs, mère et/ou père, comme on peut le voir dans de nombreuses espèces animales. Mais il est vrai que ce « collectivement » fait problème, dans la mesure où son périmètre varie notablement : le groupe familial élargi, le clan, la tribu, le

groupe ethnique ou religieux, la province, la nation, etc. En revanche, au-delà des frontières de ce collectif, les « lois » du pouvoir, celles de la force en général, retrouvent volontiers leur rôle.

2) Si donc cette abstinence est fondatrice, on peut en tirer la conséquence suivante : il convient de s'abstenir de toute représentation de cette idée pour y être le plus complètement fidèle. Le concept de dieu est par essence irreprésentable, innommable ! À la seconde où elle s'incarnerait, prendrait forme figurative ou verbale, le risque serait grand de voir l'idée de dieu, l'idée de la retenue, de l'abstinence et de l'innommable basculer du côté de l'idolâtrie ou du dogmatisme.

3) Pourtant, quand les humains implorent dieu, ils lui demandent, de facto, de descendre sur terre pour influencer sur le cours des événements, pour agir dans un sens ou un autre. Ils l'implorent de devenir un agent de la marche du monde. Ils aimeraient qu'il s'incarne.

4) Mais là encore, hélas pour les humains, dieu ne fait rien, ne se laisse jamais entrevoir ! Devant ce qui pourrait confiner à une sorte d'impuissance, contraire à l'idée de ce dieu tout-puissant dont les humains ont besoin pour se sentir protégés, ces derniers ont inventé l'idée d'un messager, d'un représentant envoyé sur terre. Presque tous les dieux disposent ainsi de l'image d'un messager, véritable substitut que les êtres humains cherchent à toucher du doigt... Mais à l'instant où l'image d'une progéniture de dieu s'incarne, quand bien même ce fils serait enfanté par une immaculée conception, l'image d'un Père s'impose... Le piège se referme sur l'autorité qui, de principe d'abstinence, en creux, en négatif, non représentable, prend alors le visage du Père Créateur, s'incarnant dans une image captant à son profit les vertus de cette autorité.

Bien plus qu'une crise de l'autorité en tant que telle, c'est une crise de sa représentation que nous traversons car la légitimité des représentations traditionnelles chargées de l'incarner s'est effondrée. Le principe d'autorité ne s'incarne pas car il se dissimule précisément dans une transcendance faite de retenue et d'abstinence ! Mais en inscrivant ce principe de retenue, d'abstinence comme une transcendance fondatrice nous avons conscience de nous situer à rebours des valeurs apparentes des sociétés occidentales et capitalistes contemporaines dont le moins qu'on puisse en dire est qu'elles ne prônent pas l'abstinence comme valeur ! La société de consommation

repose même sur l'exact contraire : il faut relancer la croissance et consommer plus...

Une autorité culturelle

Pour clore ce chapitre, une précision paraît nécessaire. En proposant de définir l'autorité par la capacité de celui qui détient le pouvoir à se frustrer lui-même de l'usage de la force ou de la séduction, il est évident qu'on se situe sur une ligne asymptotique et quelque peu idéale de la relation d'autorité ! C'est ce qui nous a permis de dégager l'autorité de la gangue du pouvoir, d'extraire de ce pouvoir ce qui peut représenter son « sublimé », cette capacité à se frustrer soi-même de la jouissance inhérente au fait de contraindre un plus faible ou plus vulnérable. Il s'agit donc d'une valeur en creux, en négatif expliquant pourquoi l'autorité est toujours apparue comme une augmentation énigmatique de ce pouvoir, une sorte de « sur-pouvoir », comme le répète Alain Renaut¹⁶⁷.

En revanche, tout au long de ce chapitre, nous n'avons jamais dit que le parent devait s'interdire tout recours au pouvoir, qu'il ne fallait jamais utiliser ni la force ni la séduction avec un enfant. Il faut simplement être clair : quand un parent recourt aux arguments du pouvoir, qu'il s'agisse pour lui d'utiliser sa force ou de se servir de sa capacité à séduire pour obtenir de l'enfant qu'il fasse ce qu'on lui demande¹⁶⁸, il est avec cet enfant et à cet instant précis dans une relation de pouvoir et non pas d'autorité : il importe de ne pas confondre ces deux registres ! Quand, dans ces conditions, le parent ou l'adulte obtient gain de cause, c'est grâce à son pouvoir et non pas grâce à son autorité ! Pour que ce pouvoir « naturel » se transforme en autorité « culturelle », deux choses sont indispensables : 1) que l'exercice de cette contrainte physique ou séductrice se fasse sans violence ni humiliation, sans moquerie ni tromperie ; 2) qu'il n'y ait ni plaisir ni jouissance dans cet acte de contrainte. Si ces deux exigences sont satisfaites, alors le chemin est tracé pour que cette relation de pouvoir se transforme peu à peu en relation d'autorité.

Il n'y a donc rien de « naturel » dans cette capacité de retenue propre à la relation d'autorité ! Cependant elle appartient à la personne, est intériorisée,

siège en elle et à défaut d'être native comme le suggère Marcel Gauchet, on l'a vu, assurément trouve-t-elle ses fondements dans les expériences relationnelles précoces. Ce jeune enfant à qui l'adulte a accordé le temps de sa propre détermination, c'est-à-dire le fait de pouvoir obéir au sens où il lui en a donné la possibilité, cet enfant donc, en apprenant à obéir et non pas en étant obligé de se soumettre, pourra de temps à autre s'autoriser à désobéir ; ce temps en suspens entre le moment de la demande et celui de l'obéissance ouvre à la réflexion qui incite un jour l'enfant à se demander ce qui serait advenu si... il n'avait pas obéi. Pouvoir désobéir devient alors l'acte mental d'appropriation de soi et d'accession à une véritable autonomie, celle qui autorise le choix entre obéir ou désobéir. Ainsi la relation d'autorité s'apprend dans l'enfance en obéissant, s'expérimente dans l'adolescence en désobéissant pour, enfin, se révéler en devenant adulte lorsque cet adulte se trouve en position d'exercer un pouvoir sur autrui (parent, directeur de..., responsable de..., et pour le dire de façon triviale : « chef » de toute nature...). Pour ne pas abuser de ce pouvoir sur autrui, les étapes qui précèdent sont indispensables !

Notes

133. M. Gauchet, « Fin ou métamorphose de l'autorité » in *Conditions de l'éducation*, M.-C. Blais, M. Gauchet, D. Ottavi, Paris, Stock, 2008, p. 156.

134. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, IX, 5.7.1., Paris, Flammarion, 2008, p. 325.

135. Pour la citation d'Aristote, j'ai suivi la remarque d'A. Renaut (*La Fin de l'autorité*, Paris, Flammarion, 2004, p. 43, note de bas de page 2) : pour éviter les confusions pouvoir/autorité dont il est ici question et sachant que chez les Grecs il est uniquement question d'*archè*, j'ai remplacé dans la traduction le terme « autorité » par celui de « pouvoir ».

136. Aristote, *Les Politiques*, Paris, Flammarion, 2008.

137. Voir nos ouvrages précédents : *L'Enfant chef de la famille. L'autorité de l'infantile*, op. cit., et *Il est permis d'obéir. L'obéissance n'est pas la soumission*, op. cit.

138. H. Arendt, *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1972, p. 123.

139. *Ibid.*, p. 244.

140. A. Renaut, *La Fin de l'autorité*, Paris, Flammarion, 2004, p. 153.

141. *Op. cit.*, p. 250.

142. *Ibid.*, p. 247.

143. *La Fin de l'autorité, op. cit.*, p. 155.

144. Voir chapitre 4.

145. Proposons quelques scénarios possibles quand l'enfant revient. 1) Le parent peut lui dire : « Reste là » et continuer sa conversation avec son ami. S'il a obéi, cet enfant ne reçoit pas vraiment d'explication. Cette « obéissance » prendra rapidement l'allure d'une soumission à un commandement peu compréhensible. 2) Le parent se contente de lui donner les quelques explications que j'ai évoquées. Certes l'enfant est « grandi » dans sa compréhension du monde mais l'obéissance reste sur le moment bien frustrante ; s'il peut y avoir un bénéfice intellectuel à obéir, il n'y a pas vraiment de plaisir ! C'est le type même de ce que je nommerai volontiers l'obéissance du névrosé. 3) Mais le parent, précisément parce qu'il est venu au square pour permettre à son enfant de découvrir le monde (et non pas pour parler avec son ami), parce qu'il regrette que son enfant ne puisse aller dans le bac à sable, lui dit, après lui avoir expliqué les raisons de son rappel : « Regarde là, si on allait faire un tour au tourniquet (ou au toboggan)... » Dans cette dernière séquence, non seulement l'enfant est en quelque sorte récompensé d'avoir obéi mais en outre son parent lui donne un modèle de « souplesse psychique » : quand on ne peut pas obtenir quelque chose, il est souvent préférable de désinvestir la chose, au moins temporairement, et d'investir autre chose en attendant. Cette souplesse psychique est un facteur essentiel non seulement de santé mentale mais de bien-être en général.

146. Voir chapitre 5.

147. *L'Enfant, chef de la famille, op. cit.*

148. On peut noter au passage que les muscles extenseurs des doigts sont précisément sous le contrôle de la motricité volontaire là où les muscles fléchisseurs, par le réflexe de « grasping » ou de cramponnement, sont beaucoup plus conditionnés par une motricité automatique et involontaire : ouvrir la main est toujours un geste conscient et volontaire.

149. Pour de plus amples commentaires voir : *Il est permis d'obéir. L'obéissance n'est pas la soumission, op. cit.*

150. *Il est permis d'obéir..., op. cit.*

151. Voir A. Renaut, *La Fin de l'autorité, op. cit.*

152. Cette fonction dite « séparatrice » du père est ce sur quoi se fondent les théories faisant de ce dernier le garant de l'autorité car, selon ces théories, c'est lui qui « dit la loi » en particulier l'interdit de l'inceste. Si le père a ce privilège de dire la loi, ce serait parce que les femmes en général, les

mères en particulier, êtres faibles et inachevés, seraient incapables de résister à la tentation d'une relation dyadique séductrice d'allure incestuelle avec leur enfant... Il faut donc qu'il y ait du « père » dans la tête de cette mère, soit le père de l'enfant, c'est-à-dire le géniteur, soit le père de la mère, le grand-père maternel, pour que cette fonction séparatrice puisse advenir. Faute de quoi, la folie menace...

153. Voir chapitre 6.

154. Voir chapitre 5.

155. Voir chapitre 2.

156. Voir chapitre 5.

157. Voir chapitre 9.

158. P. Fonagy *et al.*, *Affect Regulation, Mentalization, and the Development of the Self*, New York, Karnac Books, 2004.

159. A. Miller, *C'est pour ton bien*, *op. cit.*

160. Nombre de pédagogues étaient ainsi hantés par la crainte d'une vengeance chez ces enfants dont ils redoutaient la supposée violence, ce qui en retour justifiait leur propre violence : ce cercle vicieux éducatif a longtemps fonctionné sur de telles bases, même si, de façon régulière, une voix généreuse s'élevait pour défendre la cause des enfants mais souvent en se gardant de mettre en correspondance le comportement des adultes.

161. Voir le cas de Noémie au chapitre 6.

162. Pour éviter toute ambiguïté au cas où cela ne serait pas assez clair, précisons que l'auteur des présentes lignes partage cet avis : les menaces et maltraitances physiques ne sont en aucun cas justifiées ou excusables. Elles n'ont aucune place dans la « boîte à outils » éducative des adultes en général, des parents en particulier.

163. Nous nous sommes largement expliqué sur cette expression, ce qui nous autorise à l'employer dans son acception la plus banale.

164. Celles-ci étaient dominées par la dimension d'inhibition : enfants timides ou franchement craintifs, ayant peur non seulement de l'étranger mais des adultes en général, enfants maladroits (on parlait volontiers d'enfants « empotés », excellente expression qui signifiait au sens propre que le « pot » dans lequel ces enfants devaient grandir était trop étroit !), voire parfois dyspraxiques, enfants inhibés au plan intellectuel (on parlait de niaiserie névrotique ou de pseudo-débilité), etc. Le repli sur soi, le refoulement caractérisaient la pathologie liée à cet excès d'interdits et de menaces, entravant le

potentiel de l'enfant et nuisant à son épanouissement ! Mais ce n'étaient pas les objectifs éducatifs d'antan.

165. Contrairement à ce qui se dit régulièrement, il ne s'agit pas seulement pour ces enfants et jeunes adolescents de « chercher leurs limites », mais bien plus de se prouver à eux-mêmes que cette toute-puissance leur permet à chaque instant d'aller, sans encombre, au-delà des limites...

166. Voir *Les Yeux dans les yeux*, op. cit., p. 195.

167. *La Fin de l'autorité*, op. cit.

168. Qu'il s'agisse de courir plus vite pour attraper l'enfant, de le retenir s'il veut s'éloigner, de le contenir s'il refuse ou fait une colère, de le porter quand il ne veut pas venir, de lui tenir le bras ou la main qui se lève et menace (l'adulte se sert alors du fait qu'il est plus grand et plus fort physiquement) ou encore de chercher à le convaincre, de discuter, marchander, détourner son attention (l'adulte se sert alors de sa capacité à circonvenir cet enfant, à ruser, en un mot à utiliser une forme de « séduction »).

Pour conclure

Le règne de la séduction ?

Si le pouvoir de la force est aujourd'hui massivement récusé, il n'en va donc pas de même pour le pouvoir de la séduction. Celui-ci apparaît infiniment plus doux que celui de la force, d'autant qu'il donne à chacun l'illusion de sa liberté et de son activité : la séduction pourrait dès lors se présenter comme la stratégie démocratique privilégiée !

Et si la séduction était au cœur de l'idée de démocratie ? L'idée est-elle vraiment séduisante ? Force est de constater que l'essor considérable de la publicité, que nous évoquions dans l'introduction de cet ouvrage, est assez intimement lié au déploiement de l'espace démocratique. Laquelle publicité repose elle aussi sur un paradoxe implicite, celui de la liberté de choix : il n'y a pas d'espace de publicité sans liberté de choix, en même temps que la fonction de la publicité est d'orienter le choix de chacun.

Mais en quoi consiste la publicité ? À trouver le « bon » argument qui peut inciter celui auquel elle s'adresse à agir comme elle le souhaite tout en préservant chez cet individu l'idée qu'il a agi de son propre chef, de sa propre initiative et selon son apparente volonté. Pour masquer cette évidente contradiction, elle met en scène une pièce intermédiaire sur laquelle elle va jouer à l'infini : le désir. On touche ici du doigt la différence avec ce qu'on appelait jadis la « réclame ». La réclame s'attachait à vanter les qualités d'un objet et restait dépendante de celui-ci ; ce n'est plus la situation de la publicité qui s'est libérée de la dépendance à l'objet pour porter d'abord et avant tout sur celui auquel elle s'adresse et faire en sorte que cette cible se mobilise en direction de l'objet ! Certes, on rencontre encore dans la publicité une forme primaire pas très éloignée des anciennes réclames : c'est ce qu'on observe lorsqu'il s'agit d'un marché émergent, d'un nouvel objet, d'un nouveau service pas encore connu du plus grand nombre. La publicité recourt alors aux arguments de la bonne vieille

réclame, décrivant l'objet, ses fonctions, sa puissance, etc. Mais dès que le marché devient « mature », comme disent les publicitaires, ou en d'autres termes quand ce marché est saturé, que la majorité des individus sont équipés, que les nouveautés techniques se font rares, qu'il s'agit essentiellement d'un marché de renouvellement, alors elle délaisse l'objet et se tourne vers l'utilisateur potentiel dont le désir devient l'enjeu, ce sur quoi elle va « travailler ».

L'avantage considérable pour cette publicité est que le désir est immatériel, qu'il est modifiable, manipulable (?) à l'infini. Dès lors, en se détournant de l'objet du désir pour faire du désir son objet, la publicité n'a plus de limites ! Par exemple quand le marché est saturé il s'agit de susciter le désir de « nouveauté » : nouvelle lessive, nouvelle carrosserie, nouveau modèle... Et, à l'instant où cette répétition de la nouveauté commence à éteindre le désir, d'une volte-face instantanée, la publicité met en place une campagne portant sur la tradition et les retrouvailles vertueuses d'une formule ancienne, caressant le désir du vrai, du sincère, de l'artisanal.

S'adresser au désir de l'individu, c'est en apparence respecter son autonomie, le laisser libre d'agir, ne pas le contraindre. Et quand, saturés de « pub », les individus deviennent méfiants, refusent de se sentir manipulés dans leur désir, alors la même publicité cherche à développer une stratégie alternative, à éveiller en eux un désir ludique et créatif qui reste implicitement rattaché à l'objet à promouvoir. Cette publicité du troisième type, véritable scénario ludique, met en scène, non plus le désir de l'objet en tant que tel, mais un jeu autour du désir où il faut précisément éviter de mentionner l'objet car cela fait ringard et manipulateur. Elle commence à s'installer sur les sites internet, s'adressant tout particulièrement à la tranche d'âge des moins de trente ans (la génération dite Y pour les publicitaires), la première génération de ceux qui sont nés avec internet. « La génération Y, c'est la cible la plus difficile à attraper. Elle glisse comme une savonnette », déclare ce publicitaire inventeur d'une campagne qui a fait fureur sur internet et s'est répandue sur Facebook et Twitter (plus de 40 millions de visites en peu de temps !) : pour promouvoir un effaceur (Tipp-Ex), un « jeu » est proposé aux internautes à partir d'une vidéo accompagnée de la phrase « Un chasseur tue un ours » où chacun est invité à effacer le verbe « tue » et à le remplacer par un autre verbe de son choix, à la suite de quoi

une nouvelle vidéo est proposée sur le site avec ce nouveau verbe. Chaque internaute est ainsi le « créateur » d'un nouveau slogan et l'initiateur d'une nouvelle vidéo... tout en jouant à effacer un mot inopportun ! Et le publicitaire de conclure : « Cette génération a besoin d'être étonnée. Elle passe beaucoup de temps à fouiller l'internet à la recherche du dernier truc qui les fera se marrer. Quand ils ont trouvé, en envoyant leur découverte à leurs amis, c'est leur ego qu'ils valorisent¹⁶⁹. » Objectif actuel de la publicité : s'appuyer sur le désir ludique de chaque internaute pour en faire un publicitaire « reconnu » par ses pairs ! Le lien avec l'objet à promouvoir s'enfouit de plus en plus profondément (dans l'inconscient ?), l'art du publicitaire de troisième type étant précisément de ne plus faire apparaître ni l'objet, ni même le désir de cet objet, pour ne mettre en scène que le désir du jeu et de la reconnaissance.

C'est ici que publicité et séduction se rejoignent, pour ne pas dire qu'elles se confondent ! Susciter le désir pour que l'individu agisse librement comme on veut qu'il agisse, tel est aussi le paradoxe implicite de la séduction ! La séduction est sans fin : elle peut chercher à rendre l'objet séduisant ; mais elle peut aussi chercher à séduire le désir ; elle peut enfin jouer avec le désir... La séduction devient sous nos yeux le « principe actif » de nos régimes démocratiques.

La séduction représenterait-elle alors le nouveau moyen d'exercer le pouvoir sur les citoyens de nos démocraties, les individus de nos sociétés qui prônent l'individualisme, c'est-à-dire le « respect » des décisions de chacun ?

Car si, dans l'idéal, le débat démocratique devrait permettre à chaque citoyen d'apporter ses arguments, de les comparer à ceux des autres pour qu'un « consensus » puisse émerger de cette confrontation, force est de reconnaître que ce fameux « débat » se résume désormais le plus souvent à la recherche de l'idée, de l'image susceptible d'être « vendue » au plus grand nombre. Plus que dans l'intelligence des arguments, le débat se réduit donc souvent à promouvoir une idée « choc » ; il est dans la logique des choses que les agences de publicité, les directeurs de « marketing », les conseillers en communication occupent régulièrement les postes stratégiques des équipes entourant les personnalités politiques lors des campagnes électorales. Parvenir à convaincre le plus grand nombre se

limite assez souvent à chercher la chose (le slogan, l'image, le visage...) capable de séduire ! « Dans une société guidée non plus par la croyance collective en un destin commun mais par les valeurs de la consommation individuelle, l'homme politique est devenu lui-même un objet de consommation qui doit susciter le désir¹⁷⁰. » C'est le risque encouru par la démocratie lors de chaque élection.

Certes la séduction en politique n'a pas commencé avec l'avènement de la démocratie : tous les régimes, depuis l'aube des temps, ont eu recours peu ou prou aux artifices de la séduction, y compris les régimes tyranniques ou despotiques afin précisément de mieux faire passer au niveau des masses l'image du tyran ou du despote¹⁷¹. Mais il faut bien reconnaître que les arguments de la séduction trouvent dans la démocratie un terreau particulièrement propice à son épanouissement¹⁷² !

En tout cas, les enfants des sociétés occidentales d'aujourd'hui sont élevés dans une idéologie et un contexte qui font de l'éducation un paradoxe... En inscrivant en lettres d'or cette croyance communautaire dans la tête de chaque enfant des sociétés démocratiques contemporaines : « Ton corps t'appartient, ta pensée t'appartient et nul autre que toi-même n'a de droit sur ton corps et ta pensée », c'est à l'évidence la religion de l'autonomie individuelle qui est semée dans l'esprit humain, mais c'est en même temps un précepte contre nature. Car l'humanité de l'être humain trouve assurément sa source dans la néoténie, c'est-à-dire l'immaturité à la naissance et la très profonde et très longue dépendance du « petit humain » à l'égard de l'adulte. Cette dépendance qui nous caractérise s'oppose naturellement à notre idéologie éducative actuelle !

L'âge accorde un privilège, celui de pouvoir prendre du recul et d'observer certains changements. J'exerce la pédopsychiatrie depuis environ quarante ans, ce qui correspond presque à deux générations. J'ai ainsi pu constater combien les enfants d'aujourd'hui sont différents de ceux de jadis, plus ouverts, curieux, entreprenants, en un mot « vivants ». Je précise donc qu'il n'y a en moi aucune nostalgie à l'égard de cette ancienne éducation. Cependant, au nom des nouvelles valeurs sociales contemporaines, de nombreux parents semblent ne pas respecter, au pire ignorer, le besoin de dépendance de l'enfant : il faudrait qu'il soit autonome

avant même que ces besoins primaires aient été satisfaits... Au nom de l'idéologie d'épanouissement de chaque individu, de nombreux parents stimulent et exhortent leur enfant sans toujours percevoir la dimension excitante de cet excès de stimulations. Au nom de la disqualification amplement justifiée de l'usage de la force pour soumettre l'enfant, de nombreux parents se sentent impuissants et ont sur les lèvres ces propos souvent entendus : « Je ne peux quand même pas le forcer ! » Au nom de la défiance généralisée dans l'idée d'autorité et plus encore d'obéissance, de nombreux parents sont extrêmement mal à l'aise dans le maniement bien compris de cette autorité et dans la demande d'obéissance.

Mais comme l'enfant a encore besoin d'être protégé, y compris de lui-même, comme l'être humain a toujours besoin d'un autre pour se sentir exister, comme la dépendance reste un besoin aussi fondamental pour cet être humain que paradoxal dans le contexte sociétal actuel, comme l'autonomie est assurément la plus difficile des conquêtes humaines, il y a une stratégie de contournement, d'enveloppements, de ruses, de négociations qui à la fois permet de parvenir à ses fins tout en donnant l'illusion d'une trompeuse liberté : la séduction !

Et ce n'est certainement pas par hasard si les pathologies de la dépendance, comme celles de l'excès d'exhortation et de séduction, se multiplient presque à l'infini sous nos yeux : résurgence pathologique d'un obscur besoin qui n'a pas été suffisamment considéré ?

La séduction est devenue le moteur social universel et toute autre transcendance que l'acte consommatoire, une ineptie réservée aux grincheux ! Pourtant, on le voit sous nos yeux, l'usage immodéré et sans frein de la séduction risque de conduire au contrecoup de la déception, au sentiment de « s'être fait avoir » et à un retour possible à la violence. Si, en apparence, la séduction peut sembler plus douce que la force, elle n'en représente pas moins une autre forme de barbarie qui consiste à abuser de la vulnérabilité de l'autre, à le tromper, jusqu'au moment où il en vient à se rebeller. La séduction est un leurre et son pouvoir ne doit pas nous aveugler...

Notes

169. *Le Monde*, 1^{er} janvier 2011, p. 23.

170. C. Delporte, *Une histoire de la séduction politique*, Flammarion, 2011.

171. *Ibid.*

172. Régis Debray est allé jusqu'à parler de « marketisation de la République », in *L'État séducteur. Les révolutions médiologiques du pouvoir*, Gallimard, Paris, 1993.

OceanofPDF.com

Bibliographie

- AMEISEN J.-C., *Éthique, médecine et société*, HIRSCH E. (dir.), Paris, Vuibert, coll. « Espace éthique », 2007.
- ARENDT H., *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1972.
- ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, IX, 5.7.1., Paris, Flammarion, 2008.
- _ *Les Politiques*, Paris, Flammarion, 2008
- AUBERT N., HAROCHE C. (dir.), *Les Tyrannies de la visibilité, être visible pour exister ?*, Toulouse, Érès, 2011.
- BAUDRILLARD J., *De la séduction*, Paris, Galilée, 1979.
- BLAIS M.-C., GAUCHET M., OTTAVI D., *Conditions de l'éducation*, Paris, Stock, 2008.
- BYDLOWSKI M., *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, Paris, PUF, 1995.
- CAHEN G., *La Séduction*, Paris, Autrement, coll. « Mutations », 2002.
- CAHN R., *Adolescence et folie : les déliaisons dangereuses*, Paris, PUF, 1991.
- CARBONNIER J., *Droit civil, t. 2, La Famille, les Incapacités*, Paris, PUF, coll. « Thémis », 8^e éd., 1969.
- CATHELIN N., *Ces adolescents qui évitent de penser. Pour une théorie du soin avec médiation*, Toulouse, Érès, 2010.
- CHARMET G.-P., *Arrogants et fragiles, les adolescents d'aujourd'hui*, Paris, Albin Michel, 2011.
- CRAMER B. et PALACIO ESPASA F., *La Pratique des psychothérapies mères-bébés. Études cliniques et techniques*, Paris, PUF, coll. « Le Fil rouge », 1993.
- DELPORTE C., *Une histoire de la séduction politique*, Paris, Flammarion, 2011.
- Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, tome 1.
- DÉTIENNE M., VERNANT J.-P., *Les Ruses de l'intelligence. La métis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974.

- DEBRAY R., *L'État séducteur. Les révolutions médiologiques du pouvoir*, Paris, Gallimard, 1993.
- FONAGY P. et al., *Affect Regulation, Mentalization, and the Development of the Self*, New York, Karnac Books, 2004.
- FRAIBERG S., *Fantômes dans la chambre d'enfants* (1989), Paris, PUF, 1999.
- FREUD S., *Métapsychologie* (1915), Paris, Gallimard, 1968.
- _ *La Vie sexuelle* (1908), Paris, Gallimard, 1969.
- _ *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1923), Paris, Gallimard, 1962.
- _ *Revue française de psychanalyse*, tome VI, n° 3-4, Paris, Denoël et Steele, 1933.
- GAUCHET M., *La Démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, 2002.
- GUDIN Cl., *Une histoire naturelle de la séduction*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Science », 2003.
- GUTTON Ph., *Le Génie adolescent*, Paris, Odile Jacob, 2008.
- _ *Le Pubertaire*, Paris, PUF, 1991.
- HARRUS-REVIDI G., *Séduction. La fin d'un mythe*, Paris, Payot et Rivages, 2007.
- HERITIER F., *Communication*, Paris, Le Seuil, 2004.
- JEAMMET Ph., *L'Énigme du masochisme*, Paris, PUF, 2001.
- KIERKEGAARD S., *Ou bien... ou bien*, Paris, Gallimard, 1943.
- LAPLANCHE J., PONTALIS J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967.
- _ *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (1933), Paris, Gallimard, 1983.
- _ *Nouveaux fondements pour la psychanalyse* (1987), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1994.
- _ *Entre séduction et inspiration : l'homme*, Paris, PUF, 1999.
- LEBRETON D. et MARCELLI D. (dir.), *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse*, Paris, PUF, 2010.
- MAHLER M., *La Naissance psychologique de l'être humain*, Paris, Payot, 1980.
- MARCELLI D., *L'Enfant, chef de la famille. L'autorité de l'infantile*, Paris, Albin Michel, 2003.

- *Il est permis d'obéir. L'obéissance n'est pas la soumission*, Paris, Albin Michel, 2006.
- *La Surprise, chatouille de l'âme*, Paris, Albin Michel, 2000.
- _ *Les Yeux dans les yeux. L'énigme du regard*, Paris, Albin Michel, 2006.
- _ *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, Paris, Albin Michel, 2010.
- *La Lettre de la psychiatrie*, Paris, Albin Michel, 2006.
- MARCELLI D., NADEL J., ROUBIRA J.-L., PEZE A., KERVELLA C., PAGET A., BOINARD S., RÉSERBAT-PLANTEY D., SPITZ R. A., *Le Non et le Oui*, Paris, PUF, 1963.
- MARCELLI D., BRACONNIER A., *Psychopathologie de l'adolescent*, Paris, Masson, 1992.
- MILLER A., *C'est pour ton bien. Les racines de la violence dans l'éducation*, Paris, Aubier, 1984.
- PASINI W., *Les Armes de la séduction*, Paris, Odile Jacob, 2011.
- PILLIOT M., *Abstract pédiatrie*, 2006.
- RACAMIER P.-C., *L'Inceste et l'Incestuel*, Paris, Dunod, 1995 ; rééd. 2010.
- RENAUT A., *La Libération des enfants. Contribution philosophique à une histoire de l'enfance*, Paris, Bayard, 2002.
- _ *La Fin de l'autorité*, Paris, Flammarion, 2004.
- RICŒUR P., *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil, 1990.
- ROCHAT P., *Intellectica*, 2002.
- _ *Le Monde des bébés*, Paris, Odile Jacob, 2006.
- ROSA H., *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2010.
- ROUDINESCO E., PLON M., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1997.
- STERN D., *Le Monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, PUF, 1985.
- WINNICOTT D.W., *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.
- YOUF D., *Penser les droits de l'enfant*, Paris, PUF, coll. « Questions d'éthique », 2002.

DU MÊME AUTEUR

ESSAIS

La Surprise, chatouille de l'âme, Albin Michel, 2000.

L'Enfant chef de la famille. L'autorité de l'infantile, Albin Michel, 2003.

Les Yeux dans les yeux. L'énigme du regard, Albin Michel, 2006.

Il est permis d'obéir. L'obéissance n'est pas la soumission, Albin Michel, 2009.

Ces adolescents qui évitent de penser. Pour une théorie du soin avec médiation, avec N. Catheline, Érès, 2011.

OUVRAGES PÉDAGOGIQUES

Les États limites en psychiatrie, PUF, 2^e édition, 1983.

Position autistique et naissance de la psyché, PUF, 1986.

Dépression et tentatives de suicide, en collaboration avec É. Berthaut, Masson, 2001.

Médecine de l'adolescent, en collaboration avec P. Alvin, Masson, 2005, 2^e édition.

Adolescence et psychopathologie, en collaboration avec A. Braconnier, Masson, 7^e édition, 2008.

Enfance et psychopathologie, en collaboration avec D. Cohen, Masson, 8^e édition, 2009.

Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse, avec D. Le Breton, PUF, 2010.

OUVRAGES GRAND PUBLIC

Comment leur dire. L'enfant face au couple en crise, Hachette, 1979 ; Marabout Verviers, 1981.

L'Adolescence aux mille visages, en collaboration avec A. Braconnier, Odile Jacob, 1998.

Tracas d'ados, soucis de parents, avec G. de La Borie, Albin Michel, 2000.

Ados, galères, complexes et prises de tête, avec G. de La Borie, Albin Michel, 2005.

Qu'est-ce que ça sent dans ta chambre ?, avec C. Baudry, Albin Michel, 2006.

C'est en disant non qu'on s'affirme... ça reste à prouver, avec P. Leroy, Hachette Littératures, 2007.

C'est donc ça l'adolescence ? Bayard, 2009.

La Violence chez les tout-petits, avec S. Eligert, Bayard, 2010.

OceanofPDF.com

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Claude Allard, *L'enfant au siècle des images*

Sabine Belliard, *La couleur dans la peau. Ce que voit l'inconscient*

Annie Birraux et Didier Lauru (dir.), *Adolescence et prise de risques*

Gérard Bonnet, *Défi à la pudeur. Quand la pornographie devient l'initiation sexuelle des jeunes*

Nicole Catheline, *Harcèlements à l'école*

Pr Patrick Clervoy, *Le syndrome de Lazare. Traumatisme psychique et destinée*

Maurice Corcos, *L'homme selon le DSM. Le nouvel ordre psychiatrique*

Patrick Delaroche, *La peur de guérir*

– *Psychanalyse du bonheur*

Pierre Delion, *Tout ne se joue pas avant 3 ans*

Joëlle Desjardins-Simon et Sylvie Debras, *Les verrous inconscients de la fécondité*

Caroline Eliacheff, *La famille dans tous ses états*

– *Puis-je vous appeler Sigmund ?*

– et Daniel Soulez Larivière, *Le temps des victimes*

– et Nathalie Heinich, *Mères-filles, une relation à trois*

Christian Flavigny, *Avis de tempête sur la famille*

Fernando Geberovich, *No satisfaction. Psychanalyse du toxicomane*

Dr Alain Gérard, *Du bon usage des psychotropes. Le médecin, le patient et les médicaments*

– et le CRED, *Dépression, la maladie du siècle*

Sylviane Giampino, *Les mères qui travaillent sont-elles coupables ?*

– et Catherine Vidal, *Nos enfants sous haute surveillance : évaluations, dépistages, médicaments...*

Roland Gori et Pierre Le Coz, *L'empire des coachs, une nouvelle forme de contrôle social*

Jean-Michel Hirt, *L'insolence de l'amour. Fictions de la vie sexuelle*

Philippe Hofman, *L'impossible séparation entre les jeunes adultes et leurs parents*

Patrice Huerre et François Marty (dir.), *Alcool et adolescence, jeunes en quête d'ivresse*

– *Cannabis et adolescence. Les liaisons dangereuses*

Jean-Marie Jadin, *Côté divan, côté fauteuil. Le psychanalyste à l'œuvre*

Pr Daniel Marcelli, *La surprise, chatouille de l'âme*

– *L'enfant, chef de la famille. L'autorité de l'infantile*

– *Les yeux dans les yeux. L'énigme du regard*

– *Il est permis d'obéir. L'obéissance n'est pas la soumission*

Anne Marcovich, *Qui aura la garde des enfants ?*

Jean-Paul Mialet, *Sex æquo. Le quiproquo des sexes*

Gustavo Pietropolli Charmet, *Arrogants et fragiles. Les adolescents d'aujourd'hui*

Xavier Pommereau, *Ado à fleur de peau*

– *Ados en vrille, mères en vrac*

– et Jean-Philippe de Tonnac, *Le mystère de l'anorexie*

Jean-Jacques Rassial, *Pour en finir avec la guerre des psys*

Elise Ricadat et Lydia Taïeb, *Rien à me mettre ! Le vêtement, plaisir et supplice*

Renata Salecl, *La tyrannie du choix*

Serge Tisseron, *Comment Hitchcock m'a guéri. Que cherchons-nous dans les images ?*

– *Vérités et mensonges de nos émotions*

– *Virtuel, mon amour. Penser, aimer, souffrir à l'ère des nouvelles technologies*

– *L'empathie au cœur du jeu social*

Jean-Philippe de Tonnac, *Anorexia. Enquête sur l'expérience de la faim*

Yvane Wiart, *L'attachement, un instinct oublié*

Jean-Pierre Winter, *Homoparenté*